



Faculteit Letteren en Wijsbegeerte  
*Academiejaar 2006 – 2007*

**Gabriel Naudé**  
“*Advis pour dresser une bibliothèque*”  
(1627)

*Édition et commentaires*

Hannelore Baert

Promotor : Dr. A. Roose

Verhandeling voorgelegd aan de Faculteit Letteren en Wijsbegeerte  
tot het behalen van de graad  
licentiaat in de Taal- en Letterkunde: Romaanse Talen

## Préface

«Collectionnez maintenant les meilleurs romans angoissants », « collectionnez chaque jour les points et rassemblez toutes les théories des meilleurs philosophes »,... De nos jours, les journaux gonflent de tels « slogans ». Tout le monde peut réunir les meilleurs ouvrages, scientifiques et littéraires, uniquement en achetant tel ou tel quotidien et en découpant les points de la « nouvelle action ». En effet, les gens prennent part à de telles actions et rassemblent de plus en plus de livres. Presque chaque ménage possède une petite 'bibliothèque'. Peut-être que nous assistons maintenant à la deuxième augmentation spectaculaire de la possession privée de livres, la première étant causée par l'invention de l'imprimerie. Mais que faire avec tous ces livres : où les mettre, quel ordre leur donner,...? Faut-il un ordre alphabétique, un ordre selon les sujets traités ou par contre un ordre plutôt esthétique, commençant avec le livre le plus grand et finissant avec le plus petit, les livres se présentant alors de façon très attrayante pour l'oeil? Toutes ces questions qui semblent représenter des problèmes actuels se sont déjà posées. Au XVII<sup>e</sup> siècle, cette matière était au moins aussi importante et pressante. À ce moment Gabriel Naudé a fourni quelques réponses dans son *Advis pour dresser une bibliothèque*. Ce texte, entre-temps un peu oublié, mérite donc d'être repris et adapté au XXI<sup>e</sup> siècle. Cet *Avis* peut à nouveau guider la création d'une bibliothèque belle et utile à partir d'un certain nombre de livres. Nous espérons que cette nouvelle édition et les commentaires permettent un nouvel essor de l'*Advis pour dresser une bibliothèque* et mettent à nouveau en valeur cet auteur si estimable du XVII<sup>e</sup> siècle.

## Mot de remerciement

Nous souhaitons remercier Monsieur Dr. Alexander Roose qui nous a guidée et apporté aide et conseil à travers l'élaboration de ce mémoire. Ses conseils nous ont orientée quant au choix du sujet et quant au développement du travail. Nous exprimons aussi notre gratitude envers tous les collaborateurs de l'université qui nous ont aidée pendant les recherches de certains livres, de quelques passages latins et de renseignements concernant des personnes mentionnées par Gabriel Naudé à l'intérieur de son *Avis*. Nous tenons également à exprimer nos sincères remerciements à nos parents et notre famille, qui nous ont soutenue pendant les années d'études et qui ont subi et pardonné tous les moments stressants où il était plus difficile de vivre ensemble. Nous les remercions pour leur confiance et leur support, leur partage des moments durs et leur aide à accomplir parfois des missions impossibles. Finalement, notre reconnaissance va aussi à nos amis et collègues: leur confiance et leurs mots encourageants nous ont souvent donné la force de travailler encore un peu plus. Les moments de divertissement que nous avons passés ensemble nous ont distraite. Ils ont souvent enlevé le stress et donné le repos nécessaire pour continuer jusqu'à la fin. Grâce à vous tous, nous avons pu accomplir ce mémoire et nos études.

# Table des matières

<b>Première Partie: Introduction</b>	<b>3</b>
1. Sur Gabriel Naudé	4
1.1. Biographie	4
1.2. “ <i>Avis pour dresser une bibliothèque</i> ”	6
2. La translittération du texte et l’apparat critique	<b>12</b>
2.1. La translittération du texte	12
2.1.1. La modernisation des graphies	12
2.1.2. La modernisation de la syntaxe	16
2.1.3. La modernisation de la ponctuation	18
2.1.4. Le lexique	18
2.2. L’apparat critique	18
<b>Deuxième Partie : « <i>Avis pour dresser une bibliothèque</i> »</b>	<b>19</b>
1. Au lecteur	21
2. Épigramme	22
3. Table des points principaux	23
4. Version modernisée du texte de base de Gabriel Naudé	24
5. Les notes explicatives	77
<b>Troisième Partie : Bibliographie</b>	<b>146</b>
1. Le texte de base	147
2. Sur Gabriel Naudé	147
3. Recherche des mots	148
4. Les fragments en latin et leur traduction	148
5. Les notes explicatives	151

# Première Partie

## *Introduction*

# 1. Sur Gabriel Naudé

## 1.1. Biographie

Gabriel Naudé, libertin érudit, diplômé de Paris et de Padoue, bibliographe français, médecin du roi et bibliothécaire de Mazarin. Il est l'auteur d'un *Avis pour dresser une bibliothèque* (1627) et des *Considérations politiques sur les coups d'État* (1634).

### *La vie de Gabriel Naudé*

Il entre dans le monde, et plus particulièrement dans la paroisse Saint-Médéric, le 2 février 1600. Ses parents sont de condition modeste: sa mère, Marguerite Descamin, ne sait pas écrire ni même signer et son père, Gilles Naudé, est huissier au Bureau des finances de Paris. La famille étant grande, comportant huit enfants, le patrimoine destiné à Gabriel Naudé est d'autant plus médiocre.

Il fait de multiples études à diverses écoles et suit les cours d'un bon nombre de savants : d'abord il accomplit splendidement ses humanités au collège du cardinal Lemoine. Puis, en 1615-1616, il effectue sa rhétorique au collège de Navarre, sous la direction de Claude Bellurgety. Selon Pintard, c'est ce dernier qui introduit Gabriel Naudé au libertinage érudit. Il y reçoit une formation classique, mais lit aussi très tôt les modernes comme Montaigne et Pierre Charron, auteurs qui l'influencent décisivement et durablement. Il étudie ensuite la logique auprès de Pierre Cadet à Harcourt et pendant l'été de 1618, il suit les cours de métaphysique de Jean-Cécile Frey, savant et grand défenseur de l'aristotélisme. Il continue ses études en passant une année au collège de Clermont. Malgré le fait que ses parents lui conseillent alors d'entrer dans les ordres (le moyen le plus courant de promotion sociale), il prolonge la phase étudiante de sa vie et s'oriente vers la médecine en 1620, soutenu et encouragé par Gabriel de Guénégaud, son parrain, conseiller du roi et trésorier de l'épargne.

La passion des livres naît déjà pendant son enfance et il se constitue rapidement une bibliothèque personnelle. À cause de sa fortune modeste, il recopie bon nombre de textes. À vingt-deux ans, il espère devenir le bibliothécaire du président de Mesme<sup>1</sup>, même si cette fonction ne lui permet plus de poursuivre ses études et ne lui procure guère de revenus. Cette occasion lui permet de rencontrer des penseurs comme Grotius, Hostenius et François Florent. Mais il ne les apprécie guère et préfère sa bibliothèque et les maîtres de sa jeunesse comme Jean-Cécile Frey et René Moreau. Il se lie aussi d'amitié avec Gaffarel. En 1626, il part à Padoue, la capitale de l'aristotélisme et du libertinage érudit. Il y suit des cours de Cremonini et de Liceti -maîtres du libertinage érudit et persécutés par l'Inquisition- renonçant ainsi à son emploi. Sous la direction de ces maîtres, il poursuit sa recherche de la vérité à l'aide de la pure raison. Cette recherche constitue son ambition la plus profonde. Malheureusement, son père meurt en 1627, laissant la famille démunie et obligeant Gabriel de rentrer à Paris.

De retour à Paris, il reprend ses études de médecine et devient à nouveau le bibliothécaire du président de Mesme. En 1627, il publie son *Avis pour dresser une bibliothèque*, qu'il dédie à son maître. C'est à partir de ce moment qu'il se lie vraiment avec la plupart des érudits de son époque. Une année plus tard, on lui demande, grâce à René Moreau, de rédiger le discours de réception des nouveaux bacheliers lors de la cérémonie du paranympe de la faculté de médecine: le 2 juillet, il prononce l'éloge de l'art d'Hippocrate, discours dans lequel il insère habilement un exposé historique sur les destinées de la Faculté depuis cinq cents ans. Grâce à ce discours, qui obtient un rapide succès, Gabriel Naudé se trouve inscrit sur les listes des nouveaux licenciés et on lui offre une place dans le cercle de Jacques Dupuy. Ce cercle se compose d'esprits libres tels que Le Vayer, Diodati, Gassendi,...

---

<sup>1</sup> La biographie du président de Mesme figure dans la troisième partie de notre travail, *les Notes explicatives*.

auxquels Naudé se lie d'une véritable amitié. Ils s'opposent tous à l'intrusion du surnaturel dans la science, soutenant des 'précurseurs incompris' comme Galilée et Campanella, et ils reconnaissent les mêmes maîtres: Sénèque, Cicéron, Pline, Montaigne, Charon,... Les réunions passionnées de ce cercle se caractérisent par le secret, soutenu par des publications clandestines et des pseudonymes, et prennent fin avec des départs successifs de plusieurs membres comme Gassendi qui part en Provence et Le Vayer qui fait une retraite.

En 1630, Naudé devient le bibliothécaire du cardinal Bagni avec lequel il part pour Rome en 1631, y faisant son entrée officielle à la cour pontificale. Son ami Bouchard l'accompagne et ensemble ils essaient de reconstituer un groupe de penseurs à l'image de la Tétrade. Parce que sa situation ne s'améliore pas, Gabriel Naudé décide en 1633 de repartir pour la France où il devient le médecin ordinaire de Louis XIII. Il reste quand même au service du cardinal Bagni qui avait dû se retirer à cause d'une maladie et qui l'emmène dans de petits centres provinciaux, comme Cervia, éloignés de toute vie intellectuelle. Dans cette situation d'isolement, les ambitions intellectuelles de Naudé ne survivent que dans la correspondance avec ses amis (Guy Patin, P. Mersenne, Gassendi...) et grâce à un court séjour à Padoue. Il rencontre néanmoins Schioppus, Paganino Gaudanzi et Campanella, homme illustre emprisonné à Rome par l'Inquisition. Il veut publier la vie de ce dernier, mais celui-ci s'étant évadé tout en accusant Naudé de plagiat, ce travail devient impossible. Ils ne se réconcilieront qu'en 1635, pour se séparer à nouveau. À cause de cette mésaventure, Gabriel Naudé préfère se retirer des affaires. Son silence se termine, sous la pression de ses amis, au procès de Galilée, en l'honneur de qui il écrit une épigramme.

Ensuite, Gabriel Naudé s'occupe surtout de l'observation et de la notation des bons mots et histoires de la cour de Rome. Son ami Gian Vittorio Rossi l'aide à accomplir ce travail. En 1639, il écrit ses textes politiques, influencés par Machiavel. Les *Considérations politiques sur les coups d'État* en représente l'écrit le plus important. Entretemps le cardinal Bagni ambitionne le trône pontifical et Naudé devient son secrétaire, ce qui l'introduit aux affaires de l'État. Le cardinal meurt en 1641, accordant des avantages à ses serviteurs si ceux-ci restaient au service de la famille Barberini. Ainsi Naudé décide de suivre le cardinal Antonio Barberini jusqu'au moment où celui-ci meurt, devenant ensuite le bibliothécaire de Richelieu, puis de Mazarin.

En 1642, pressenti par Richelieu, il retourne à Paris et publie de nombreux manuscrits qu'il rapporte de son « exil ». Mais sa situation financière le dégrise: son défaut de fortune complique sa vie. Finalement, il entre au service de Mazarin qui lui demande de faire de sa collection une grande bibliothèque ouverte aux savants. Naudé se voit libéré des activités futiles de la cour et ne s'occupe que de la bibliothèque de son nouveau maître dont il fait une institution extraordinaire. Cette bibliothèque étant vendue lors de la période de la Fronde, Naudé entre en service de la reine de Suède, Christine. Il rejoint sa cour en 1652, accompagné de M. de Fresne. Il s'y met au travail, impressionné par l'activité intellectuelle de la cour, mais en même temps tourmenté du désordre de la bibliothèque. La situation des érudits à cette cour se dégrade. Naudé n'y reste pas longtemps à cause du climat trop rude, et surtout à cause de la déception provoquée par l'ambition démesurée de Bourdelot. Il veut retourner à Paris et reconstituer la bibliothèque de Mazarin, mais saisi par les fièvres, il devra s'arrêter à Abbeville où il meurt le 29 juillet 1653.

Gabriel Naudé est entré en érudition comme d'autres entrent en religion. Il mène une vie simple et peu dispendieuse et s'oppose à l'état du mariage, selon lui incompatible avec l'érudition. Réunir ses amis et érudits dans sa maison de Gentilly lui procure le plus grand plaisir.

#### *Sa réalisation la plus importante : la Bibliothèque Mazarine*

Gabriel Naudé crée pour Mazarin une bibliothèque stupéfiante, ouverte tous les jeudis au public savant et qui porte aujourd'hui le nom du cardinal ministre. Cette bibliothèque fut la plus grande et remarquable collection de la première moitié du Grand Siècle. D'une activité extraordinaire Naudé rassemble plus de quarante mille volumes à partir de rien. Qualifié de « grand ramassier », il achète avec frénésie des collections entières. Ses nombreux voyages « bibliographiques » à travers toute l'Europe, lui permettent de réunir bon nombre de manuscrits. De 1644 à 1646, il visite les Flandres, l'Italie, la Suisse, la Valais, la Hollande et l'Angleterre. Il est tellement absorbé par ce travail, qu'il néglige ses amis ne leur écrivant guère et il laisse même à la traîne sa recherche intellectuelle. Mais le mauvais sort brise ce projet passionné quand surgit la période de la Fronde. Mazarin ayant des difficultés financières et politiques, il est contraint de céder les clefs de sa bibliothèque au principal créancier, le président Tubeuf. Avec ténacité, Naudé s'efforce d'empêcher la dispersion de la bibliothèque, mais en dépit d'une correspondance intense, le parlement de Paris décrète, le 29 décembre 1651, la vente immédiate des biens du cardinal, y compris ses livres. Ainsi, les haines de la Fronde dispersent en 1652 d'innombrables manuscrits précieux. Malgré ses faibles ressources, Naudé achète pour lui-même les quatre cents in-folio traitant de la médecine avant de solliciter, épuisé et effondré, un congé temporaire.

#### 1.2. « Avis pour dresser une bibliothèque »

Gabriel Naudé est souvent considéré comme le premier théoricien moderne de la « Bibliothèque Publique et Universelle ». Dans son *Avis pour dresser une bibliothèque* il promet et promeut le « Souverain Bien » bibliothécaire. Il s'agit du premier véritable traité énonçant les principes qui doivent régir le fonctionnement et la constitution des bibliothèques estimables de la période moderne. À l'intérieur de ce travail se cache son projet primordial : l'universalisation bibliothécaire et la totalisation encyclopédique pour réaliser une augmentation progressive du savoir des choses et des êtres et de la rendre accessible au public. La bibliothèque étant le recueil du faire-savoir qui est indispensable et inséparable du savoir-faire, le livre « bibliothéqué » est l'instrument public de la communicabilité des sciences et autres sujets, accessible à toute raison. Mais ce texte forme aussi l'intermédiaire par lequel Gabriel Naudé donne des affirmations fortes, prend parti et opère des choix essentiels vis-à-vis de tout intellectuel.

#### *L'exclusion du roman*

Que Naudé cherche à réaliser une totalisation encyclopédique se montre clairement dans le fait qu'il accueille libéralement tous les genres de la *res litteraria*. Comme le démontre surtout le quatrième chapitre de son *Avis*, il inclut dans sa collection d'œuvres, les plus hérétiques comme les plus orthodoxes, les supérieurs comme les inférieurs, les plus mécaniques comme les plus contemplatifs, les plus prosaïques comme les plus nobles. Il accueille même « les magiques alchimistes », malgré le fait qu'il les dénonce constamment en tant que rationaliste critique. Contradictoirement, il fait délibérément silence sur le romanesque. En ce qui concerne les romans et les fables, Naudé intervient négativement, les exclut et n'en légitime jamais la lecture. De même, ami de Galilée et passionné de sciences et de technique, il passe pourtant à côté de la révolution géométrico-mathématique de la physique et de la philosophie moderne.

Pourquoi Gabriel Naudé exclut-il ce domaine de la littérature qui aura tant de succès? Surtout parce qu'il considère le romanesque comme le genre de la populace, des esprits faibles et moutoniques, tandis que les esprits forts de son temps s'occupent de l'étude des morales et politiques. En ce qui concerne cette opposition, Gabriel Naudé distingue aussi deux modèles concurrents de lecture. D'une part nous avons le lecteur prudent avec son esprit critique qui essaie de découvrir la vérité à partir de sa lecture. D'autre part se présente la lecture propre aux esprits moutoniques qui abandonnent la vérité pour se précipiter les uns après les autres dans le mensonge. Ils sont incapables d'une lecture prudente. Naudé souhaite invalider le genre romanesque qui domine les esprits faibles, qui les divertit et qui se caractérise par l'absence de rapport avec le réel charnu des choses. Il s'agit d'un monde imaginaire créé par un sujet passionnel et, comme nous avons déjà dit, Gabriel Naudé s'engage avant tout et sans cesse dans la recherche de la vérité à l'aide de la raison. Pour lui, le roman ne donne point la vérité. En tant que genre de mode, le romanesque se caractérise de l'inconstance typique des effets de mode, variant selon les époques et selon les pays, les individus et les habitudes. Ici entre la première raison d'être de la bibliothèque: contre la mobilité des engouements subjectifs, la bibliothèque représente la permanence et la stabilité d'une référence distanciée, refroidie et régulière. Elle s'oppose à la puissance équivoque et ambiguë des applaudissements du succès. Selon Naudé, le plaisir subjectif du public ne peut pas se trouver à la base ni d'une autorité ni d'un jugement créateur d'une hiérarchie des valeurs et d'une distribution des qualités.

Le deuxième argument de la dénonciation des fables et des romans concerne l'influence qu'ils exercent sur la noblesse décevante et éreintée qui se montre incapable de faire face à ce genre-menteur. Au lieu de s'y opposer, la noblesse se laisse fasciner par la passion romanesque d'un imaginaire de compensation ou de substitution. Naudé espère combattre cet effet du roman sur les nobles. Il élabore une critique qui comporte plusieurs dimensions et qui permet une condamnation à plusieurs titres. D'abord il définit les fables et les fictions comme libelles, anonymes, plagiaires, calomnieux, innombrables et répétitifs. Il les dénonce comme pervertissant les mœurs et menaçant la stabilité politique. Selon lui, il est impossible de les classer dans la bibliothèque publique parce qu'ils ne possèdent pas « de papiers d'identité bibliographique », un texte n'étant un livre que signé d'un auteur et publié avec lieu et date d'impression. Selon lui, il faut expulser les fables romanesques du territoire de la '*République des lettres*' et les repousser dans le domaine privé de l'émotion frivole. Ces textes portent atteinte à la formation d'une élite des livres, des lecteurs et des lectures, et nous verrons plus tard que Naudé attache pas mal d'importance à cette élite de lecteurs qui savent lire avec prudence.

La deuxième dimension critique s'inscrit dans la condamnation théologique des romans. Elle s'oppose, tout comme Naudé, à la superstition crédule et le miracle de l'extraordinaire, à la fable de l'impossible et à la magie du surnaturel. Ces éléments constituent la faiblesse de l'esprit moutonique et se mêlent avec l'imagination activée par l'émotion romanesque. Cette critique considère la crédulité et l'imagination comme des puissances de populace, une masse qui se caractérise par la fascination contagieuse pour l'exceptionnel et l'extraordinaire. En effet, selon Naudé, la populace et le romanesque reposent tous les deux sur l'invention imaginaire d'une autre existence. Comme les théologiens, il regarde le roman comme la suite diabolique du péché originel. La fascination romanesque nécessite donc la tutelle d'une direction de conscience qui accompagne et contrôle l'usage de l'imagination passionnelle omniprésente dans la lecture romanesque.

Mais l'auteur de l'*Avis pour dresser une bibliothèque* reconnaît aussi deux contre-arguments où la Bibliothèque fonctionne comme outil de discrimination. Premièrement, il avoue qu'on peut transformer cette superstition en satire et fournir ainsi un instrument critique de lecture. La preuve fut donnée par Sorel qui écrit des romans réalistes dont la distanciation ironique produit de tels effets de lecture. Plus encore, on peut en faire des utopies qui créent un domaine judicieux de critique. Naudé en reconnaît sa valeur propédeutique et pédagogique. Il apprécie que l'utopie permette de discerner les écarts entre faits et valeurs, paroles et actes, intentions et effets, services et promesses. Le deuxième contre-argument se forme à partir de la possibilité du romanesque de devenir un objet tactique de manipulation. Comme le romanesque fabuleux domine les esprits faibles, la crédulité peut devenir l'instrument machiavélien d'une hégémonie sur l'opinion. Le cynisme utilitaire de la « manutention des esprits » exige le recours habile au romanesque, au fabuleux, au surnaturel.

Selon Gabriel Naudé, le romanesque fabuleux est un obstacle épistémologique, méthodologique, anthropologique et politique à la formation d'une pratique scripturale et lectorale qui constitue le rationalisme critique de tout lecteur libertin. Il voit l'œuvre véritable comme un ouvrage de raison qui relève d'un travail critique et non de la grâce d'une imagination et d'un charisme de l'inspiration. Pour découvrir cet ouvrage véridique, il faut le jugement critique qui sélectionne et hiérarchise, choisit et élit le meilleur livre. Cette modernité ne peut s'effectuer qu'à l'intérieur d'une bibliothèque qui se trouve à la base d'une nouvelle élite. Au cœur de la bibliothèque publique et universelle, le catalogue et le répertoire qui conduisent la lecture critique, constituent l'équipement rationnel pour se débarrasser de la manipulation des crédulités romanesques.

#### *La lecture prudentielle*

Gabriel Naudé dédie son *Avis pour dresser une bibliothèque* à Monsieur le Président de Mesme, homme très important et estimé dont il est le bibliothécaire. Ainsi qu'il a soigneusement choisi ce destinataire, il sélectionne avec précision son public. Il destine ses textes aux doctes et aux amis, à ceux qui savent les lire avec prudence. Il s'oppose par contre au vulgaire et aux opinions vulgaires qu'il cherche à combattre parce qu'elles se composent d'erreurs populaires et communes, de calomnies nées dans la fantaisie. C'est donc à nouveau l'opposition entre les esprits forts et les esprits moutoniques qui s'introduit, les derniers se laissant mener par leurs passions, leurs intérêts ou leur ignorance au lieu de manifester un esprit critique. Il y a clairement élitisme de la destination : le lectorat se compose d'une petite élite qui se montre capable de faire preuve d'esprit critique. Il s'agit du lecteur prudent qui doit se méfier de tous les textes et qui sait juger sainement des historiens, démonologues et autres faiseurs de contes sans applaudir à la tradition ni à l'argument d'autorité. Mais pour Gabriel Naudé, l'esprit fort, non moutonique est aussi un esprit écarté. L'élitisme de la destination réside en réalité moins dans le sujet traité que dans la volonté implicite de piéger le lecteur naïf que Naudé veut combattre dans toute sa naïveté vulgaire.

Naudé plaide pour la lecture prudentielle, dont il fait une utilisation proprement libertine: il voit la prudence comme une vertu et cette lecture comme un mode d'emploi du bien lire. La prudence en question est celle de l'esprit, la prudence dans sa version privée. Il en accentue la part délibérative et interprétative, présentée comme une herméneutique des textes et non plus une analyse des faits. Cette interprétation de la prudence renvoie à la tradition humaniste. L'humanisme conçoit la lecture comme la mise en œuvre d'une activité de discrimination qui vise à éduquer la raison pratique du lecteur et le préparer ainsi à la vie active. Selon Naudé, la prudence se fait connaître avant tout à travers la censure et la critique des auteurs. Elle vise à cultiver et polir la plus noble partie de l'homme et l'enrichir des sciences et disciplines, desquelles il doit reconnaître et pratiquer le meilleur et plus véritable.

Ce mouvement critique implique le rejet de l'éloquence dont le but est de valider le discours dominant et sa logique des autorités. Naudé définit cette activité d'obéissance à une logique quantitative dans l'appréciation des auteurs, comme captiver la liberté sous le nombre des suffrages. Pour Naudé, il importe d'aiguiser son esprit critique suivant trois principes. Premièrement, il faut lire les auteurs qui excellent eux-mêmes dans l'usage de l'esprit critique. Naudé y pense à Sénèque, Charron, Tacite, etc. Deuxièmement, le lecteur doit connaître la dialectique. Sinon, il ne peut pas distinguer le vrai d'avec le faux, le simple du composé et le nécessaire du contingent. En effet, les bons lecteurs raisonnent et s'efforcent de comparer avec précision les objections et les réponses. Le troisième principe sollicite une connaissance des sciences les plus utiles et une pratique universelle et générale des affaires du monde. Cette pratique se forme par notre industrie et par celle de nos prédécesseurs. Il est donc absolument nécessaire de savoir choisir et trier curieusement ses lectures, certainement dans l'époque de Naudé, qui se caractérise d'une explosion d'œuvres à cause de l'activité des presses. Surtout parmi les historiens il faut choisir ceux dont la lecture prouve qu'ils ont eu toutes les conditions requises et nécessaires à la perfection d'un historien. À l'opposé il faut mépriser tous les auteurs dont les écrits ne se caractérisent pas par la vérité.

Il s'agit donc d'un jugement des auteurs. Dans ce sens, Naudé présente un modèle de lecture qui se propose de percer les sentiments les plus intimes des auteurs, des passions qui les agitent aux mobiles de leurs actions. Il examine tout afin d'évaluer correctement les contradictions et les revirements d'attitudes que les auteurs présentent dans leurs textes. Il essaie de donner le moyen assuré et les conditions nécessaires pour juger des auteurs et il en décrit sa théorie dans l'*Apologie*<sup>II</sup>.

#### *Les citations « stationnaires »*

L'élitisme de la destination se manifeste avant tout à l'intérieur des citations. La citation forme le comble de la mimétique textuelle: la représentation s'y réduit à la simple présentation d'un fragment originel dans un texte d'accueil. Ce texte d'accueil l'expose et la met en représentation au regard lecteur. Pour Naudé, l'usage des citations induit une lecture libertine de la prudence et équivaut à choisir une rhétorique du privé. L'importance de la citation ressort du fait que les grands auteurs, comme Sénèque, sont ceux qui citent. Mais paradoxalement, la citation correspond, selon Naudé, au refus d'un art de plaire, d'une éloquence populaire suivant le goût du jour. Il faut opter pour une rhétorique philosophique qui permet d'atteindre la vérité. Nous nous sommes décidée de traduire les citations latines en français moderne, afin de rendre le texte également accessible aux lecteurs qui ne savent pas le latin. Par ce choix, nous nous opposons à Gabriel Naudé qui est d'avis que la traduction des citations entraîne une déperdition de matière parce que on ne s'intéresse plus qu'à la partie inférieure de l'éloquence, c'est-à-dire l'élocution, négligeant la conception énergétique de la parole. Il sait néanmoins que beaucoup d'écrivains modernes ne le suivent pas dans cette opinion. Ainsi, dans son *Apologie*, Naudé écrit qu'il a

« le but de m'excuser ou plutôt justifier de ce que j'ai bigarré mon français de quelques sentences et autorités latines. Car je sais bien que beaucoup d'écrivains [...] ne peuvent [les] regarder que d'un œil dédaigneux. Mais comme je leur sais bon gré de proportionner leur style à la capacité de ceux à qui ils écrivent, aussi ne devraient-ils pas trouver mauvais si j'en fais de même, et si je me suis réglé sur cette considération pour n'habiller à la française ces passages latins, puisqu'ils n'ont aucun besoin d'être entendus de la populace [...]».<sup>III</sup>

<sup>II</sup> Gabriel Naudé, *Apologie pour tous les grands personnages qui ont été faussement soupçonnés de magie*, 1<sup>o</sup> édition en 1625.

<sup>III</sup> G. Naudé, *op.cit.*, p.143 -144. Citation reprise à I. Moreau, Gabriel Naudé, *une apologie de la prudence en matière de lecture*, dans *Libertinage et philosophie au XVIIe siècle*, Tours, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2002.

Il y a donc clairement un lien entre le choix de reproduire les citations telles quelles et l'élitisme voulu en ce qui concerne le lectorat.

La citation s'utilise aussi comme pièce à conviction, comme document ou instrument de preuve ou de témoignage, comme représentation au sens où sa présentation est autorisée, légitime, fondée en droit. Elle vise à donner autorité, juridicité au discours où elle apparaît. Le texte cité s'introduit en tant que délégué d'autre chose qu'il représente et qu'il signifie. Il fait renaître un élément passé et forme un témoignage de réalité, de vérité, de droit. Avec la citation, il semble que l'écrivain qui cite, incorpore l'écrivain cité ou le passage qu'il extrait de son œuvre. De même, Gabriel Naudé utilise les citations pour soutenir et illustrer ses idées, mais surtout et avant tout pour appuyer ses opinions et en renforcer et souligner l'aspect véridique. Si les grands auteurs de l'Antiquité et les grands érudits modernes défendent les mêmes idées, elles ne peuvent qu'être vraies et correctes. À cela s'ajoute paradoxalement que Naudé insère le plus souvent la phrase latine sans transition et qu'il ne l'identifie pas toujours<sup>IV</sup>. Suivant Montaigne, il est d'avis que la raison de la citation n'importe pas et qu'elle dépend d'une rencontre fortuite et d'une invention personnelle. Selon eux, il ne s'agit que d'une simple coïncidence entre deux textes. Ceci semble donc en contradiction avec l'aspect justificateur qu'apporte la reprise des mots de quelques grands personnages, mais ce n'est pas nécessairement le cas. On peut considérer la citation non identifiée comme une sorte de vérité générale dont il ne faut pas donner le créateur parce que tous les esprits forts et critiques partagent cette idée.

Pour Gabriel Naudé, l'importance de la citation réside aussi dans un autre travail qu'elle permet. Dans le secret de la bibliothèque, le travail de la citation permet, à l'aide de la collation et la collection du document, de construire les images des divers comportements politiques, les modèles des secrets d'État. La collection documentaire et le travail de la citation créent une méthode pour bien conduire sa raison en politique et pour chercher la vérité pratique de l'action efficace. La citation porte un trait documentaire qui permet d'atteindre la vérité, le but primordial de Gabriel Naudé, cet esprit critique et raisonné.

#### *L'importance de l'Avis et ses aspects les plus remarquables*

Le XVII<sup>e</sup> siècle se caractérise par diverses nouveautés, mais nous n'en prenons que deux : la nouvelle technique de l'imprimerie qui multiplie les ouvrages disponibles et l'humanisme qui propose un nouveau message intellectuel. Ces deux mouvements ont tout bouleversé. À cause de ces nouveautés, auxquelles s'ajoutent aussi les effets de la Réforme, les grandes bibliothèques traditionnelles ecclésiastiques entrent en crise. Les bibliothèques privées par contre, celles de gens de justice et de finances et des médecins, connaissent une rénovation et gagnent du terrain. C'est à l'intérieur de ce changement que le terme « librairie » se remplace pas à pas par « bibliothèque ». Ces bibliothèques deviennent tellement précieuses et riches qu'elles font partie de l'héritage des érudits les plus importants. Ainsi la bibliothèque du président de Mesme auquel Naudé dédie son *Avis*. Tous les savants de l'époque la considèrent comme le modèle de la bibliothèque érudite. En ce qui concerne la bibliothèque « lettrée », il faut néanmoins mentionner la bibliothèque thuanienne<sup>V</sup>. Ces collections de livres visent à réunir tout ce qui est utile à la communauté savante. À partir de là se posent plusieurs exigences. Premièrement, la qualité des ouvrages: il ne s'agit point de la forme matérielle, mais

---

<sup>IV</sup> Nous n'avons pas non plus suivi ce choix de Gabriel Naudé et nous avons introduit une marge qui précède les citations latines, suivies de leur traduction. Nous avons aussi essayé d'identifier les textes cités, mais parfois la source reste un mystère malgré les recherches laborieuses.

<sup>V</sup> La bibliothèque thuanienne est celle de Jacques-Auguste de Thou. Naudé nomme plusieurs fois cet homme exquis en ce qui concerne la bibliothèque. Il est évident que nous avons donné quelques éléments biographiques de ce grand personnage dans les notes explicatives.

des meilleurs textes dans la meilleure édition. Deuxièmement, il faut une production érudite, l'érudition étant plus importante que l'héritage. Ensuite se pose le refus des exclusions dogmatiques: la bibliothèque contient non seulement des ouvrages de catholiques mais aussi de tous les grands savants réformés. Et finalement, ce rassemblement des livres doit être accessible aux citoyens de la « République de lettres », exigence extrêmement importante aussi pour Gabriel Naudé.

Ce sceptique met en évidence la nécessité d'un contact direct et savant avec les sources (de textes) les plus authentiques et les plus complètes que les bibliothèques devraient posséder. D'autre part il ne réduit pas l'érudition à la seule réactivation des textes anciens et des autorités. Il y ajoute la vie, les débats, les découvertes et les critiques de la République des lettres. La bibliothèque doit donc aussi être sensible à la modernité et sa production érudite. Il faut qu'elle réunisse les textes anciens, validés par les érudits, et la production savante contemporaine.

L'*Avis pour dresser une bibliothèque* unit le libertinage et la grande Robe et se forme à partir de deux niveaux d'inspiration. Le premier niveau se compose des considérations techniques et pratiques. Ces indications s'appuient sur l'ancienne tradition du bon sens, mais tiennent aussi compte des nouveaux éléments qui s'ajoutent à travers le temps. Le deuxième niveau se construit autour les options décisives de Naudé et de son milieu en ce qui concerne le but et le contenu d'une bibliothèque. L'*Avis* ne se réduit donc pas au simple (et premier) traité sur le fonctionnement des bibliothèques modernes, mais se présente aussi comme le traité de la bibliothèque docte.

Le chapitre le plus long et le plus complexe, consacré à la qualité et à la condition des livres, nous donne les six principes qui doivent régir la bibliothèque naudéenne. Parce que Gabriel Naudé les explique dans son *Avis*, nous nous limitons ici à les énumérer. Premièrement, l'utilité, la qualité et la fonctionnalité déterminent le jugement de tout ce qui entre en compte pour former une bibliothèque docte. De même, il y a quelques conventions pour déterminer la renommée d'une personne ou de sa bibliothèque. Ces conventions aboutissent à la conclusion que le « souverain bien » et la « félicité parfaite et accomplie » ne naissent qu'à partir d'une bibliothèque dans laquelle les ouvrages sont des instruments d'étude et non des objets de décoration. Le deuxième principe dicte que la bibliothèque docte doit rassembler le plus grand nombre possibles d'ouvrages intéressant les savants et se montrer ainsi comme une institution encyclopédique. Troisièmement, uniquement l'utilité d'un ouvrage pour la communauté érudite en détermine sa qualité. Il faut posséder les meilleurs textes dans les meilleures éditions. La quatrième norme demande que la bibliothèque accueille cordialement les auteurs modernes, même si la base de la collection se forme des auteurs anciens. Cinquièmement, la condition de l'activité savante étant la confrontation des textes, la bibliothèque doit admettre tous les livres, même les textes les plus hétérodoxes. Mais nous remarquons ici que Naudé lui-même ne suit pas à la lettre ce principe : il exclut tous les ouvrages qu'il considère comme des romans, des fables, etc. Finalement, il faut que la collection docte s'ouvre à tous les érudits comme au « moindre des hommes qui en pourra avoir besoin », c'est-à-dire au jeune érudit pauvre. Ce principe transforme l'*Avis* de Gabriel Naudé en texte pionnier de la lecture publique.

L'*Avis pour dresser une bibliothèque* se caractérise aussi par sa critique. Par l'intermédiaire de son texte, Naudé prend parti dans certains débats de son temps et attaque toutes les autres conceptions de la bibliothèque. Ainsi il critique les belles-lettres des esprits faibles qui s'amuse après les romans et les fictions. Il déteste les phénomènes de mode et la populace qui les aime. Mais ce qu'il hait le plus profondément, c'est la bibliophilie, ce jeu de totale perversité mêlant des critères intellectuels, formels, économiques et symboliques. Naudé était un érudit critique qui vantait une lecture prudentielle et critique. Cet amour de la critique s'illustre pleinement à travers son *Avis pour dresser bibliothèque*.

## 2. La translittération du texte et l'apparat critique

### 2.1. La translittération du texte

En choisissant l'« Avis pour dresser une bibliothèque » de Gabriel Naudé, nous remontons presque de quatre siècles le cours du temps, l'édition prise comme point de départ étant celle de 1627. Vu que chaque langue évolue et s'adapte continuellement à la situation actuelle dans laquelle elle existe, ce retour en arrière implique que le français utilisé par Naudé diffère du français moderne. Nous avons donc procédé à une modernisation du texte, afin de le rendre plus accessible au lecteur du XXI<sup>e</sup> siècle. Il s'agit d'une mise à jour systématique qui concerne surtout les graphies, mais parfois aussi le lexique. Nous parcourons les différences concernant les graphies, la syntaxe et le lexique.

#### 2.1.1. La modernisation des graphies

##### 2.1.1.1. les voyelles

- a. Dans notre texte, nous introduisons la dissimilation de *i* et *y*, de *u* et *v*, de *i* et *j*, de *oi* et *ai*, de *ai* et *a* et de *a* et *e*, souvent confondus par Gabriel Naudé :

	<b>la forme originelle</b>	<b>la forme moderne</b>
<b><i>i</i> et <i>y</i></b>	quoy	quoi
	inouye	inouïe
	cy dessus	ci-dessus
	l'auray	J'aurai
<b><i>u</i> et <i>v</i></b>	faueur	faveur
	desuelopper	développer
	euesque	évêque
<b><i>i</i> et <i>j</i></b>	iour	jour
	iusques à	jusqu'à
	ie	je
<b><i>oi</i> et <i>ai</i></b>	cognoissance	connaissance
	reconoistre	reconnaître
	disoit	disait
<b><i>ai</i> et <i>a</i></b>	gaignepaine	gagne-pain
<b><i>a</i> et <i>e</i></b>	mandier	mendier

Il faut encore ajouter que Naudé utilise le *y* parfois aussi au lieu de *is*, surtout dans les désinences verbales. Ainsi il écrit *ie croy* au lieu de *je crois* et *je ne fay* au lieu de *je ne fais*.

- b. Nous avons aussi corrigé l'emploi erroné des accents et du tréma, emploi dans lequel Naudé se montre très inconstant en suivant parfois les règles qu'il rompt ailleurs.

- *Absence de l'accent* qui touche notamment le *e* :

la forme originelle	la forme moderne
agitee	agitée
agreable	agréable
legerement	légalement
Bibliotheque	bibliothèque
stratageme	stratagème

- *L'usage d'un groupe de lettres, formé d'une voyelle et d'une consonne, au lieu de se servir de la voyelle accentuée* :

	la forme originelle	la forme moderne	la forme originelle	la forme moderne
<b>es &gt; é</b>	Estude	étude	esclater	éclater
<b>es &gt; ê</b>	honneste	honnête	mesme	même
<b>is &gt; î</b>	reconoistre	reconnaître	en traisne	entraîne
<b>as &gt; â</b>	blasme	blâme	tasche	tâche
<b>os &gt; ô</b>	plustost	plutôt	nostres	nôtres
<b>us &gt; û</b>	cousté	coûté		
<b>ul &gt; û</b>	voulte	voûte		

Nous pouvons y ajouter que Naudé confond aussi *ou* et *où*, qu'il utilise *bled* pour *blé* et *nay* pour *né* et qu'il écrit *desia* au lieu de *déjà*. Nous avons aussi découvert un exemple où l'auteur utilise *ei* à la place de *é* : il écrit *desseicher* et non *dessécher*.

- *L'emploi du tréma* ne correspond pas du tout aux règles modernes. Il s'agit le plus souvent d'un tréma superflu, mais la liste d'illustrations se grossit aussi d'un exemple où le tréma remplace un accent aigu et d'un cas où il faut introduire le tréma.

	la forme originelle	la forme moderne
<b>tréma superflu</b>	loüer	louer
	receuës	reçues
	incognuë	inconnue
	ingenuëment	ingénuement
<b>tréma qui remplace un accent aigu</b>	poëte	poète
<b>absence du tréma</b>	inouye	inouïe

- c. Le texte originel se caractérise aussi de l'insertion d'un *e* à l'intérieur de mots qui n'ont pas maintenu ce *e* en français moderne :

	<b>la forme originelle</b>	<b>la forme moderne</b>
<b>devant <i>u</i></b>	asseurer	assurer
	veu que	vu que
<b>ce &gt; ç</b>	deceu	déçu
	receuës	reçues
	relieure	reliure
<b><i>e</i> muet à la fin</b>	enuie	ennui
<b>devant <i>o</i></b>	veoir	voir

- d. Parfois l'ordre des voyelles à l'intérieur des digrammes ou trigrammes vocaliques ne correspond pas à l'usage actuel :

<b>la forme originelle</b>	<b>la forme moderne</b>
fueilleter	feuilleter
sceu	sue

### 2.1.1.2. les consonnes

- a. La modernisation du texte introduit aussi la dissimilation entre *ph* et *f*, *s* et *t*, *s* et *z* (en réalité il s'agit de l'emploi de *ez* au lieu de *ès* et *és*), entre *s* et *c* (et entre *c* et *ss*), entre *s* et *x*, *ce* et *ç* et *d* et *t* :

	<b>la forme originelle</b>	<b>la forme moderne</b>
<b><i>ph</i> et <i>f</i></b>	phanal	fanal
<b><i>s</i> et <i>t</i></b>	cens	cent
<b><i>s</i> et <i>z</i></b>	succez	succès
	dfficulitez	difficultés
<b><i>s</i> et <i>c</i></b>	despence	dépense
	face, liaces	fasse, liasses
<b><i>s</i> et <i>x</i></b>	ausquels	auxquels
	cloux	clous
<b><i>ce</i> et <i>ç</i></b>	decue	déçu
<b><i>d</i> et <i>t</i></b>	galands hommes	galants hommes

- b. De même nous avons introduit l'assimilation du groupe consonantique *gn* à *nn* :

<b>la forme originelle</b>	<b>la forme moderne</b>
cognoissance	connaissance
reconoistre	reconnaître

- c. Le texte de base se caractérise de la présence de consonnes graphiques ou quiescentes :

	la forme originelle	la forme moderne
<b>B</b>	subiets	sujets
	obmettre	omettre
<b>C</b>	droict	droit
	faict	fait
<b>ç</b>	sçavoir	savoir
	sçavans	savants
<b>D</b>	avantageux	avantageux
	adiouste	ajoute
	Advis	Avis
<b>H</b>	Autheurs	auteurs
	Scholastique	scolastique
<b>G</b>	loing	loin
<b>L</b>	tiltre	titre
	coulde	coude
<b>P</b>	achapt	achat
<b>S</b>	tousiours	toujours
	vostre	votre
<b>T</b>	néantmoins	néanmoins

En ce qui concerne le *s*, l'ajustement de sa présence superflue va souvent de pair avec une adaptation des systèmes compensatoires (cf. 1.1.1. b), pensons à *evesque* et *plustost* au lieu de *évêque* et *plutôt*.

- d. L'inverse se produit aussi, c'est-à-dire qu'il faut parfois ajouter des consonnes, absentes dans la langue naudéenne. Il s'agit surtout du *t* intervocalique devant *s* ou du *t* de liaison à l'intérieur de formes verbales. On a aussi trouvé un exemple où il manquait le *h* :

	la forme originelle	la forme moderne
<b>t intervocalique</b>	roulemens	roulements
	excellens	excellents
<b>t de liaison</b>	pourra-il	pourra-t-il
	y a-il	y a-t-il
<b>h</b>	arres	arrhes

- e. Une autre caractéristique de la mise à jour du texte est celle du doublement et, à l'opposé, du dédoublement de consonnes à l'intérieur du mot :

	la forme originelle	la forme moderne
<b>dédoublment</b>	en suite	ensuite
	deffaire	défaire
<b>doublment</b>	achopement	achoppement
	enuie	Ennui

- f. La présence du *s* allemand (le « *ess-tsett* ») dans *dreßé* pour *dressé*.

### 2.1.1.3. Les majuscules

Gabriel Naudé écrit la plus grande partie des mots liés au thème de la bibliothèque (objets, personnes, etc.) avec majuscule. Il s'agit de termes primordiaux dans la description de « Comment dresser une bibliothèque ». Ces termes indiquent souvent toutes les personnes et tous les aspects nécessaires à former et à publier un livre, ou ils désignent la fonction des personnes importantes créant ou dirigeant telle ou telle bibliothèque.

ex. *Bibliothèque, Estude, Copistes, Imprimeur, Evesque, Auteurs, Charges, Magistratures, etc.*

Les majuscules apparaissent aussi quand l'auteur mentionne des langues. En français moderne par contre, les langues ne s'écrivent plus avec majuscule.

ex. *l'Hébreu, le Grec, le Latin, le Français, etc.*

### 2.1.1.4. L'élision

Nous devons parfois introduire l'élision là où Gabriel Naudé maintient les mots inchangés et séparés l'un de l'autre.

ex. *iusques à* devient *jusqu'à*  
*puisque il* devient *puisqu'il*

### 2.1.1.5. Quelques graphies anciennes ou errantes

- *alphabetic* pour *alphabétique*  
- *&c.* pour *etc.*  
- *donques* pour *donc*  
- *qu'elle* pour *quelle* dans « *ie ne sçais qu'elle fantaisie* »  
- *Lescurial* pour *L'Escurial*  
- *nompareille* pour *non pareille*

## 2.1.2. la modernisation de la syntaxe

### 2.1.2.1. les formes verbales et leur fléchissements

a. Nous avons remplacé l'ancienne désinence de l'imparfait en *-ois/oit* par sa forme moderne en *-ais/ait*.

ex. *avais* qui remplace *avois*  
*disait* qui remplace *disoit*  
*était* qui remplace *estoit*

b. le participe présent en *-ant* se substitue à la forme dépassée en *-ans*.

ex. *croyant* au lieu de *croyans*

### 2.1.2.2. les pronoms

a. le pronom personnel sujet ne s'exprime pas toujours

ex. *et ne veux point* au lieu de *et je ne veux point*

b. Gabriel Naudé utilise encore les anciennes formes du pronom démonstratif. Il y a aussi bon nombre d'emplois erronés de ce pronom.

iceluy	> celui, celui-ci	icelle	> celle, celle-ci
iceux	> ceux, ceux-ci	icelles	> celles, celles-ci

Les formes erronées : *ce* utilisé dans le sens de *le* dans « *ce faire* », *celle* au lieu de *cette* dans « *celle fin* » et confusion entre *ces*, *ceux* et *ce*.

- c. Dans le texte, les pronoms qui se rapportent à un prédicat composé d'un auxiliaire et d'un infinitif, se trouvent toujours devant l'auxiliaire et non devant l'infinitif comme en français moderne.

ex. *de le vouloir interposer* remplacé par *de vouloir l'interposer*  
*se puisse régler* remplacé par *puisse se régler*

#### 2.1.2.3. les adverbes

Nous avons relevé à l'intérieur du texte un passage dans lequel l'auteur confond deux adverbes en utilisant *comme* dans le sens de *comment* (le titre du deuxième chapitre).

#### 2.1.2.4. les prépositions

L'usage des prépositions présente quelques problèmes. Parfois l'auteur choisit la préposition fautive, comme dans *s'occuper à* et *en la suite* que nous remplaçons par *s'occuper de* et *dans la suite*. Dans d'autres cas il ne répète pas la préposition devant les différentes parties du syntagme prépositionnel. Ainsi il écrit *des couleurs et matériaux* et *faire parade de ses instruments et machines* là où le sens demande clairement la répétition de la préposition et donc *des couleurs et des matériaux* et *faire parade de ses instruments et de ses machines*. Le dernier problème concernant les prépositions est la confusion entre les différentes constructions possibles du verbe *convenir* et leurs sens. En effet, Naudé confond *convenir de*, synonyme de *arranger* et *décider*, et *convenir* dans le sens de *s'entendre sur*.

#### 2.1.2.5. L'usage du trait d'union

- a. Gabriel Naudé sépare souvent des parties d'un mot qui doivent être reliées. Soit il met un trait d'union entre les deux morceaux d'un mot, soit il les sépare par un blanc.

la forme originelle	la forme moderne	la forme originelle	la forme moderne
satis-faire	satisfaire	puis que	puisque
plus-part	plupart	en fin	enfin
vray-semblablement	vraisemblablement	par tout	partout
en traisne	entraîne	quoy que	quoique

- b. L'écrivain met aussi des traits d'union entre deux mots distincts qu'il faut donc séparer à l'aide d'un blanc. C'est le cas dans *dès-lors* et *très-heureuse* corrigés en *dès lors* et *très heureuse*.

- c. Il arrive aussi qu'il manque un trait d'union à l'intérieur d'un mot qui en a besoin, comme *peut estre* utilisé dans le sens de *peut-être* et comme *cy dessus* et *soixante et deux*, modernisé en *ci-dessus* et *soixante-deux*.

#### 2.1.2.6. Constructions bizarres et fautes d'accord

La modernisation touche aussi les constructions bizarres que nous avons par conséquent adaptées. Ainsi la proposition *si est-ce toutesfois* remplacée par *s'il est toutefois*. Nous avons aussi relevé une faute d'accord dans *la vogue qu'ont eu [...]*, transformé en *la vogue qu'ont eue [...]*.

### 2.1.3. la modernisation de la ponctuation

En réalité, il s'agit plutôt d'une adaptation en faveur de l'interprétation du texte que d'une modernisation à partir d'un usage dépassé. Ainsi, les changements concernent surtout les virgules, souvent, en étant superflues, enlevées ou remplacées par un point ou un point-virgule afin de découper des phrases très longues. Nous avons aussi supprimé bon nombre des deux-points, décidant de réserver cette signe de ponctuation uniquement pour l'introduction d'une explication ou d'une citation. Toutes les autres signes de ponctuation se maintiennent à travers la translittération. Cette modification s'est produite surtout à partir de la volonté de distinguer plus visiblement les différentes parties à l'intérieur des phrases afin de rendre plus facile la compréhension et l'interprétation du texte.

### 2.1.4. le lexique

Le langage utilisé par Gabriel Naudé dans son *Avis pour dresser une bibliothèque* se caractérise évidemment de quelques mots dépassés aujourd'hui. Les explications des noms qui ne s'utilisent plus de nos jours ou des mots dont le sens a changé, se trouvent en notes en bas de page. Il y a néanmoins aussi quelques mots et formulations qui ne s'utilisent presque plus tels quels aujourd'hui, mais dont le sens ne pose quand même aucun problème.

ex. *ès*, aujourd'hui remplacé par *dans les* et *en les*.

*tièrcement*, forme dépassé pour *troisièmement*.

*rien autre chose*, qui a le sens de *rien d'autre*.

## 2.2. L'apparat critique

L'apparat critique qui soutient la translittération du texte se compose de trois parties. Nous avons premièrement inséré des notes en bas de page. Ces notes ne comportent pas seulement les explications concernant les mots tombés en désuétude. Chaque fois qu'il y avait un passage latin à l'intérieur du texte originel de 1627, nous en donnons la traduction. Des notes en bas de page identifient ces passages latins et donnent les références des œuvres comportant les fragments en latin et leur traduction.

La deuxième partie de l'apparat critique se forme par des notes de clôture. Elles identifient et situent les noms propres mentionnés par Gabriel Naudé dans son *Avis pour dresser une bibliothèque*. Il s'agit d'auteurs, de philosophes, de théologiens, d'hommes importants qui possèdent une bibliothèque importante, mais aussi de ces bibliothèques mêmes, des titres de livres, de traités, etc. Il y a néanmoins quelques noms à l'intérieur du texte dont nous n'avons trouvé aucun renseignement, la personne en question étant restée un mystère. Parce que nous ne pouvons par conséquent pas donner d'explications concernant ces personnages, nous n'avons pas repris leur nom à l'intérieur des notes explicatives. Nous sommes d'avis qu'il s'agit souvent de personnes peu importantes et renommées dont le souvenir n'a pas survécu jusqu'aux siècles suivants.

À la fin de notre mémoire se trouve aussi une bibliographie. Elle propose une liste systématique de toutes les sources utilisées pour notre translittération du texte et pour nos commentaires: les sources de l'introduction concernant Gabriel Naudé, les dictionnaires de l'ancienne langue qui précisent le sens des mots 'démodés', les ouvrages comportant les citations latines et leur traduction et les ouvrages permettant de situer les personnes et les œuvres signalées par Gabriel Naudé.

## Deuxième Partie

### *Avis pour dresser une bibliothèque*

*Coll. D'Hadon.*

# ADVIS

POUR DRESSER

*22. Dons Coll. VNE. Abbe. Paris. 182.*

BIBLIOTHEQUE: *1210*

*Presenté à Monseigneur le  
President de MESSINI*

Par G. NAVDE P.

Omnia quæ magna sunt atque admirabilia;  
tempus aliquod quo primùm efficerentur  
habuerunt. *Quintil. lib. 11.*



A PARIS,

Chez FRANÇOIS TARGA, au premier  
pillier de la grand' Salle du Palais,  
deuant les Consultations.

M. DC. XXVII.

*Avec Privilège du Roy.*

## AU LECTEUR

*Cet Avis n'ayant été dressé que par occasion d'une dispute qui fut agitée il y a quelques mois dans la bibliothèque de celui qui me fit dès lors la faveur de l'avoir pour agréable, je n'avais point songé à le tirer de la poudre de mon étude pour le mettre au jour, jusqu'à ce que ne pouvant mieux ni plus promptement satisfaire à la curiosité de beaucoup de mes amis, qui m'en demandaient des copies, je me suis enfin résolu de le faire, tant pour me délivrer des frais et de l'incommodité des copistes que pour être naturellement porté à obliger le public, auquel si cet Avis n'est digne de satisfaire, au moins pourra-t-il servir de guide à ceux qui lui voudront en donner de meilleurs, afin qu'il ne demeure si longtemps privé d'une pièce qui semble manquer à sa félicité et pour le respect de laquelle je me suis le premier efforcé de rompre la glace et de tracer le chemin en courant à ceux qui voudront le rebattre plus à loisir. De quoi, si tu me sais gré, j'aurai de quoi louer ta bienveillance et courtoisie; sinon, je te supplierai de vouloir au moins excuser mes fautes et celles de l'imprimeur.*



<p>TABLE DES POINTS PRINCIPAUX <i>qui sont traités en cet Avis</i></p>
--

<i>CHAPITRE I</i>	
<i>On doit être curieux de dresser des bibliothèques et pourquoi</i>	27
<i>CHAPITRE II</i>	
<i>La façon de s'instruire et savoir comment il faut dresser une bibliothèque</i>	31
<i>CHAPITRE III</i>	
<i>La quantité de livres qu'il faut y mettre</i>	33
<i>CHAPITRE IV</i>	
<i>De quelle qualité et condition ils doivent être</i>	38
<i>CHAPITRE V</i>	
<i>Par quels moyens on peut les recouvrer</i>	54
<i>CHAPITRE VI</i>	
<i>La disposition du lieu où on doit les garder</i>	62
<i>CHAPITRE VII</i>	
<i>L'ordre qu'il convient leur donner</i>	65
<i>CHAPITRE VIII</i>	
<i>L'ornement et la décoration que l'on doit y apporter</i>	69
<i>CHAPITRE IX</i>	
<i>Quel doit être le but principal de cette bibliothèque</i>	72

AVIS  
POUR DRESSER UNE  
BIBLIOTHÈQUE

Présenté à Monseigneur le Président  
de MESME<sup>1</sup>

Iuvat immemorata ferentem

Ingenuis oculisq ; legi, manibusque ; teneri

*Il me plaît, quand j'apporte de l'inédit, d'être lu par de nobles yeux,  
d'être tenu par de nobles mains<sup>VIII</sup>.*

Je crois, Monsieur, qu'il ne vous semblera point hors de raison que je donne le titre et la qualité de chose inouïe à ce discours, lequel je vous présente avec autant d'affection que votre bienveillance et le service que je vous dois m'obligent, puisqu'il est vrai qu'entre le nombre presque infini de ceux qui ont jusqu'aujourd'hui mis la main à la plume, aucun n'est encore venu à ma connaissance sur l'avis duquel on puisse se régler au choix des livres, au moyen de les recouvrer et à la disposition qu'il faut leur donner pour les faire paraître avec profit et honneur dans une belle et somptueuse bibliothèque.

Car encore bien que nous ayons le conseil que donna Jean Baptiste Cardone Évêque de Tortose<sup>2</sup> pour dresser et entretenir la Royale Bibliothèque de l'Escurial<sup>3</sup>, s'il est toutefois qu'il a si légèrement passé sur ce sujet et qu'on ne le compte pour nul, au moins ne doit-il point retarder le bon dessein de ceux qui veulent bien entreprendre d'en donner quelque plus grande lumière et éclaircissement aux autres, sous espérance que, s'ils ne rencontrent mieux, la difficulté de l'entreprise ne les rendra pas moins que celui excusables et affranchis de toute sorte de blâme et de calomnie.

Aussi est-il vrai qu'il n'appartient pas à un chacun de bien rencontrer en cette matière, et la peine et la difficulté qu'il y a de s'acquérir une connaissance superficielle de tous les arts et sciences, de se délivrer de la servitude et de l'esclavage de certaines opinions qui nous font régler et parler de toutes choses à notre fantaisie et de juger à propos et sans passion du mérite et de la qualité des auteurs, sont des difficultés plus que suffisantes pour nous persuader qu'il

---

<sup>VIII</sup> Q. Horatius Flaccus, *Epistulae*, lib.1, epist.19, v.33-34: « iuvat inmemorata ferentem ingenuis oculisque legi manibusque teneri ». Nous utilisons la traduction de François Villeneuve, *Horace - Épitres*, Paris, Les Belles Lettres, 1934, p.127.

est vrai d'un bibliothécaire ce que Juste Lipse<sup>4</sup> disait élégamment et fort à propos de deux autres sortes de personnes,

Consules fiunt quotannis et novi Proconsules.

Solus aut Rex aut Poeta non quotannis nascitur.

*Les consuls et les proconsuls sont tous les ans désignés par le vote;*

*Seul le roi ou le poète ne naissent pas tous les ans*<sup>IX</sup>.

Et si je prends la hardiesse, M. de vous présenter ces mémoires et instructions, ce n'est pas que j'ai si bonne estime de mon jugement que de vouloir l'interposer en cette affaire qui est si difficile, ou que la philautie<sup>X</sup> me chatouille jusqu'à ce point qu'elle me fasse reconnaître en moi ce qui ne se trouve que rarement en les autres. Mais l'affection que j'ai de faire chose qui vous soit agréable est la seule cause qui m'excite à joindre les sentiments communs de beaucoup de personnes sachant et versées en la connaissance des livres et les moyens divers pratiqués par les plus fameux bibliothécaires, à ce que le peu d'industrie et d'expérience que j'ai, pourra me fournir pour vous représenter en cet Avis les préceptes et moyens sur lesquels il est à propos de se régler afin d'avoir un heureux succès de cette belle et généreuse entreprise.

C'est pourquoi, M., après vous avoir très humblement requis d'attribuer plutôt ce long discours à la candeur et à la sincérité de mon affection que non pas à quelque présomption de pouvoir m'en acquitter plus dignement qu'un autre, je vous dirai librement que si vous n'avez dessein d'égaliser la Bibliothèque Vaticane ou l'Ambrosienne du Cardinal Borromée<sup>5</sup>, vous avez de quoi mettre votre esprit en repos, vous satisfaire et contenter d'avoir une telle quantité de livres, et si bien choisis que, demeurant hors de ces termes, elle est plus que suffisante non seulement de servir à votre contentement particulier et à la curiosité de vos amis, mais aussi de se conserver le nom d'une des meilleures et mieux fournies bibliothèques de France, parce que vous avez tous les principaux dans les facultés principales et un très grand nombre d'autres qui peuvent servir aux diverses rencontres des sujets particuliers et non communs.

Mais si vous ambitionnez de faire éclater votre nom par celui de votre bibliothèque et de joindre ce moyen à ceux que vous pratiquez en toutes les occasions par l'éloquence de vos discours, la solidité de votre jugement et l'éclat des plus belles charges et magistratures, que vous avez si heureusement exercées, pour donner un lustre perdurable à votre mémoire et vous assurer pendant votre vie de pouvoir facilement vous développer des divers replis et roulements des siècles, pour vivre et dominer dans le souvenir des hommes, il est besoin

---

<sup>IX</sup> Ma traduction de Justus Lipsius, *Electa*, I, 5.

<sup>X</sup> *La philautie* est l'amour (excessif) de soi.

d'augmenter et de perfectionner tous les jours ce que vous avez si bien commencé et donner insensiblement un tel et si avantageux progrès à votre bibliothèque qu'elle soit aussi bien que votre esprit sans pair, sans égale et autant belle, parfaite et accomplie qu'il peut se faire par l'industrie de ceux qui ne font jamais rien sans quelque manque ou défaut,

adeo nihil est ab omni parte beatum

*Il n'est rien dont le bonheur soit accompli de tout point*<sup>XI</sup>.

---

<sup>XI</sup> Q. Horatius Flaccus, *Odi ed Epodi*, liber 2, v. 28. Nous utilisons la traduction de François Villeneuve, *Horace – Odes et Épodes*, Paris, Les Belles Lettres, 1970, p.79.

## CHAPITRE I

*On doit être curieux de dresser des bibliothèques, et pourquoi*

Or d'autant, M., que toute la difficulté de ce dessein consiste dans ce que, pouvant l'exécuter avec facilité, vous jugiez qu'il soit à propos de l'entreprendre, il est nécessaire auparavant de venir aux préceptes qui peuvent servir à cette exécution, de vous déduire et expliquer les raisons qui doivent vraisemblablement vous persuader qu'elle est à votre avantage, et vous ne devez en aucune façon la négliger. Car pour ne point nous éloigner de la nature de cette entreprise, le sens commun nous dicte que c'est une chose tout à fait louable, généreuse et digne d'un courage qui ne respire que l'immortalité, de tirer de l'oubli, conserver et redresser comme un autre Pompée<sup>6</sup> toutes ces images, non des corps, mais des esprits de tant de galants hommes qui n'ont épargné ni leur temps ni leurs veilles pour nous laisser les plus vifs traits de ce qui était le plus excellent en eux. Aussi est-ce une pratique à laquelle Pline le Jeune<sup>7</sup>, qui n'était pas des moins ambitieux d'entre les Romains, semble particulièrement vouloir nous encourager par ces beaux mots du cinquième des *Épîtres*,

Mihi pulchrum in primis videtur, non pati occidere quibus aeternitas debetur.

*[mais] il me semble beau par-dessus tout de ne pas laisser périr ceux qui ont droit à l'immortalité [...] <sup>XII</sup>.*

Joint que cette recherche curieuse et non triviale et commune peut légitimement passer pour un de ces bons présages desquels parle Cardan<sup>8</sup> au chapitre *De Signis eximiae potentiae*, parce qu'étant extraordinaire, difficile et de grande dépense, il ne peut se faire autrement qu'elle ne donne sujet à chacun de parler en de bons termes et quasi avec admiration de celui qui la pratique,

Existimatio autem et opinio, dit le même auteur, rerum humanarum reginae sunt.

*Tous les choses humaines sont régies par l'estime même et l'opinion <sup>XIII</sup>.*

Et à la vérité, si nous ne trouvons point étrange que Démétrius<sup>9</sup> ait fait montre et parade de ses instruments de guerre et de ses machines vastes et prodigieuses, Alexandre le Grand<sup>10</sup> de sa façon de camper, les rois d'Égypte de leurs pyramides, voire même Salomon<sup>11</sup> de son

---

<sup>XII</sup> C. Plinius Caecilius Secundus, *Epistulae*, lib.5, epist.8, par.1 « [...]sed quia mihi pulchrum in primis videtur non pati occidere quibus aeternitas debeatur [...]». Nous utilisons la traduction de Anne-Marie Guillemin, *Pline le Jeune - Lettres*, Paris, Les Belles Lettres, 1967, t.II, p.75.

<sup>XIII</sup> Ma traduction.

temple et les autres de choses semblables. D'autant que Tybère<sup>12</sup> remarque fort bien dans Tacite<sup>13</sup>,

caeteris mortalibus in eo strare consilia quid sibi conducere putent, principum  
diversam esse sortem, quibus omnia ad famam dirigenda

*Si les autres mortels limitaient leurs délibérations au calcul de leurs intérêts  
personnels, très différente était la condition des princes, qui devaient tenir compte de  
l'opinion publique pour régler tout [les affaires les plus importantes]*<sup>XIV</sup>.

Combien d'estime devons-nous faire de ceux qui n'ont point recherché ces inventions, superflues et inutiles pour la plupart, croyant et jugeant bien qu'il n'y avait aucun moyen plus honnête et assuré pour s'acquérir une grande renommée parmi les peuples que de dresser de belles et magnifiques bibliothèques, pour puis après les vouer et consacrer à l'usage du public? Aussi est-il vrai que cette entreprise n'a jamais trompé ni déçu ceux qui l'ont bien su ménager et qu'elle a toujours été jugée de telle conséquence que non seulement les particuliers l'ont fait réussir à leur avantage, comme Richard de Bury, Bessarion, Vincent Pinelli, Sirlette, votre grand père Messire Henry de Mesme<sup>14</sup>, de très heureuse mémoire, le Chevalier Anglais Bodlevi, feu M. le Président de Thou<sup>15</sup>, et un grand nombre d'autres ; mais que les plus ambitieux mêmes ont toujours voulu se servir de celle-ci pour couronner et perfectionner toutes leurs belles actions, comme l'on fait de la clé qui ferme la voûte et sert de lustre et d'ornement à tout le reste de l'édifice. Et je ne veux point d'autres preuves et témoins de mon dire que ces grands rois d'Égypte et de Pergame, ce Xerces, cet Auguste, Luculle, Charlemagne, Alphonse d'Arragon, Matthieu Corvin, et ce grand Roi François premier<sup>16</sup>, qui ont tous affectionné et recherché particulièrement (entre le nombre presque infini de beaucoup de monarques et de potentats qui ont aussi pratiqué cette ruse et stratagème) d'amasser grand nombre de livres et faire dresser des bibliothèques très curieuses et bien fournies : non point qu'ils manquaient d'autres sujets de louange et de recommandation, s'en étant assez acquis dans les triomphes de leurs grandes et signalées victoires, mais parce qu'ils n'ignoraient pas que les personnes,

quibus sola mentem animosque perurit gloria,  
*Celui seul fait brûler les âmes et les esprits*<sup>XV</sup>,

---

<sup>XIV</sup> Tacitus Cornelius, *Annales*, lib.4, cap.40, par.1 « ceteris mortalibus in eo stare consilia quid sibi conducere putent; principum diuersam esse sortem, quibus praecipua rerum ad famam dirigenda ». Nous utilisons la traduction de Pierre Wuilleumier, *Tacite – Annales livres IV-VI*, Paris, Les Belles Lettres, 1975, p.39.

<sup>XV</sup> Valerius Flaccus, *Argonautica*, I, 76-76. Nous utilisons la traduction de Gauthier Liberman, *Valerius Flaccus Agronautiques*, Paris, Les Belles Lettres, 1997, p.11.

ne doivent rien négliger de ce qui peut facilement les élever au suprême et souverain degré d'estime et de réputation. Et de plus si l'on demandait à Sénèque<sup>17</sup> quelles doivent être les actions de ces forts et puissants génies qui semblent n'être mis au monde que pour opérer des miracles, il répondait infailliblement, que

Neminem excelsi ingenii virum humilia delectant et sordida, magnarum rerum species ad se vocat et allicit.

*Un esprit élevé ne saurait trouver son plaisir dans le bas et l'ignoble. L'idée du grand l'attire, l'exalte*<sup>XVI</sup>.

C'est pourquoi, M., il semble être à propos, puisque vous dominez et tenez le dessus en toutes les actions signalées, que vous ne demeuriez jamais dans la médiocrité dans les choses bonnes et louables. Et puisque vous n'avez rien de bas et de commun, que vous enchérissiez aussi par-dessus tous les autres l'honneur et la réputation d'avoir une bibliothèque la plus parfaite et la mieux fournie et entretenue qui soit de votre temps. Finalement, si ces raisons n'ont assez de pouvoir pour vous disposer à cette entreprise, je me persuade au moins que celle de votre contentement particulier sera seule assez capable et puissante pour vous y faire résoudre. Car s'il est possible d'avoir en ce monde quelque bien souverain, quelque félicité parfaite et accomplie, je crois certainement qu'il n'y en a point qui soit plus à désirer que l'entretien et le divertissement fructueux et agréable, que peut recevoir d'une telle bibliothèque un homme docte, et qui n'est point tant curieux d'avoir des livres,

ut illi sint caenationum ornamenta, quam ut studiorum instrumenta,  
*qui ne sont aucunement des instruments d'étude, mais qui ornent leur  
salle à manger*<sup>XVII</sup>,

puisque'il peut à bon droit se nommer, au moyen de celle-ci, 'cosmopolite' ou habitant de tout le monde, puisqu'il peut tout savoir, tout voir, et ne rien ignorer, bref puisqu'il est maître absolu de ce contentement, qu'il peut le ménager à sa fantaisie, le prendre quand il veut, le quitter quand il lui plaît, l'entretenir tant que bon lui semble et que sans contredit, sans travail et sans peine il peut s'instruire et connaître les particularités plus précises de

*Tout ce qui est, qui fut, et qui peut être  
En terre, en mer, au plus caché des Cieux*<sup>XVIII</sup>.

---

<sup>XVI</sup> Seneca, *Epistulae morales ad Lucilium*, epist. 39, par.2. Nous utilisons la traduction de Paul Veyne, *Sénèque-entretiens et lettres à Lucilius*, Paris, Les Belles Lettres, 1993, p.690.

<sup>XVII</sup> Seneca, *De tranquillitate animi* (dialogi 9), cap.9, par.5 «[...libri] non studiorum instrumenta, sed cenationum ornamenta sunt». Nous utilisons la traduction de René Waltz, *Sénèque –Dialogues*, Paris, Les Belles Lettres, 1927, t. IV, p.90.

<sup>XVIII</sup> La première ligne est reprise à Ovide, *livre I*, v. 516 : « per me quod eritque fuitque estque me patet ». La deuxième partie figure dans le *Livre des Psaumes*, 134, 6.

Je dirai donc pour le résultat de ces raisons, et de beaucoup d'autres, qu'il vous est plus facile de concevoir qu'à nul autre de les exprimer, que je ne prétends point par celles-ci vous engager à une dépense superflue et grandement extraordinaire, n'étant point de l'opinion de ceux qui croient que l'or et l'argent sont les principaux nerfs d'une bibliothèque et qui se persuadent (n'estimant les livres qu'au prix qu'ils ont coûté) que l'on ne peut rien avoir de bon s'il n'est bien cher. Combien que ce ne soit pas aussi mon intention de vous persuader que ce grand amas se puisse faire sans frais ni bourse délier, sachant bien que le dire de Plaute<sup>18</sup> est aussi véritable en cette occasion qu'en beaucoup d'autres,

Necesse est facere sumptum qui quaerit lucrum

*[comme] il faut faire une avance de fonds quand on poursuit un bénéfice<sup>XIX</sup>.*

Mais bien de vous faire voir, par ce présent discours, qu'il y a une infinité d'autres moyens desquels on peut se servir avec beaucoup plus de facilité et moins de dépense pour parvenir et toucher finalement au but que je vous propose.

---

<sup>XIX</sup> T.Maccius Plautus, *Asinaria*, v.218 « Necesse est facere sumptum qui quarit lucrum ». Nous utilisons la traduction de Louis Havet et André Freté, *Pseudo-Plaute – le prix des ânes*, Paris, Les Belles Lettres, 1925, p.29.

## CHAPITRE II

*La façon de s'instruire et savoir comment  
il faut dresser une bibliothèque*

Or entre ceux-ci, M., j'estime qu'il n'y en a point de plus utile et nécessaire que de se bien instruire auparavant que de rien avancer en cette entreprise de l'ordre et de la méthode qu'il faut précisément garder pour en venir à bout. Ce qui peut se faire par deux moyens assez faciles et assurés: le premier desquels est de prendre l'avis et conseil de ceux qui peuvent nous le donner, concerter et animer de vive voix, soit qu'ils puissent le faire ou pour être personnes de lettres, de bon sens et jugement qui par ce moyen sont en possession de parler à propos et bien discourir et raisonner sur toutes choses, ou bien parce qu'ils poursuivent la même entreprise avec estime et réputation d'y mieux rencontrer et d'y procéder avec plus d'industrie, de précaution et de jugement que ne font pas les autres, tels que sont aujourd'hui Messieurs De Fontenay, Hale, Du Puis, Ribier, des Cordes, et Moreau<sup>19</sup>, l'exemple desquels on ne peut manquer de suivre; puisque suivant le dire de Pline le Jeune<sup>20</sup>,

Stultissimum esset ad imitandum, non optima quaeque sibi proponere

*[Car] c'est une sottise d'imiter, de ne pas se proposer les meilleurs modèles*<sup>xx</sup>;

et que pour ce qui est de votre particulier, la diversité de leur procédé vous pourra toujours fournir quelque nouvelle adresse et lumière qui ne sera, peut-être, pas inutile au progrès et à l'avancement de votre bibliothèque, par la recherche des bons livres et de ce qui est le plus curieux dans chacune des leurs. Le second est de consulter et de recueillir soigneusement le peu de préceptes qui peuvent se tirer des livres de quelques auteurs qui ont écrit légèrement et quasi par manière d'acquit sur cette matière, comme par exemple du *Conseil* de Baptiste Cardone<sup>21</sup>, du *Philobiblon* de Richard de Bury<sup>22</sup>, de *la Vie* de Vincent Pinelli<sup>23</sup>, du livre de Possevin *De Cultura ingeniorum*<sup>24</sup>, de celui que Lipse<sup>25</sup> a fait sur les bibliothèques et de toutes les diverses tables, indices et catalogues. Et se régler aussi sur les plus grandes et renommées bibliothèques que l'on ait jamais dressées, vu que si l'on veut suivre l'avis et le précepte de Cardan<sup>26</sup>,

His maxime in unaqueque recedendum est qui ultimum de se experimentum dederint.

*Il ne faut croire que ceux qui ont fait leurs preuves en toutes choses*<sup>xxi</sup>.

---

<sup>xx</sup> C. Plinius Caecilius Secundus, *Epistulae*, lib. I, epist.5, par.12 « nam stultissimum credo ad imitandum non optima quaeque proponere ». – Car c'est une sottise à mon sens de ne pas se proposer les meilleurs modèles. Nous utilisons la traduction d'Anne-Marie Guillemin, *op.cit.*, t.1, p.11.

En suite de quoi il ne faut point omettre et négliger de faire transcrire tous les catalogues, non seulement des grandes et renommées bibliothèques, soit qu'elles soient vieilles ou modernes, publiques ou particulières et en la possession des nôtres ou des étrangers, mais aussi des études et cabinets qui, pour n'être connus ni hantés, demeurent ensevelis dans un perpétuel silence, ce qui ne semblera point étrange et nouveau si l'on considère quatre ou cinq raisons principales qui m'ont fait avancer cette proposition. La première desquelles est qu'on ne peut rien faire à l'imitation des autres bibliothèques si l'on ne sait, par le moyen des catalogues qui en sont dressés, ce qu'elles contiennent. La seconde, parce qu'ils peuvent nous instruire des livres, du lieu, du temps et de la forme de leur impression. La troisième, d'autant qu'un esprit généreux et bien né doit avoir le désir et l'ambition d'assembler, comme en un blot<sup>XXII</sup>, tout ce que les autres possèdent en particulier,

ut quae divisa beatos efficiunt, in se mixta fluant.  
*et ces choses qui, pris séparément, rendent heureux,  
s'amolissent étant mêlés*<sup>XXIII</sup>.

La quatrième, parce que c'est faire plaisir et service à un ami quand on ne peut lui fournir le livre duquel il est en peine, de lui montrer et désigner au vrai le lieu où il en pourrait trouver quelque copie, comme l'on peut faire facilement par le moyen de ces catalogues. Finalement, à cause que nous ne pouvons pas par notre seule industrie savoir et connaître les qualités d'un si grand nombre de livres qu'il est besoin d'avoir, il n'est pas hors de propos de suivre le jugement des plus versés et entendus en cette matière et d'inférer en cette sorte. Puisque ces livres ont été recueillis et achetés par tels et tels, il y a bien de l'apparence qu'ils méritent de l'être, pour quelque circonstance qui nous est inconnue.

Et en effet, je puis dire avec vérité que, pendant l'espace de deux ou trois ans que j'ai eu l'honneur de me rencontrer avec Monsieur de F.<sup>27</sup> chez les libraires, je l'ai vu souvent acheter de si vieux livres et si mal couverts et imprimés, qu'ils me faisaient sourire et émerveiller tout ensemble, jusqu'à ce que prenant la peine de me dire le sujet et les circonstances pour lesquelles il les achetait, ses causes et raisons me semblaient si pertinentes, que je ne serai jamais diverti de croire qu'il est plus versé en la connaissance des livres et qu'il en parle avec plus d'expérience et de jugement que nul homme qui ne soit non seulement en France, mais en tout le reste du monde.

---

<sup>XXI</sup> Ma traduction.

<sup>XXII</sup> Edmond Huguet, *Dictionnaire de la Langue Française du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Librairie ancienne Édouard champion, 1925, t.1, p. 608 « un blot est un bloc, un assemblage de toutes ces connaissances, une totalité, un ensemble. »

<sup>XXIII</sup> Ma traduction de Claudianus, *De consulatu Stilichonis*, I, 33-34: « et quae divisa beatos efficiunt, collecta tenes » - et ces choses qui, pris séparément, me rendent heureux, tu les possède intégralement / dans ta collection.

### CHAPITRE III

*La quantité de livres qu'il  
faut y mettre*

Cette difficulté première étant ainsi déduite et expliquée, celle qui doit la suivre et côtoyer de plus près nous oblige à rechercher s'il est à propos de faire un grand amas de livres et rendre une bibliothèque célèbre, sinon par la qualité, au moins par la non pareille et prodigieuse quantité de ses volumes. Car il est vrai que c'est l'opinion de beaucoup que les livres sont semblables aux lois et sentences des jurisconsultes, lesquelles

*aestimantur pondere et qualitate, non numero,*

*sont estimées selon le poids et la qualité, non selon le nombre*<sup>XXIV</sup>,

et qu'il appartient à celui-là seul de discourir à propos sur quelque point de doctrine qui s'est le moins occupé de la diverse lecture de ceux qui en ont écrit. Et en effet, il semble que ces beaux préceptes et avertissements moraux de Sénèque<sup>28</sup>,

*Paretur librorum quantum satis est nihil in apparatus.*

*Achetons les livres dont nous avons besoin,*

*n'en achetons pas pour la parade*<sup>XXV</sup>;

*Onerat discentem turba, non instruit, multoque satius est paucis te auctoribus tradere,  
quam errare per multos.*

*Une profusion de lectures encombre l'esprit, mais ne le meuble pas, et mieux vaut de  
beaucoup s'attacher à un petit nombre d'auteurs que de vagabonder partout*<sup>XXVI</sup>.

*Quum legere non potes quantum habeas, sat est te habere quantum legas,*

*Ainsi puisque tu serais hors d'état de lire de tous ceux que tu pourrais avoir, contente-toi  
d'en avoir autant que tu en peux lire*<sup>XXVII</sup>;

et plusieurs autres semblables, qu'il nous donne en cinq ou six endroits de ses œuvres, ne puissent aucunement favoriser et fortifier cette opinion par l'autorité de ce grand personnage. Mais si nous voulons la renverser entièrement pour établir la nôtre comme plus probable, il ne faut que se fonder sur la différence qu'il y a entre le travail d'un particulier et l'ambition de

<sup>XXIV</sup> Gaius, *Institutionis Iuris Civitis*, lib.I, par.122 «eorumque vis et potestas non in numero erat, sed in pondere...» - La valeur et le pouvoir d'achat de ces monnaies résidaient non dans le nombre, mais dans le poids... Nous utilisons la traduction de Julien Reinach, *Gaius – Institutes*, Paris, Les Belles Lettres, 1950, p.23.

<sup>XXV</sup> Sénèque, *De tranquillitate animi (dialogi 9)*, cap.9, par.4. Nous utilisons la traduction de Paul Veyne, *op.cit.*, p.358.

<sup>XXVI</sup> Sénèque, *De tranquillitate animi (dialogi 9)*, cap.9, par.4. Nous utilisons la traduction de René Waltz, *op.cit.*, t.IV, p.89-90.

<sup>XXVII</sup> Sénèque, *Epistulae morales*, 2, 3. Nous utilisons la traduction de Paul Veyne, *op.cit.*, p.604.

celui qui veut paraître par le moyen de sa bibliothèque, ou entre celui qui ne veut satisfaire qu'à soi-même et celui qui ne cherche qu'à contenter et obliger le public. Car il est certain que toutes ces raisons précédentes ne butent qu'à l'instruction de ceux qui veulent judicieusement et avec ordre et méthode faire quelque progrès en la faculté qu'ils suivent, ou plutôt à la condamnation de ceux qui tranchent des savants et contrefont les capables, encore qu'ils ne voient non plus ce grand amas de livres qu'ils ont fait, que les bossus (auxquels le roi Alphonse<sup>29</sup> avait coutume de les comparer) cette grosse masse qu'ils portent derrière eux. Ce qui est à bon droit blâmé par Sénèque<sup>30</sup> dans les lieux allégués ci-dessus, et plus ouvertement encore quand il dit,

Quo mihi innumerabilis libros et Bibliothecas, quarum dominus vix  
tota vita sua indices perlegit ?

*À quoi bon d'innombrables livres et bibliothèques dont le propriétaire  
trouve à peine moyen dans sa vie de lire les étiquettes?* <sup>XXVIII</sup>

comme aussi par cet *Épigramme* qu'Ausonius<sup>31</sup>, avec beaucoup de grâce et naïveté, a adressé

ad Philomusum,

Emptis quod libris tibi Bibliotheca referta est,  
Magnum et Grammaticum te Philomuse putas ;  
Hoc genere et chordas, et plectra, et barbita conde,  
Omnia mercatus, cras citharoedus eris.

à Philomusum,

*Les livres que tu as acquis ont rempli ta bibliothèque;  
Te crois-tu pour cela grand et grammairien, Philomusum ?  
En ce cas, munis-toi de cordes, d'archets et d'instruments;  
Ce marché fait, demain te seras musicien* <sup>XXIX</sup>.

Mais vous, M., qui êtes en réputation de plus savoir que l'on ne vous a pu enseigner et qui vous privez de toute sorte de contentement pour jouir et vous plonger tout à fait dans celui que vous prenez à courtiser les bons auteurs, c'est à vous proprement à qui il appartient d'avoir une bibliothèque des plus augustes et des plus amples qui ait jamais été, à cette fin qu'il ne soit dit à l'avenir qu'il n'a tenu qu'au peu de soin que vous aurez eu de donner cette pièce au public et à vous-même, que toutes les actions de votre vie n'ayant surpassé les faits héroïques de tous les plus grands personnages. C'est pourquoi j'estimerai toujours qu'il très

<sup>XXVIII</sup> Sénèque, *De tranquillitate animi (dialogi 9)*, cap.9, par.4. « Quo innumerabilis libros et bibliothecas, quarum dominus vix tota vita indices perlegit ? » Nous utilisons la traduction de René Waltz, *op.cit.*, t.IV, p.89.

<sup>XXIX</sup> Ausonius, *Epigrammata de diversis rebus* : « Emptis quod libris tibi bibliotheca referta est, doctum et Grammaticum te, Philomuse, putas ? [...] ». Nous utilisons la traduction de Édouard Dugoté, *Ausone – Poèmes divers*, Paris, librairie de l'art indépendant, 1897, p.11.

à-propos de recueillir pour cet effet toutes sorte de livres, (sous quelques précautions néanmoins que je déduirai ci-après) puisqu'une bibliothèque dressée pour l'usage du public doit être universelle et puisqu'elle ne peut pas être telle si elle ne contient tous les principaux auteurs qui ont écrit sur la grande diversité des sujets particuliers et principalement sur tous les arts et sciences desquels, si l'on vient à considérer le grand nombre dans le *Panepistemon* d'Ange Politien<sup>32</sup> ou dans un autre catalogue fort exact qui en a été dressé depuis peu, je ne fais aucun doute qu'on ne juge par la grande quantité de livres qui se rencontre ordinairement dans les bibliothèques sur dix ou douze de celles-ci, du plus grand nombre qu'il faudrait en avoir pour contenter la curiosité des lecteurs sur toutes les autres. D'où je ne m'étonne point si Ptolémée Roi d'Égypte<sup>33</sup> avait amassé pour cet effet non cent mille volumes, comme veut *Cedrenus*<sup>34</sup>, non quatre cent mille comme dit Sénèque<sup>35</sup>, non cinq cent mille comme l'assure Joseph<sup>36</sup>, mais sept cent mille comme témoignent et demeurent d'accord Aulugelle, Ammien Marcellin, Sabellic et Volaterran<sup>37</sup>. Ou si Eumenês fils d'Attalus<sup>38</sup> en avait recueilli deux cent mille, Constantin<sup>39</sup> six vingt mille<sup>xxx</sup>, Sammonique, précepteur de l'empereur Gordian le Jeune<sup>40</sup>, soixante-deux mille, Epaphroditus<sup>41</sup> simple grammairien trente mille. Et si Richard de Bury, M.de Thou, et le Chevalier Bodlevi<sup>42</sup> en ont fait si bonne provision que le seul catalogue de chacune de leurs bibliothèques peut faire un juste volume. Aussi faut-il confesser qu'il n'y a rien qui rende une bibliothèque plus recommandable que lorsque chacun y trouve ce qu'il cherche, ne l'ayant pu trouver ailleurs, étant nécessaire de poser pour maxime qu'il n'y a de livre tant soit-il mauvais ou décrié qui ne soit recherché de quelqu'un avec le temps, parce que suivant le dire du Poète Satirique<sup>43</sup>,

Mille hominum species, et rerum discolor usus,

Velle suum cuique est, nec voto vivitur uno.

*Les hommes offrent mille aspects et les choses à l'usage sont de nuances diverses,  
chacun a ses volontés et l'on ne vit point en formant des vœux identiques*<sup>xxxI</sup>;

et qu'il est des lecteurs comme des trois conviés d'Horace<sup>44</sup>,

Poscentes vario nimium diversa palato,

*[...] dont les palais différents réclament [les mets] les plus divers*<sup>xxxII</sup>.

<sup>xxx</sup> « six vingt mille » se construit de la même façon que quatre-vingts (80). Il s'agit donc de cent vingt mille (120 000). Cf. « Les Quinze-vingts, c'est un hôpital qu'on tient fondé par St.Louis pour 300. » (Antoine Furetière, *Le Dictionnaire universitaire*, Paris, S.N.L. Dictionnaire Le Robert, 1978, t.III).

<sup>xxxI</sup> A. Persius Flaccus, *Saturnae*, satura 5, v.52-53. « Mille hominum species et rerum discolor usus; Velle suum cuique est nec voto vivitur uno ». Nous utilisons la traduction de A. Cartault, *Perse – Satires*, Paris, Les Belles Lettres, 1966, p.44.

<sup>xxxII</sup> Q.Horatius Flaccus, *Epistulae*, lib.2, epist.2, v.62 « poscentes uario multum diversa palato ». Nous utilisons la traduction de François Villeneuve, *op.cit.*, p.170.

les bibliothèques ne pouvant mieux être comparées qu'au pré de Sénèque<sup>45</sup>, où chaque animal trouve ce qui lui est propre,

bos herbam, canis leporem, ciconia lacertum.

*Le boeuf de l'herbe, le chien un lièvre, la cigogne des lézards*<sup>xxxiii</sup>.

Et de plus, il faut encore croire que tout homme qui recherche un livre le juge bon et le jugeant tel sans pouvoir le trouver, il est contraint de l'estimer curieux et grandement rare, de sorte que, venant enfin à le rencontrer en quelque bibliothèque, il se persuade facilement que le maître de celle-ci le connaissait aussi bien que lui et l'avait acheté pour les mêmes intentions qui l'excitaient à le rechercher et, ensuite de ce, concevait une estime non pareille et du maître et de la bibliothèque, laquelle venant puis après à être publiée, il ne faut que peu de rencontres semblables, jointe à la commune opinion du vulgaire,

cui magna pro bonis sunt,

*à celui pour qui les choses paraissant grandes passent pour bonnes*<sup>xxxiv</sup>,

pour satisfaire et récompenser un homme qui a tant soit peu l'honneur et la gloire en recommandation de tous ses frais et de toute sa peine. Et de plus, si l'on veut entrer en considération des temps, des lieux et des inventions nouvelles, personne de jugement ne peut douter qu'il ne nous soit maintenant plus facile d'avoir des milliers de livres qu'il n'était aux anciens d'en avoir des centaines et que par conséquent ce nous ferait une honte et un reproche éternel si nous leur étions inférieurs en ce point où ils peuvent être surmontés avec tant d'avantage et de facilité. Finalement, comme la qualité des livres augmente de beaucoup l'estime d'une bibliothèque envers ceux qui ont le moyen et le loisir de la reconnaître, aussi faut-il avouer que la seule quantité de celle-ci la met en lustre et en crédit, tant envers les étrangers et passants qu'envers beaucoup d'autres qui n'ont pas le temps ni la commodité de la feuilleter aussi curieusement en particulier, comme il leur est facile de juger promptement par le grand nombre de ses volumes qu'il doit y en avoir une infinité de bons, signalés et remarquables. Toutefois pour ne pas laisser cette quantité infinie, ne la définissant point, et aussi pour ne pas jeter les curieux hors d'espérance de pouvoir accomplir et venir à bout de cette belle entreprise, il me semble qu'il est à-propos de faire comme les médecins, qui ordonnent la quantité des drogues suivant la qualité de celles-ci, et de dire que l'on ne peut manquer de recueillir tous ceux qui auront les qualités et conditions requises pour être mis

---

<sup>xxxiii</sup> Seneca, *Epistulae morales ad Lucilium*, epist. 108, par.29 « in eodem prato bos herbam quaerit, canis leporem, ciconia lacertam ». Nous utilisons la traduction d'Henri Noblot, *Sénèque – Lettres à Lucilius*, Paris, Les Belles Lettres, 1962, t. IV, p.186-187.

<sup>xxxiv</sup> Seneca, *Epistulae morales ad Lucilium*, epist.118, par.7. Nous utilisons la traduction d'Henri Noblot, *Sénèque – Lettres à Lucillius*, Paris, Les Belles Lettres, 1964, p.57.

dans une bibliothèque. Pour connaître ceci il faut se servir de plusieurs diorismes<sup>xxxv</sup> et précautions, qui peuvent être beaucoup plus facilement pratiquées à la rencontre des occasions par ceux qui ont une grande routine des livres et qui jugent sainement et sans passion de toutes choses, que déduites et couchées par écrit, vu qu'elles sont presque infinies et que pour le confesser ingénument, quelques-unes de celles-ci combattent les opinions communes et tiennent du paradoxe.

---

<sup>xxxv</sup> Edmond Huguet, *op.cit.*, t.3, p.190 : « *un diorisme est une prescription* ».

## CHAPITRE IV

*De quelle qualité et condition ils  
doivent être*

Je dirai néanmoins, pour ne point omettre ce qui doit nous servir de guide et de fanal en cette recherche, que la première règle que l'on doit y observer est de fournir premièrement une bibliothèque de tous les premiers et principaux auteurs vieux et modernes, choisis des meilleures éditions, en corps ou en parcelles, et accompagnés de leurs plus doctes et meilleurs interprètes et commentateurs qui se trouvent en chaque faculté, sans oublier celles qui sont les moins communes et par conséquent plus curieuses, comme par exemple des diverses Bibles, des Pères et des Conciles pour le gros de la théologie, de Lyra, Hugo, Tostat et Salmeron<sup>46</sup> pour la positive, de S.Thomas, Occham, Durand, Pierre Lombart, Henry de Gand, Alexandre de Ales, Gilles de Rome, Albert le Grand, Aureolus, Burlée, Capreolus, Maior, Vasquez et Suarez<sup>47</sup> pour la scolastique, des cours civil et canon, Balde, Barthole, Cujas, Alciat et Dumoulin<sup>48</sup> pour le droit, d'Hippocrate, Galien, Paul Eginete, Oribase, Aece, Trallian, Avicenne, Avenzoar et Fernel<sup>49</sup> pour la médecine, Ptolémée, Firmicus, Haly, Cardan, Stofler, Gauric et Iunctin<sup>50</sup> pour l'astrologie, Halhazen, Vitellio, Bacon et Aguillonius<sup>51</sup> pour l'optique, Diophante, Boèce, Jordan, Tartaglia, Siliseus, Luc de Burgo et Villefranche<sup>52</sup> pour l'arithmétique, Artemidore, Apomazar, Synesius et Cardan<sup>53</sup> pour les songes et ainsi de tous les autres qu'il serait trop long et ennuyeux de spécifier et nommer précisément.

Secondement d'y mettre tous les vieux et nouveaux auteurs dignes de considération, en leur propre langue et en l'idiome duquel ils se sont servis, les bibles et rabins en hébreu, les Pères en grec et en latin, Avicenne<sup>54</sup> en arabe, Boccace, Dante et Pétrarque<sup>55</sup> en italien; et aussi leurs meilleures versions latines, françaises ou telles qu'on pourra les trouver : ce dernier pour l'usage de plusieurs qui n'ont pas la connaissance des langues étrangères et le premier d'autant qu'il est bien à propos d'avoir les sources d'où tant de ruisseaux coulent en leur propre nature sans art ni déguisement et que de plus certaine efficace<sup>xxxvi</sup> et richesse de conceptions se rencontre d'ordinaire en celui qui ne peut retenir et conserver son lustre que dans sa propre langue, comme les peintures en leur propre jour; pour ne rien dire de la

---

<sup>xxxvi</sup> Edmond Huguet, *op.cit.*, t.3, p.303-304 « efficace est un synonyme de 'efficacité, puissance, pouvoir' et d'efficace signifie 'qui a de la puissance, de l'autorité' ».

nécessité que l'on peut en avoir à la vérification des textes et passages qui sont ordinairement controversés et révoqués en doute.

Troisièmement, ceux qui ont le mieux traité les parties de quelque science ou faculté telle qu'elle soit, comme Bellarmin<sup>56</sup> les controverses, Tolète et Navarre<sup>57</sup> les cas de conscience, Vésale<sup>58</sup> l'anatomie, Matthiole<sup>59</sup> l'histoire des plantes, Gesner et Aldroandus<sup>60</sup> celle des animaux, Rondelet et Salvianus<sup>61</sup> celles des poissons, Vicomercat<sup>62</sup> les météores, etc.

En quatrième lieu, tous ceux qui ont mieux commenté ou expliqué quelque auteur ou livre particulier, comme Pererius *la Genèse*, Villalpandus *Ézéchiel*, Maldonat *les Évangiles*, Monlorius et Zabarella *les Analytiques*, Scaliger *L'Histoire des plantes* de Théophraste, Proclus et Marsile Ficin *Platon*, Alexandre et Themistius *Aristote*, Flurance Rivault *Archimède*, Théon et Campanus *Euclide*, Cardan *Ptolomé*<sup>63</sup>. Ce qui doit s'observer en toutes sortes de livres et traités, vieux ou modernes, qui auront rencontré des interprètes et commentateurs.

Puis après tous ceux qui ont écrit et fait des livres et traités sur quelque sujet particulier, soit qu'il concerne l'espèce ou l'individu, comme Sánchez qui a traité amplement *de Matrimonio*, de Saintes et Du Perron de *L'Eucharistie*, Gilbert de l'aimant, Maier *de volucris arborea*, Scortia, Vendelinus et Nugarola du Nil<sup>64</sup>. Ce qui doit s'entendre de toutes sortes de traités particuliers en matière de droit, théologie, histoire, médecine ou quelque autre que ce puisse être, avec cette discrétion néanmoins que celle qui approche le plus de la profession que l'on suit soit préférée aux autres.

Ensuite tous ceux qui ont écrit le plus heureusement contre quelque science ou qui se sont opposés avec plus de doctrine et d'animosité (sans toutefois rien innover ou changer des principes) aux livres de quelques auteurs des plus célèbres et renommés. C'est pourquoi on ne doit pas négliger Sextus Empiricus, Sánchez et Agrippa<sup>65</sup> qui ont fait profession de renverser toutes les sciences, Pic de la Mirande<sup>66</sup> qui a si doctement réfuté les astrologues, Eugubinus<sup>67</sup> qui a foudroyé l'impiété des Salmonées<sup>68</sup> et irréligieux, Morisotus<sup>69</sup> qui a renversé l'abus des chimistes, Scaliger<sup>70</sup> qui a si bien rencontré contre<sup>xxxvii</sup> Cardan<sup>71</sup> qu'il est aujourd'hui plus suivi en quelques endroits d'Allemagne qu'Aristote<sup>72</sup>, Casaubon<sup>73</sup> qui a bien osé attaquer les *Annales* de ce grand Cardinal Baronius<sup>74</sup>, Argentier<sup>75</sup> qui a pris Galien<sup>76</sup> à tâche. Thomas Éraste<sup>77</sup> qui a pertinemment réfuté Paracelse<sup>78</sup>, Charpentier<sup>79</sup> qui s'est vigoureusement opposé à Ramus<sup>80</sup> et finalement tous ceux qui se sont exercés en pareille escrime et qui sont tellement

---

<sup>xxxvii</sup> Edmond Huguet, *op.cit.*, t.6, p.490-491 oppose « rencontrer à » à « rencontrer contre » qui signifie donc « ne pas être d'accord avec » .

enchaînés les uns avec les autres qu'il y aurait autant de faute à les lire séparément comme à juger et entendre une partie sans l'autre ou un contraire sans celui qui lui est opposé.

Il ne faut pas non plus omettre tous ceux qui ont innové ou changé quelque chose dans les sciences car c'est proprement flatter l'esclavage et la faiblesse de notre esprit que de couvrir le peu de connaissance que nous avons de ces auteurs sous le mépris qu'il faut en faire, à cause qu'ils se sont opposés aux Anciens et qu'ils ont doctement examiné ce que les autres avaient coutume de recevoir comme par tradition. C'est pourquoi, vu que depuis peu plus de trente ou quarante auteurs de nom se sont déclarés contre Aristote<sup>81</sup>, que Copernic, Kepler et Galilée<sup>82</sup> ont tout changé l'astronomie, Paracelse, Séverin le Danois, du Chesne et Crollius<sup>83</sup> la médecine et que plusieurs autres ont introduit de nouveaux principes et bâti sur ceux-ci des ratiocinations étranges, inouïes et jamais prévues. Je dis que tous ces auteurs sont très nécessaires dans une bibliothèque, puisque suivant le dire commun,

Est quoque cunctarum novitas gratissima rerum :

*La nouveauté est la plus agréable des choses*<sup>XXXVIII</sup>;

et que, pour n'en demeurer à cette raison si faible, il est certain que la connaissance de ces livres est tellement utile et fructueuse à celui qui sait faire réflexion et tirer profit de tout ce qu'il voit, qu'elle lui fournit une milliaie<sup>XXXIX</sup> d'ouvertures et de nouvelles conceptions, lesquelles étant reçues dans un esprit docile, universel et dégagé de tous intérêts,

Nullius addictus iurare in verba magistri,

*Aucune astreinte ne m'a contraint de jurer sur les paroles d'un maître*<sup>XL</sup>.

Elles le font parler à propos de toutes choses, lui ôtent l'admiration, qui est le vrai signe de notre faiblesse, et le façonnent à raisonner sur tout ce qui se présente avec beaucoup plus de jugement, prévoyance et résolution que ne fait pas le commun des autres personnes de lettres et de mérite.

On doit pareillement avoir cette considération au choix des livres, de regarder s'ils sont les premiers qui aient été composés sur la matière de laquelle ils traitent, parce qu'il est de la doctrine des hommes comme de l'eau, qui n'est jamais plus belle, plus claire et plus nette qu'à sa source, toute l'invention venant des premiers et l'imitation avec les redites des autres;

---

<sup>XXXVIII</sup> Ovidius, *Trista Ex Ponto*, III, 4, 51 : « est quoque cunctarum novitas carissima rerum ». – La nouveauté aussi est ce qui plaît le plus en toute chose. Nous utilisons la traduction de Jacques André, *Ovide – Pontiques*, Paris, Les Belles Lettres, 1977, p.98.

<sup>XXXIX</sup> Edmond Huguet, *op.cit.*, t.5, p.269 « *milliace* est un synonyme de milliasse et signifie littéralement mille milliards; le plus souvent il s'utilise dans le sens de million, millier ou simplement 'très grand nombre' ». Émile Littré, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Gallimard-Hachette, 1965, t.5, p.247 « *milliace*, synonyme de milliasse : dix fois cent milliards, synonyme aujourd'hui inusité de trillion, indique un grand nombre en parlant par dédain ».

<sup>XL</sup> Q.Horatius Flaccus, *Epistulae*, lib.1, epist.1, v.14 « nullius addictus iurare in uerba magistri ». Nous utilisons la traduction de François Villeneuve, *op.cit.*, p.37.

comme l'on voit en effet que Reuchlin<sup>84</sup> qui a le premier écrit de la langue hébraïque et de la Cabale, Budé<sup>85</sup> de la grecque et des monnaies, Bodin<sup>86</sup> de la république, Cocles<sup>87</sup> de la physionomie, Pierre Lombart et S.Thomas<sup>88</sup> de la théologie scolastique, ont mieux rencontré que beaucoup d'autres qui se sont mêlés d'en écrire depuis eux.

De plus, il faut aussi prendre garde si les matières qu'ils traitent sont triviales ou peu communes, curieuses ou négligées, épineuses ou faciles, d'autant que l'on peut bien appliquer aux livres curieux et nouveaux ce que l'on dit de toutes les choses non vulgaires ;

Rara iuuant, primis sic maior gratia pomis, Hybernae pretium sic meruere rosae.

*On aime la rareté; c'est pour cela que les premiers fruits ont plus de charme et que les roses d'hiver sont si estimées*<sup>XLI</sup>.

Sous l'aveu donc de ce précepte on doit ouvrir les bibliothèques et recevoir en elles premièrement ceux-là qui ont écrit sur des matières peu connues et qui n'avaient été traitées auparavant sinon par fragments et à bâtons rompus, comme Licetus<sup>89</sup> qui a écrit *De spontaneo Viventium Ortu, De lucernis antiquorum (reconditis libri sex)*, Tagliacotius<sup>90</sup> de la façon de refaire les nez coupés, Libavius et Goclin<sup>91</sup> de l'onguent magnétique. Secondement, tous les curieux et non vulgaires, comme sont les livres de Cardan, Pomponace, Brunus<sup>92</sup> et tous ceux qui traitent de la Cabale<sup>93</sup>, de la mémoire artificielle, *Art de Lulle*<sup>94</sup>, pierre philosophale<sup>XLII</sup>, divinations et autres matières semblables. Car encore bien que la plupart de celles-ci n'enseignent rien que des choses vaines et inutiles et que je les tiens pour des pierres d'achoppement à tous ceux qui s'y amusent, s'il n'est néanmoins que pour avoir de quoi contenter les faibles esprits aussi bien que les forts et satisfaire au moins ceux qui veulent les voir pour les réfuter, il faut recueillir ceux qui en traitent, dussent-ils être parmi les autres livres d'une bibliothèque comme les serpents et les vipères entre les autres animaux, comme l'ivraie dans le bon blé, comme les épines entre les roses; et ce à l'exemple du monde où ces choses inutiles et dangereuses accomplissent le chef-d'œuvre et la fabrique de sa composition. Cette maxime doit nous faire passer à une autre de pareille conséquence, qui est de ne point négliger toutes les œuvres des principaux hérésiarques ou fauteurs de religions nouvelles et différentes de la nôtre plus commune et révéree, comme plus juste et véritable. Car il y a bien de l'apparence, puisque les premiers d'eux (pour ne parler que des nouveaux) ont été choisis

---

<sup>XLI</sup> M.Valerius Martialis, *Epigrammata*, lib.4, epigramma 29, v.3-4 « Rara iuuant : primis sic maior gratia pomis, hibernae pretium sic meruere rosae ». Nous utilisons la traduction de H.J. Izaac, *Martial – Epigrammes*, Paris, Les Belles Lettres, 1969, tome I, p.125.

<sup>XLII</sup> « pierre philosophale » est un terme de l'alchimie. C'est une pierre que l'on supposait avoir la propriété de transmuier en or ou en argent les divers métaux; et au figuré : « une chose impossible à trouver ». (Librairie Larousse, *Grand Larousse encyclopédique – édition Prestige*, Paris, Librairie Larousse, 1970, t.15).

et tirés d'entre les plus doctes personnages du siècle précédent qui, par je ne sais quelle fantaisie et trop grand amour de la nouveauté, quittaient leur froc et la bannière de l'Eglise Romaine pour s'enrouler sous celle de Luther et Calvin<sup>95</sup>, et que ceux d'aujourd'hui ne sont admis à l'exercice de leur ministère qu'après un long et rude examen sur les trois langues de la sainte Écriture et les principaux points de la philosophie et théologie: il y a bien de l'apparence, dis-je, qu'excepté les passages controversés, ils peuvent quelquefois bien rencontrer sur les autres, comme en beaucoup de traités indifférents sur lesquels ils travaillent souvent avec beaucoup d'industrie et de félicité. C'est pourquoi, puisqu'il est nécessaire que nos docteurs les trouvent en quelques lieux pour les réfuter, que M. de T.<sup>96</sup> n'a point fait difficulté de les recueillir, que les anciens Pères et docteurs les avaient chez eux, que beaucoup de religieux les gardent en leurs bibliothèques, qu'on ne fait point scrupule d'avoir un Talmud ou un Coran qui vomissent mille blasphèmes contre Jésus-Christ et notre religion, beaucoup plus dangereux que ceux des hérétiques, que Dieu nous permet de tirer profit de nos ennemis, suivant ce qui est dit par le Psalmiste<sup>97</sup>,

Salutem ex inimicis nostris, et de manu omnium qui oderunt nos,

*Pour nous sauver de nos ennemis et de la main de tous ceux qui nous haïssent*<sup>XLIII</sup>,

qu'ils ne peuvent être préjudiciables qu'à ceux qui, étant destitués d'une bonne conduite, se laissent emporter au premier vent qui souffle et s'ombragent de chènevottes<sup>XLIV</sup>. Et pour conclure en un mot, puisque l'intention qui détermine toutes nos actions au bien ou au mal n'est point vicieuse ni cautérisée, je crois qu'il n'y a point d'extravagances ou de danger d'avoir dans une bibliothèque (sous la caution néanmoins d'une licence et d'une permission prise de celui à qui il appartiendra) toutes les œuvres des plus doctes et fameux hérétiques, tels qu'ont été Luther, Melancthon, Pomeran, Bucer, Calvin, Beze, Daneau, Gaultier, Hospinian, Paré, Bulenger, Marlorat, Chemnitzius, Bernard Occhim, Pierre Marty, Illiricus, Osiander, Musculus, les Centuriateurs, Du Jon, Mornay, Dumoulin<sup>98</sup>, voire même plusieurs autres de moindre conséquence,

quos fama obscura recondit.

*disparus aujourd'hui dans les ombres de la tradition*<sup>XLV</sup>.

Il faut pareillement tenir pour maxime que tous les corps et assemblages des divers auteurs qui ont écrit sur un même sujet, tels que sont le Talmud, les conciles, la bibliothèque des

<sup>XLIII</sup> Luc, Évangile, I, 71.

<sup>XLIV</sup> Émile Littré, *op.cit.*, t.5, p.1006 et Paul Robert, *Dictionnaire alphabétique et analogique de la Langue Française*, Paris, Presses Universitaires de France, 1951 « s'ombrager de chènevottes signifie être couvert comme d'un ombrage de 'parties ligneuses du chanvre dépouillé de son écorce, et utilisées pour le chauffage' ».

<sup>XLV</sup> P. Vergilius Maro, *Aeneis*, lib.5, v.302. Nous utilisons la traduction de Jacques Perret, *Virgile – Énéide livres V-VIII*, Paris, Les Belles Lettres, 1978, p.16.

Pères, Thesaurus Criticus, Scriptores Germanici, Turcici, Hispanici et Gallici, Catalogus testium veritatis, Monarchia Imperii, Opus magnum de balneis, Authores Gyneciorum, De morbo Neapolitano, Rhetores antiqui, Grammatici veteres, Oratores Graeciae, Flores Doctorum, Corpus Poetarum<sup>XLVI</sup> et tous ceux qui contiennent de semblables recueils, doivent nécessairement être mis dans les bibliothèques: d'autant qu'ils nous sauvent en premier lieu la peine de rechercher une infinité de livres grandement rares et curieux. Secondement parce qu'ils font place à beaucoup d'autres et soulagent une bibliothèque. Troisièmement parce qu'ils nous ramassent en un volume et commodément ce qu'il nous faudrait chercher avec beaucoup de peine en plusieurs lieux. Et finalement pour ce qu'ils tirent après eux une grande épargne, étant certain qu'il ne faut pas tant de testons<sup>XLVII</sup> pour les acheter, qu'il faudrait d'écus si l'on voulait avoir séparément tous ceux qu'ils contiennent.

Je tiens encore pour un précepte, autant nécessaire que les précédents, qu'il faut trier et choisir entre le grand nombre de ceux qui ont écrit et écrivent journellement, ceux qui paraissent comme un aigle dans les nuées; ou, comme un astre brillant et lumineux parmi les ténèbres, j'entends ces esprits qui ne sont pas du commun,

Quorumque ex ore profuso,

Omnis posteritas latices in dogmata ducit,

*Toute la postérité transforme dans une nouvelle théorie,*

*la généreuse lymphe tirée de ses lèvres<sup>XLVIII</sup>;*

et desquels on peut se servir comme de maîtres très parfaits en la connaissance de toutes choses, et de leurs œuvres comme d'une pépinière de toute sorte de suffisance, pour enrichir une bibliothèque non seulement de tous leurs livres, mais même de leurs moindres fragments, papiers décousus et mots qui leur échappent. Car tout ainsi que ce serait mal employer le lieu et l'argent que de vouloir ramasser toutes les œuvres et je ne sais quels fatras de certains auteurs vulgaires et méprisés, aussi serait-ce une oubliance manifeste et une faute inexcusable à ceux qui font profession d'avoir tous les meilleurs livres, d'en négliger aucun, par exemple d'Érasme, Chiaconus, Onuphre, Turnebe, Lipse, Genebrard, Antonius Augustinus, Casaubon, Saumaise, Bodin, Cardan, Patrice, Scaliger, Mercurial<sup>99</sup> et autres, les œuvres desquels il faut prendre à yeux clos et sans aucun choix, le réservant pour ne point nous tromper dans les

---

<sup>XLVI</sup> Il s'agit d'ouvrages qui figurent probablement dans la bibliothèque de Gabriel Naudé lui-même. Tous ces ouvrages se retrouvent dans Estelle Boeuf, *La Bibliothèque parisienne de Gabriel Naudé en 1630. Les lectures "d'un libertin érudit"*, Genève, Droz, *Travaux du Grand Siècle*, 2007, 440 p. Malheureusement, le livre ne venant de sortir en mai, nous n'avons pas pu le consulter nous-même.

<sup>XLVII</sup> "Ancienne monnaie de France qui a valu 15 f. 6 d. On a commencé à les fabriquer sous Louis XII et elles portaient sur le revers les têtes des rois." (Antoine Furetière, *op.cit.*, tome III).

<sup>XLVIII</sup> Ma traduction.

livres rampants de ces auteurs qui sont beaucoup plus rudes et grossiers: d'autant que tout ainsi que l'on ne peut trop avoir de ce qui est bon et choisi à l'élite, de même aussi ne saurait-on avoir trop peu de ce qui est mauvais et de quoi on ne doit espérer aucune utilité ou profit manifeste.

Il ne faut non plus oublier toutes sortes de lieux communs, dictionnaires, mélanges, diverses leçons, recueils de sentences et telles autres sortes de répertoires parce que c'est autant de chemin fait et de matière préparée pour ceux qui ont l'industrie d'en user avec avantage, étant certain qu'il y en a beaucoup qui font merveille de parler et d'écrire sans qu'ils aient guère vu d'autres volumes que ceux mentionnés. D'où vient que l'on dit communément que le Calepin<sup>100</sup>, qui se prend pour toutes sortes de dictionnaires, est le gagne-pain des régents, et quand je parlerai de beaucoup d'entre les plus fameux personnages, ce ne sera pas sans raison puisqu'un des plus célèbres entre les derniers en avait plus d'une cinquantaine où il étudiait perpétuellement, et que le même ayant trouvé un mot difficile à l'ouverture du livre des Équivoques<sup>101</sup> comme il lui fut présenté, il eut incontinent recours à l'un de ces dictionnaires et transcrivit de celui-ci plus d'une page d'écriture sur la marge dudit livre et ce en présence de l'un de mes amis et des siens, auquel il ne peut se garder de dire que ceux qui verraient cette remarque croiraient facilement qu'il aurait été plus de deux jours à la faire, combien qu'il n'eût eu que la peine de la décrire. Et pour moi, je tiens ces collections grandement utiles et nécessaires eu égard que la brièveté de notre vie et la multitude des choses, qu'il faut aujourd'hui savoir pour être mis au rang des hommes doctes, ne nous permettent pas de pouvoir tout faire de nous-mêmes. Joint que n'étant permis à un chacun ni en tous siècles de pouvoir travailler à ses propres frais et dépens, et sans rien emprunter d'autrui, quel mal y a-t-il si ceux qui ont l'industrie d'imiter la nature et de tellement diversifier et approprier à leur sujet ce qu'ils tirent des autres,

ut etiam si apparuerit unde sumptum sit, aliud tamen esse quam unde sumptum est appareat,

*de façon que, même si la source de tel emprunt apparaît nettement, il apparaisse tout aussi nettement que l'emprunt n'est point une reproduction du modèle*<sup>XLIX</sup>,

empruntent de ceux qui semblent n'être fait que pour prêter et puisent dans les réservoirs et magasins destinés à cet effet, puisque nous voyons d'ordinaire que les peintres et les architectes font des ouvrages excellents et admirables par le moyen des couleurs et des matériaux que les autres leur broient et leur préparent.

---

<sup>XLIX</sup> Seneca, *Epistulae morales ad Lucilium*, epist.84, par.5. Nous utilisons la traduction d'Henri Noblot, *op.cit.*, t.III, p.123.

Enfin, il faut pratiquer en cette occasion l'aphorisme d'Hippocrate<sup>102</sup>, qui nous avertit de donner quelque chose au temps, au lieu et à la coutume, c'est-à-dire qu'une certaine sorte de livres ayant quelquefois le bruit et la vogue en un pays ne l'a pas en d'autres, et l'ayant au siècle présent ne l'avait pas au passé. Il est bien à propos de faire plus grande provision de ceux-ci que non pas des autres, ou au moins d'en avoir une telle quantité qu'elle puisse témoigner que l'on s'accommode au temps et que l'on n'est pas ignorant de la mode et de l'inclination des hommes. Et de là vient que l'on trouve ordinairement dans les bibliothèques de Rome, Naples et Florence beaucoup de positive, dans celles de Milan et de Pavie beaucoup de jurisprudence, dans celles d'Espagne et les vieilles de Cambridge et d'Oxford en Angleterre beaucoup de scolastiques et dans celles de France beaucoup d'histoires et de controverses. Pareille diversité s'étant fait aussi remarquer dans la suite des siècles, à raison de la vogue qu'ont eue consécutivement la philosophie de Platon<sup>103</sup>, celle d'Aristote<sup>104</sup>, la scolastique, les langues et la controverse, qui ont toutes, chacune à leur tour, dominé en divers temps, comme nous voyons que l'étude des morales et politiques occupe maintenant la plupart des meilleurs et plus forts esprits de celui-ci, pendant que les plus faibles s'amuse après les fictions et les romans, desquels je ne dirai rien d'autre sinon ce qui fut dit autrefois par Symmaque<sup>105</sup> de semblables narrations,

Sine argumento rerum loquacitas morosa desplicet.

*Sans preuve matérielle (des choses), une éloquence chagrine déplaît<sup>L</sup>.*

Ces préceptes et maximes communes étant si amplement expliquées, il ne reste plus pour accomplir ce titre de la qualité des livres que d'en proposer deux ou trois autres, lesquelles seront indubitablement reçues comme extravagantes et très propres à heurter l'opinion commune et invétérée dans les esprits de beaucoup qui n'estiment les auteurs que par le nombre ou la grosseur de leurs volumes et ne jugent de leur mérite et valeur que par ce qui a coutume de nous faire mépriser toutes les autres choses, à savoir leur grande vieillesse et caducité, semblables en cela au vieillard d'Horace<sup>106</sup>, lequel nous est représenté dans ses œuvres,

Laudator temporis acti, Praesentis censor,  
castigatorque futuri :

*Panégyriste du temps écoulé, censeur [à] présent et gourmand futur<sup>LI</sup>;*

---

<sup>L</sup> Symmachus, *Epistulae*, Liber 10, epistula 51. Nous utilisons la traduction de Jean-Pierre Callu, *Symmaque - Lettres*, Paris, Les Belles Lettres, 1982, tome II. Robert Damien par contre le traduit plus librement par « *San s'argument des choses, le bavardage triste déplaît* » (R.Damien, *Gabriel Naudé et la lecture des romans, dans Libertinage et philosophie au XVIIe siècle*, Paris, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2002, p.75.).

la nature de ces esprits dominés étant pour l'ordinaire si éprise et amoureuse de ces images et pièces antiques, qu'ils ne voudraient pas regarder de bien loin quelque livre que se puisse être si son auteur n'est beaucoup plus vieil que la mère d'Evandre<sup>107</sup> ou que les aïeux de Carpenra<sup>108</sup>, ni croire que le temps puisse être bien employé à la lecture des modernes parce que, suivant leur dire, ils ne sont que des rhapsodistes, copistes ou plagiaires et n'approchent en rien l'éloquence, la doctrine et les belles conceptions des anciens, auxquels pour cette cause ils se tiennent aussi fermement attachés comme le poulpe fait à la roche, sans se partir en aucune façon de leurs livres ou de leur doctrine, qu'ils n'estiment jamais comprendre qu'après l'avoir remâchée tout le temps de leur vie; d'où ce n'est point une chose extraordinaire si, au bout du compte et après avoir bien sué et travaillé, ils ressemblent à cet ignorant Marcellus qui se vantait partout d'avoir lu huit fois Thucydide<sup>109</sup>, ou à ce Nonnus<sup>110</sup> duquel parle Suidas<sup>111</sup> qui avait lu dix fois tout son Démosthène<sup>112</sup> sans avoir jamais su plaider ou discourir d'une chose quelconque. Et à vrai dire il n'y a rien si propre à faire devenir un homme pédant et l'éloigner du sens commun que de mépriser tous les auteurs modernes pour courtiser seulement quelques-uns des anciens, comme s'ils étaient seuls paisibles gardiens des plus grandes faveurs que peut espérer l'esprit de l'homme ou que la Nature, jalouse de l'honneur et du crédit de ses fils aînés, eût voulu pousser sa puissance jusqu'à l'extrémité pour les combler de ses grâces et libéralités à notre préjudice. Certes je ne crois pas que d'autres que ces messieurs les antiquaires puissent s'arrêter à de telles opinions ou se repaître de telles fables, vu que tant de nouvelles inventions, tant de nouveaux dogmes et principes, tant de changements divers et inopinés, tant de livres doctes, de fameux personnages, de nouvelles conceptions et finalement tant de merveilles que nous voyons tous les jours naître, témoignent assez que les esprits sont plus forts, polis et déliés qu'ils ne furent jamais et que l'on peut dire aujourd'hui avec toute assurance et vérité,

Sumpserunt artes hac tempestate decorem  
Nullaque non melior quam prius ipsa fuit :  
*En cette époque les arts acquirent l'élégance  
et aucun art ne fut meilleur qu'avant* <sup>LII</sup>;

ou faire le même jugement de notre siècle que Symmaque<sup>113</sup> faisait du sien,

Habemus saeculum virtuti amicum, quo nisi optimum quisque gloriam parit, hominis  
est culpa, non temporis.

---

<sup>LI</sup> Q.Horatius Flaccus, *De Arte poetica*, v.173-174 « laudator temporis acti se puero, castigator censorque minorum ». Cet extrait signifie « panégyriste du temps écoulé quand il était enfant, censeur prompt à gourmander les plus jeunes ». Nous utilisons la traduction de François Villeneuve, *op.cit.*, p.211.

<sup>LII</sup> Ma traduction.

*Cependant vous avez un siècle ami de la vertu et si les êtres de valeur n'acquièrent pas la gloire, c'est la faute de l'individu, non celle du temps*<sup>LIII</sup>.

D'où l'on peut inférer que ce serait une grande faute à celui qui fait profession d'assembler une bibliothèque, de ne point mettre en celle-ci Piccolomini, Zabarelle, Achillin, Niphus, Pomponace, Licetus et Cremonin<sup>114</sup> auprès des vieux interprètes d'Aristote, Alciat, Tiraqueau, Cujas et Dumoulin<sup>115</sup> auprès *le Code et le Digeste*<sup>116</sup>; *la Somme* d'Alexandre de Ales et de Henry de Gandavo<sup>117</sup> auprès de celle de S.Thomas; Clavius, Maurolic et Viette<sup>118</sup> auprès d'Euclide et Archimède<sup>119</sup>; Montaigne, Charon et Vérulam<sup>120</sup>, auprès de Sénèque et Plutarque<sup>121</sup>; Fernel, Sylvius, Fusth et Cardan<sup>122</sup> auprès de Galien et d'Avicenne<sup>123</sup>; Erasme, Casaubon, Scaliger et Saumaise<sup>124</sup> auprès de Varron<sup>125</sup>; Commynes, Guicciardin et Sleidan<sup>126</sup> auprès de Tite-Live et Corneille<sup>127</sup>; Tacite, l'Arioste, Tasso et du Bartas<sup>128</sup>, auprès Homère et Virgile<sup>129</sup> et ainsi consécutivement de tous les modernes plus fameux et renommés. Vu que si le capricieux Boccacini<sup>130</sup> avait entrepris de les balancer avec les anciens, peut-être en trouverait-il beaucoup de plus faibles et fort peu qui les surpassent.

La seconde maxime, qui ne semblera, peut-être, moins tenir du paradoxe que cette première, est directement contre l'opinion de ceux qui n'estiment les livres qu'au prix et à la grosseur et qui sont bien aises et se croient bien honorés d'avoir un Tostat<sup>131</sup> dans leurs bibliothèques, parce qu'il y a quatorze volumes, ou un Salmeron<sup>132</sup>, parce qu'il y en a huit, négligeant de recueillir et ramasser une infinité de petits livrets parmi lesquels il s'en trouve souvent de si bien faits et doctement composés qu'il y a plus de profit et de contentement à les lire, que non pas beaucoup d'autres de ces rudes et pesantes masses indigestes et mal polies, au moins pour la plupart ; le dire de Sénèque<sup>133</sup> étant très véritable,

Non est facile inter magna non desipere,

*On ne garde pas facilement sa raison au milieu de grandes catastrophes*<sup>LIV</sup>.

et ce que Pline<sup>134</sup> disait d'une des oraisons de Ciceron<sup>135</sup>,

M.Tullii oratio fertur optima quae maxima,

*Ciceron, dont le meilleur discours est, dit-on, le plus long*<sup>LV</sup>;

ne pouvant être appliqué à ces livres monstrueux et gigantesques<sup>LVI</sup>. Comme en effet il est presque impossible que l'esprit demeure toujours tendu à ces grands labeurs et que le ramas et

---

<sup>LIII</sup> Symmachus, *Epistulae*, liber III, lettre 43. Nous utilisons la traduction de Jean-Pierre Callu, *Symmaque-Lettres*, Paris, Les Belles Lettres, 1982, tome II. Robert Damien donne à nouveau une traduction plus libre dans R. Damien, *op. cit.*, p.76: « Nous avons un siècle ami de la vertu dans lequel si les meilleurs ne connaissent pas la gloire, c'est la faute de l'homme et non des temps ».

<sup>LIV</sup> Seneca, *Naturales questiones*, liber VI, cap.29, par.2. Nous utilisons la traduction de Paul Oltramare, *Sénèque – Questions naturelles*, Paris, Les Belles Lettres, 1929, t. II, p. 286.

<sup>LV</sup> C.Plinius Caecilius Secundus, *Epistulae*, liber I, epist.20, par.4. Nous utilisons la traduction de Anne-Marie Guillemin, *op.cit.*, t. I, p.39.

la grande confusion des choses que l'on veut dire n'étouffent la fantaisie et n'embrouillent trop la ratiocination; ou au contraire ce qui doit nous faire estimer les petits livres, qui traitent néanmoins de choses sérieuses ou de quelque beau point relevé, c'est que l'auteur de ceux-ci domine entièrement son sujet, comme l'ouvrier et l'artisan fait à sa matière, et qu'il peut mieux le remâcher, cuire, digérer, polir et former à sa fantaisie, que non pas les vastes collections de ces grands et prodigieux volumes qui pour cette cause sont le plus souvent des panspermies<sup>LVI</sup>, des cahots et des abymes de confusion,

Rudis indigestaque moles,  
Nec quicquam nisi pondus iners congestaque eodem,  
Non bene iunctarum discordia semina rerum.

*Ce n'était qu'une masse informe et confuse, un bloc inerte, un entassement d'éléments mal unis et discordants*<sup>LVIII</sup>.

Et de là vient un succès si inégal qui se fait remarquer entre les uns et les autres, comme par exemple entre les satyres de Perse<sup>136</sup> et de Philelphe<sup>137</sup>, l'examen des esprits de Huarto<sup>138</sup> et celui de Zara<sup>139</sup>, l'*Arithmétique* de Ramus<sup>140</sup> et celle de Forcadel<sup>141</sup>, le *Prince* de Machiavel<sup>142</sup> et celui de plus de cinquante pédants, la *Logique* de Dumoulin<sup>143</sup> et celle de Vallius<sup>144</sup>, les *Annales* de Volusius<sup>145</sup> et l'*Histoire* de Salluste<sup>146</sup>, le Manuel d'Epictète<sup>147</sup> et les *Secrets Moraux* de Loriot<sup>148</sup>, les œuvres de Fracastor<sup>149</sup> et celles d'une infinité de philosophes et de médecins. Tant est véritable ce qu'a fort bien dit S.Thomas<sup>150</sup>,

Nusquam ars magis quam in minimis tota est,  
L'art n'est nulle part plus tout entière que dans les tout petits<sup>LIX</sup>;

et ce que Cornelius Gallus<sup>151</sup> avait aussi coutume de se promettre de ses petites Élégies,

Nec minus est nobis per pauca volumina fama,  
Quam quos nulla satis Bibliotheca capit.

*Nous n'avons pas acquis moins de gloire avec quelques livres,  
que d'autres avec toute une bibliothèque*<sup>LX</sup>.

---

<sup>LVI</sup> Émile Littré, *op.cit.*, t.4, p.79-80 « gigantesques est un adjectif basé sur le substantif géant ». Naudé emploie cet adjectif au sens figuré de 'qui a des proportions excessives'.

<sup>LVII</sup> Émile Littré, *op.cit.*, t.5, p.1312 « la panspermie est un système suivant lequel les germes des corps organisés sont disséminés partout et n'attendent que des circonstances favorables pour se développer ».

<sup>LVIII</sup> P.Ovidius Naso, *Metamorphoses*, lib.1, v.7-9 « rudis indigestaque moles, Nec quicquam nisi pondus iners congestaque eodem, Non bene iunctarum discordia semina rerum ». Nous utilisons la traduction de George Lafaye, *Ovide - les Métamorphoses*, Paris, Les Belles Lettres, 1928, tome I, p.7.

<sup>LIX</sup> Plinius Maior, *Naturalis historia*, liber XI, II (2) « cum rerum natura nusquam magis quam in minimis tota sit ». Nous utilisons la traduction de A. Ernout et R. Pépin, *Pline l'Ancien – Histoire naturelle*, Paris, Les Belles Lettres, 1947, p.30.

Mais ce qui me fait le plus étonner en cette rencontre, c'est que tel négligera les œuvres et opuscules de quelque auteur pendant qu'elles sont éparses et séparées et brûle par après du désir de les avoir quand elles sont recueillies et ramassées en un volume. Et tel négligera, par exemple, *les Oraisons* de Jacques Criton<sup>152</sup> parce qu'elles ne se trouvent qu'imprimées séparément, mais il aura dans sa bibliothèque celles de Raymond, Gallutius, Nigronius, Bencius, Perpinian<sup>153</sup> et de beaucoup d'autres auteurs, non pas qu'elles soient meilleures ou plus disertes et éloquentes que celles de ce docte Écossais, mais parce qu'elles se trouvent resserrées et contenues dans certains volumes. Certes, si tous les petits livres devaient être négligés, il ne faudrait pas tenir compte des opuscules de S. Augustin<sup>154</sup>, *des Morales* de Plutarque<sup>155</sup>, des livres de Galien<sup>156</sup>, ni de la plupart de ceux d'Erasme, de Lipse, Turnebe, Mizault, Sylvius, Calcagnin, François Pic<sup>157</sup> et de beaucoup d'auteurs semblables, non plus que de trente ou quarante petits auteurs en médecine et philosophie des meilleurs et plus anciens d'entre les Grecs, et de beaucoup d'avantage d'entre les théologiens, parce qu'ils ont tous été divulgués à part et séparément les uns après les autres et en si petit volume que les plus grands de ceux-ci n'excèdent pas souvent un demi alphabet. C'est pourquoi, puisque l'on peut assembler par la reliure ce qui ne l'a point été par l'impression, conjointre avec d'autres ce qui se perdrait s'il était seul, qu'il se rencontre en effet une infinité de matières qui n'ont été traitées que dans ces petits livres, desquels on peut dire à bon droit comme Virgile<sup>158</sup> des abeilles,

Ingentes animos angusto in corpore versant :

*[qu'ils] déploient dans une étroite poitrine un grand courage*<sup>LXI</sup>;

il me semble qu'il est très à-propos de les tirer des étagères, des vieux magasins et de tous les lieux où ils se rencontrent, pour les faire relier avec ceux qui sont ou de même auteur ou de pareille matière et puis après les mettre dans une bibliothèque, où je m'assure qu'ils feront admirer l'industrie et la diligence des esculapes qui ont si bien su rejoindre et rassembler les membres désunis et séparés de ces pauvres Hippolites.

La troisième, que l'on jugerait de prime face être contraire à la première, combat particulièrement l'opinion de ceux qui sont tellement coiffés et embeguinez<sup>LXII</sup> de tous les nouveaux livres, qu'ils négligent et ne tiennent compte non de tous les anciens, mais des auteurs qui ont eu la vogue et qui ont paru fleurissants et renommés depuis six ou sept cent

---

<sup>LX</sup> Ma traduction.

<sup>LXI</sup> P. Vergilius Maro, *Georgica*, lib.4, v.83 « ingentis animos angusto in pectore uersant ». Nous utilisons la traduction d'Henri Goelzer, *Virgile – Les Géorgiques*, Paris, Les Belles Lettres, 1947, p.145.

<sup>LXII</sup> Émile Littré, *op.cit.*, t.3, p.572 « embéguiner = coiffer d'un béguin, envelopper la tête de linge ». Naudé utilise ce verbe le plus souvent au sens figuré de 'infatuer, entêter'.

ans, c'est-à-dire depuis le siècle de Boèce, Symmaque, Sydonius et Cassiodore<sup>159</sup> jusqu'à celui de Picus, Politian, Hermolaus, Gaza, Philelphe, Pogge et Trapezonce<sup>160</sup>, comme sont beaucoup de philosophes, théologiens, jurisconsultes, médecins et astrologues, que leur seule impression noire et gothique met dans le dégoût des plus délicats étudiants de ce siècle et ne permet pas qu'ils ne puissent les regarder qu'à la honte et au mépris de ceux qui les ont composés. Ce qui vient proprement de ce que les siècles ou les esprits qui paraissent en eux ont des génies divers et des inclinations du tout<sup>LXIII</sup> différentes, ne demeurant guère dans un même ton de pareille étude ou affection aux sciences et n'ayant rien de si assuré que leur vicissitude ou changement. Comme en effet nous voyons qu'incontinent après la naissance de la religion chrétienne (pour ne prendre les choses de plus haut) la philosophie de Platon<sup>161</sup> était universellement suivie dans les écoles et que la plupart des Pères étaient platoniciens; ce qui dura jusqu'à ce qu'Alexandre Aphrodisée<sup>162</sup> lui donna puissamment du coude pour installer celle des Péripatéticiens<sup>163</sup> et tracer le chemin aux interprètes grecs et latins, qui demeurèrent tellement attachés à l'explication du texte d'Aristote<sup>164</sup> que l'on y serait encore sans beaucoup de fruits si les questionnaires et scolastiques, induits par Abélard<sup>165</sup>, ne se fussent mis sur les rangs pour dominer partout, avec l'approbation la plus grande et la plus universelle qui ait jamais été donnée à une chose quelconque, et ce par une espace d'environ cinq ou six siècles après lesquels les hérétiques nous rappelèrent à l'interprétation des saintes lettres et furent occasion de nous faire lire la Bible et les saint Pères, qui avaient toujours été négligés parmi ces ergotismes. En suite de quoi la controverse a maintenant lieu pour ce qui est de la théologie et les questionnaires avec les novateurs, qui bâtissent sur de nouveaux principes ou rétablissent ceux des anciens; Empédocle, Épicure, Philolaus, Pythagore et Démocrite<sup>166</sup>, pour la philosophie; les autres facultés n'ayant été exemptes de pareils changements, parmi lesquels c'est toujours l'ordinaire des esprits qui suivent ces fougues et changements, comme le poisson fait la marée, de ne plus se soucier de ce qu'ils ont une fois quitté et de dire témérairement avec le poète Calphurne<sup>167</sup>,

Vilia sunt nobis quaecumque prioribus annis  
Vidimus, et sordet quicquid spectavimus solim.

*Ce n'était rien tout ce que nous avons vu ces dernières années*

---

<sup>LXIII</sup> Edmond Huguet, *op.cit.*, t.7, p.287 « du tout s'utilise comme synonyme de 'tout à fait' ».

*et tous les spectacles d'autrefois nous paraissent crasseux*<sup>LXIV</sup>.

De façon que la plupart des bons auteurs demeurent par ce moyen sur la grève, abandonnés et négligés de chacun, pendant que de nouveaux censeurs ou plagiaires s'introduisent en leur place et s'enrichissent de leurs dépouilles. Et à la vérité, c'est une chose étrange et peu raisonnable que nous suivions et approuvions, par exemple, le Collège des Conimbres et Suarez en ce qui est de la philosophie et que nous venions à négliger les œuvres d'Albert le Grand, Niphus, Aegedius, Saxonia, Pomponace, Achillin, Hervié, Durand, Zimare, Buccaferre<sup>168</sup> et d'un grand nombre de semblables, desquels tous ces gros livres que nous suivons maintenant sont compilés et transcrits mot pour mot. Que nous faisons une estime non pareille d'Amarus, Thrivier, Capivacce, Montanus, Valescus<sup>169</sup> et de presque tous les médecins modernes et que nous ayons honte de fournir une bibliothèque des livres de Hugo Senensis, Jacobus de Forlivio, Jacques des Parts, Valescus, Gordon, Thomas, Dinus et de tous les Avicennistes<sup>170</sup> qui ont véritablement suivi le génie de leur siècle, rude et grossier en ce qui était de la barbarie de la langue latine, mais qui ont tellement pénétré le fonds de la médecine, au récit même de Cardan<sup>171</sup>, que beaucoup de nos modernes n'ayant pas assez de résolution, de constance et d'assiduité pour les suivre et les imiter, sont contraints de prendre quelques-unes de leurs raisons pour les revêtir à la mode et en faire parade et jactance, demeurant toujours sur la superficie des fleurs et du langage, où sans pénétrer plus avant,

Decerpunt flores, et summa cacumina captant.

*Ils cueillent les fleurs et recherchent les plus hauts sommets*<sup>LXV</sup>.

Quoi donc sera-t-il dit que Scaliger et Cardan<sup>172</sup>, les deux plus grands personnages du dernier siècle, s'accordent en un seul point qui concerne les louanges de Richard Suisset<sup>173</sup>, autrement nommé Calculator, qui vivait il n'y a que trois cent ans, pour le mettre au rang des dix plus grands esprits qui aient jamais été, sans que nous puissions trouver ses œuvres dans toutes les plus fameuses bibliothèques ? Et quelle apparence y a-t-il que les sectateurs d'Occham<sup>174</sup>, Prince des Nominaux, soient éternellement privés de voir ses œuvres, aussi bien que tous les philosophes celles de ce grand et renommé Avicenne<sup>175</sup> ? Certes, il me semble que c'est apporter peu de jugement au choix et à la connaissance des livres, que de négliger tous les auteurs qui devraient être d'autant plus recherchés qu'ils sont plus rares et qu'ils pourront dorénavant tenir la place des manuscrits, puisque l'espérance qu'on les remette jamais sous la presse est comme perdue.

---

<sup>LXIV</sup> T. Calpurnius Siculus, *Eclogae sive Bucolica*, cap.VII, v.45-46. Nous utilisons la traduction de Jacqueline Amat, *Calpurnius Siculus - Bucoliques*, Paris, Les Belles Lettres, 1991, p.66.

<sup>LXV</sup> Nous utilisons la traduction de F. de Marin et M.-O. Perulli, *Gabriel Naudé « Considérations sur les coups d'État*, Paris, Gallimard, 2004, p.233.

Enfin, la quatrième et dernière de ces maximes n'a pour but que le choix et le triage que l'on doit faire des manuscrits, pour s'opposer à cette façon introduite et reçue de beaucoup par la grande vogue qu'ont maintenant les critiques qui nous ont appris et accoutumés à faire plus d'état de quelques manuscrits de Virgile, Suétone, Perse et Terence<sup>176</sup> ou de quelques autres d'entre les vieux auteurs, et non pas de ceux des galants hommes qui n'ont jamais été vus ni imprimés; comme s'il y avait quelque apparence de suivre toujours le caprice ou les imaginations et les tromperies de ces nouveaux censeurs et grammairiens qui emploient inutilement le meilleur de leur âge à forger des conjectures et mendier les corrections du Vatican, pour changer, corriger ou suppléer le texte de quelque auteur qui aura peut-être déjà consommé le labeur de dix ou douze hommes, quoiqu'on peut s'en passer facilement à un besoin; ou que ce ne fût pas une chose misérable et digne de commisération de laisser perdre et pourrir entre les mains de quelques possesseurs ignorants les veilles et les labeurs d'une infinité de grands personnages qui ont sué et travaillé, peut-être tout le temps de leur vie, pour nous donner la connaissance de ce qui était auparavant inconnu ou pour éclaircir quelque matière utile et nécessaire. Et ce néanmoins, l'exemple de ces censeurs a été telle et leur autorité si forte et puissante que, nonobstant le dégoût que nous ont donné Robortel<sup>177</sup> et quelques autres d'entre eux, même de ces manuscrits, ils ont néanmoins tellement ensorcelé le monde à leur recherche qu'il n'y a qu'eux aujourd'hui qui soient en vogue et jugés dignes d'être mis dans les bibliothèques,

Tanta est penuria mentis ubique

In nugas tam prona via est!<sup>178</sup>

*Là où est la pénurie mentale,*

*là se trouve la pente qui mène vers l'ineptie!*<sup>LXVI</sup>

C'est pourquoi, puisqu'il est de l'essence d'une bibliothèque d'avoir grand nombre de manuscrits, parce qu'ils sont maintenant les plus estimés et les moins communs que j'estime, M., sous le respect de votre meilleur avis, qu'il serait très à-propos de poursuivre comme vous avez commencé, en fournissant la vôtre de ceux qui ont été composés à pur et à plein sur quelque belle matière, pareils à ceux-là que vous avez déjà fait rechercher non seulement ici, mais à Constantinople et tous ceux que l'on peut avoir de beaucoup d'auteurs anciens et nouveaux, spécifiés par Néander, Cardan et Gesner<sup>179</sup> et par tous les catalogues des meilleures bibliothèques et non pas de toutes ces copies de livres qui ont déjà été imprimés et qui ne

---

<sup>LXVI</sup> Ma traduction de Palingenus, *Zodiacus vitae*, liber III, v. 145 : « O dii, quam magna est penuria mentis obliqua ! In nugas quam prona via est! » - O Dieux, là où est la pénurie mentale, là se trouve la pente qui mène vers l'ineptie!

peuvent tout au plus nous soulager que de quelques vaines et légères conjectures. Combien toutefois que ce ne soit pas mon intention de mettre dans le mépris et de faire négliger totalement cette sorte de livres, sachant bien par l'exemple de Ptolomé<sup>180</sup> quelle estime on doit toujours faire des autographes ou de ces deux sortes de manuscrits que Robortel<sup>181</sup>, pour ce qui est de la critique, préfère à tous les autres.

J'ajoute enfin, pour clore et fermer ce point de la qualité des livres, que pour ce qui est tant de cette sorte que des imprimés, il ne faut pas seulement observer les circonstances susdites et les choisir suivant celle-ci, comme par exemple s'il est question de *la République* de Bodin<sup>182</sup>, inférer qu'on doit la prendre parce que l'auteur a été des plus fameux et renommés de son siècle et qui a le premier entre les modernes traité de ce sujet, que la matière en est grandement nécessaire et recherchée au temps où nous sommes, que le livre est commun, traduit en plusieurs langues et imprimé presque tous les cinq ou six ans. Mais il faut encore observer celle-ci, à savoir qu'acheter un livre quand l'auteur en est bon, quoique la matière en soit commune et triviale; ou bien quand la matière en est difficile et peu connue, quoique l'auteur ne soit pas estimé; et en pratiquer ainsi une infinité d'autres qui se rencontrent dans les occasions sans qu'on puisse facilement les réduire en art ou en méthode. Ce qui me fait croire que celui-là peut dignement s'acquitter de cette charge qui n'a point le jugement fourbe, téméraire, rempli d'extravagances et préoccupé de ces opinions puériles qui excitent beaucoup de personnes à mépriser et à rebuter promptement tout ce qui n'est pas à leur goût, comme si chacun devait se régler suivant les caprices de leurs fantaisies, ou que ce ne fût pas le devoir d'un homme sage et prudent de parler de toutes choses avec indifférence et de n'en juger jamais suivant l'estime qu'en font les uns ou les autres, mais plutôt suivant le jugement qu'il faut en faire eu égard à leur propre usage et nature.

## CHAPITRE V

*Par quels moyens on peut les recouvrer*

Or, M., après avoir montré par ces trois premiers points la façon qu'il faut suivre pour s'instruire à dresser une bibliothèque, de combien de livres il est à-propos qu'elle soit fournie et de quelle qualité il convient de les prendre et choisir, celui qui suit maintenant doit rechercher par quels moyens on peut les avoir et ce qu'il faut faire pour le progrès et l'augmentation de ceux-ci. Sur quoi je dirai véritablement que le premier précepte qu'on peut donner sur ce point est de conserver soigneusement ceux qui sont acquis et que l'on acquiert tous les jours, sans permettre qu'aucun se gâte, se perde ou dépérisse en aucune façon.

Tolerabilius enim est, faciliusque, dit Sénèque<sup>183</sup>,

non acquirere quam amittere, ideoque laetiores videbis quos nunquam fortuna respexit quam quos deseruit.

*Il est d'ailleurs, [je le répète], plus supportable et plus simple de ne pas acquérir que de perdre, et de là vient qu'on voit un air plus gai aux gens que la fortune n'a jamais visités qu'à ceux qu'elle a trahis* <sup>LXVII</sup>.

Joint que ce ne serait pas le moyen de beaucoup augmenter si ce qui s'amasse avec peine et diligence venait à se perdre et dépérir faute d'en avoir les soin; suivant quoi Ovide<sup>184</sup> et les plus sages ont eu raison de dire que ce n'était pas une moindre vertu de bien conserver que d'acquérir,

Nec minor est virtus quam quaerere, parta tueri.

*[Et] il ne faut pas moins de talent pour garder les conquêtes que pour les faire* <sup>LXVIII</sup>.

Le second est de ne rien négliger de tout ce qui peut entrer en ligne de compte et avoir quelque usage, soit à l'égard de vous ou des autres: comme sont les libelles, placards, thèses, fragments, épreuves et d'autres choses semblables que l'on doit être soigneux de joindre et d'assembler suivant les diverses sortes et matières qu'ils traitent, parce que c'est le moyen de les mettre en considération, et faire en sorte

Ut quae non prosunt singula, multae iuuent :

*[que] tels qui, isolés, sont impuissants, réunis sont efficaces* <sup>LXIX</sup>.

---

<sup>LXVII</sup> Seneca, *De tranquillitate animi*, dialogi 9, cap.8, par.3 « Tolerabilius autem est, ut dixi, faciliusque non acquirere quam amittere, ideoque laetiores videbis quos nunquam fortuna respexit quam quos deseruit ». Nous utilisons la traduction de René Waltz, *op.cit.*, tome IV, p.87.

<sup>LXVIII</sup> P. Ovidius Naso, *Ars Amatoria*, lib.2, v.13 « Nec minor est uirtus, quam quaerere, parta tueri ». Nous utilisons la traduction d'Henri Bornèque, *Ovide – L'Art d'aimer*, Paris, Les Belles Lettres, 1960, p.40.

Autrement, il arrive d'ordinaire que pour avoir méprisé ces petits livres qui ne semblent que bagatelles et pièces de nulle conséquence, on vient à perdre une infinité de beaux recueils qui sont quelquefois des plus curieuses pièces d'une bibliothèque.

Le troisième peut se tirer des moyens qui furent pratiqués par Richard de Bury<sup>185</sup>, évêque de Dunelme et grand chancelier et trésorier d'Angleterre, qui consistent à publier et à faire connaître à chacun l'affection que l'on porte aux livres et le grand désir que l'on a de dresser une bibliothèque: car cette chose étant commune et divulguée, il est indubitable que si celui qui a ce dessein est en assez grand crédit et autorité pour faire plaisir à ses amis, il n'y aura aucun de ceux-ci qui ne tienne à faveur de lui faire présent des plus curieux livres qui tomberont entre ses mains, qui ne lui donne très volontiers entrée dans sa bibliothèque, ou en celles de ses amis, bref qui n'aide et ne contribue à son dessein tout ce qui lui sera possible; comme il est fort bien remarqué par ledit Richard de Bury en ces propres termes, que je transcris d'autant plus volontiers que son livre est fort rare, et du nombre de ceux qui se perdent par notre négligence,

Succedentibus, dit-il, prosperis, Regiae maiestatis consecuti notitiam, et in ipsius acceptati familia, facultatem suscepimus ampliolem, ubilibet visitandi pro libitu et venandi quasi saltus quosdam delicatissimos, tum privatas, tum communes, tum regularium, tum saecularium Bibliothecas :

*Cependant, ayant eu la chance de faire la connaissance de Son Altesse Royale et d'être admis dans son intimité, nous avons obtenu dès lors davantage la possibilité d'entrer à notre gré en tout lieu et de chasser, comme dans de délicats pâturages, parmi les bibliothèques tant privées que publiques des réguliers et des séculiers<sup>LXX</sup>.*

et un peu après, Praestabatur nobis aditus facilis, regalis favoris intuitu, ad librorum latebras libere perscrutandas, amoris quippe nostri fama volatilis iam ubique percrebuit, tantumque librorum et maxime veterum ferebamur cupiditate languescere, posse vero quemlibet per quaternos facilius quam per pecuniam adipisci favorem. Quamobrem cum supradicti Principis auctoritate suffulti possemus obesse et prodesse, proficere et officere vehementer tam maioribus quam pusillis, affluerunt loco Enceniorum et munerum, locoque donorum et iocalium. Caenulenti quaterni, ac decrepiti Codices nostris tam aspectibus quam affectibus pretiosi, tunc

---

<sup>LXIX</sup> P. Ovidius Naso, *Remedia amoris*, v. 420 « Sed quae non prosunt singula, multa iuuant ». Nous utilisons la traduction d'Henri Bornèque, *Ovide - Les Remèdes à l'amour*, Paris, Les Belles Lettres, 1961, p.24.

<sup>LXX</sup> Nous utilisons la traduction de Richard De Bury, *Philobiblon ou l'amour des livres*, traduit du latin d'après la version d'Hippolyte Cocheris (1856), entièrement refondue et corrigée par Étienne Wolff, Monaco, Anatolia Éditions du Rocher, 2001, p.71.

nobilissimorum Monasteriorum aperiebantur armaria, reserabantur scrinia, et cistulae soluebantur, etc.

*En tant que chancelier du royaume et trésorier, j'avais un accès facile, grâce à la faveur royale, pour fouiller librement les repaires à livres.*

*Car la renommée ailée avait déjà fait connaître partout notre passion, et l'on racontait que nous languissions de désir pour les livres, surtout anciens, et que l'on pouvait plus facilement gagner notre faveur par des manuscrits que par de l'argent. Aussi comme, grâce à la bonne du prince de glorieuse mémoire dont j'ai parlé, je pouvais léser ou aider et gêner ou servir considérablement aussi bien les puissants que les humbles, affluèrent à moi, à la place de cadeaux et de bijoux, des cahiers poussiéreux, des manuscrits décrépits, qui n'en étaient pas moins précieux à nos yeux et à notre cœur. Alors s'ouvraient les bibliothèques des plus célèbres monastères, les armoires et les coffres dévoilaient leurs secrets <sup>LXXI</sup>.*

À quoi il ajoute encore les divers voyages qu'il fit en qualité d'ambassadeur et le grand nombre de personnes doctes et curieuses, du labour et de l'industrie desquelles il se servait en cette recherche. Et ce qui m'induit encore davantage à croire que ces pratiques auraient quelque efficacité, c'est que je connais un homme lequel, étant curieux de médailles, peintures, statues, camaïeux et autres pièces et jolivetés de cabinet, en amassa par cette seule industrie pour plus de douze mille livres, sans en avoir jamais déboursé quatre. Et à la vérité, je tiens pour maxime que toute personne courtoise et de bon naturel doit toujours seconder les intentions louables de ses amis, pourvu qu'elles ne préjudicient point aux siennes. De sorte que celui qui a des livres, des médailles ou des peintures qui lui sont plutôt venus par hasard et non pas parce qu'il en affectionne la jouissance, ne fera point de difficulté d'en accommoder celui de ses amis, qu'il connaîtra les désirer et en être curieux. Je rapporterais volontiers à ce troisième précepte la ruse que pourraient pratiquer et exercer les magistrats et les personnes autorisées par le moyen de leurs charges, mais je ne veux point l'expliquer plus ouvertement que par le simple narré du stratagème duquel se servirent les Vénitiens pour avoir les meilleurs manuscrits de Pinellus<sup>186</sup> incontinent après qu'il fut décédé. Car sur l'avis qu'ils eurent que l'on était après pour transporter sa bibliothèque de Padoue à Naples, ils envoyèrent soudain un de leurs magistrats qui saisit cent balles de livres, entre lesquelles il y en avait quatorze qui contenaient les manuscrits et deux de celles-ci plus de trois cent commentaires sur toutes les affaires d'Italie, alléguant pour leurs raisons qu'on eût encore bien permis au défunt seigneur Pinelli, eu égard à sa condition, son dessein, sa vie louable et

---

<sup>LXXI</sup> Nous avons retrouvé la traduction dans Richard De Bury, *op.cit.*, p.72.

sans reproche et principalement à l'amitié qu'il avait toujours témoignée à la République, de faire copier les archives et registres de leurs affaires; il n'était néanmoins pas à propos ni expédient pour eux que telles pièces vinsent à être divulguées, découvertes et communiquées après sa mort. Sur quoi les héritiers et exécuteurs testamentaires qui étaient puissants et autorisés, ayant fait instance, on retint seulement deux cent de ces commentaires, qui furent mis dans une chambre particulière, avec cette inscription,

Decerpta haec imperio Senatus e Bibliotheca Pinelliana

*[extraits] retirés sur ordre du Sénat de la Bibliothèque Pinélienne* <sup>LXXII</sup>.

Le quatrième est de retrancher la dépense superflue que beaucoup prodiguent mal à propos de la reliure et de l'ornement de leurs volumes, pour l'employer à l'achat de ceux qui manquent afin de n'être point sujets à la censure de Sénèque<sup>187</sup>, qui se moque plaisamment de ceux-là,

Quibus voluminum suorum frontes maxime placent titulique :

*[et] qui ne goûte guère de ses livres que les tranches et les titres* <sup>LXXIII</sup>.

Et ce d'autant plus volontiers que la reliure n'est rien qu'un accident et manière de paraître, sans laquelle, au moins si belle et somptueuse, les livres ne laissent pas d'être utiles, commodes et recherchés, n'étant jamais arrivé qu'à des ignorants de faire cas d'un livre à cause de sa couverture parce qu'il n'est pas des volumes comme des hommes, qui ne sont connus et respectés que par leur robe et leur vêtement; de manière qu'il est bien plus utile et nécessaire d'avoir, par exemple, grande quantité de livres fort bien reliés à l'ordinaire, que d'en avoir seulement plein quelque petite chambre ou cabinet de lavés, dorés, réglés et enrichis avec toute sorte de mignardise, de luxe et de superfluité.

Le cinquième concerne l'achat que l'on doit faire de ceux-ci et peut se diviser en quatre ou cinq articles, suivant les divers moyens que l'on peut tenir pour le pratiquer. Or entre ceux-ci je mettrais volontiers pour le premier le plus prompt, facile et avantageux de tous les autres, celui qui se fait par l'acquisition de quelque autre bibliothèque entière et non dissipée. Je l'appelle prompt parce qu'en moins d'un jour vous pouvez avoir un grand nombre de livres doctes et curieux qui ne se pourraient pas quelquefois ramasser pendant la vie d'un homme. Je le dis facile parce que l'on épargne toute la peine et le temps qu'il faudrait consommer à les acheter séparément. Je le nomme enfin avantageux parce que si les bibliothèques qu'on achète sont bonnes et curieuses, elles servent à augmenter le crédit et la réputation de celles qui en sont enrichies. D'où nous voyons que Possevin<sup>188</sup> fait beaucoup d'état de celle du Cardinal de

---

<sup>LXXII</sup> Ma traduction.

<sup>LXXIII</sup> Seneca, *De tranquillitate animi*, dialogo 9, cap.6 «cui voluminum suorum frontes maxime placent titulique ?» Nous utilisons la traduction de René Waltz, *op.cit.*, tome IV, p.87.

Joyeuse<sup>189</sup> parce qu'elle était composée de trois autres, l'une desquelles avait été à Mr. Pithou<sup>190</sup>, et d'où nous voyons que toutes les bibliothèques les plus renommées ont pris leur accroissement de cette sorte, comme par exemple, celle de S.Marc<sup>191</sup> à Venise par le don qu'y fit le Cardinal Bessarion<sup>192</sup> de la sienne, celle de l'Escurial<sup>193</sup> par la grande qu'avait amassée Hurtado de Mendoze<sup>194</sup>, l'Ambrosienne de Milan<sup>195</sup> par nonante balles qui y ont été mises pour une seule fois du naufrage et de la ruine de celle de Pinelli<sup>196</sup>, celle de Leyde<sup>197</sup> par plus de deux cent manuscrits dans les langues orientales que Scaliger<sup>198</sup> y laissa par son testament et finalement celle d'Ascagne Colomne<sup>199</sup> par la très belle qu'a laissée le Cardinal Sirlette<sup>200</sup>. D'où je conjecture, M., que la vôtre ne peut manquer d'être un jour très fameuse et renommée entre les plus grandes, à l'occasion de celle de M. votre père, laquelle est déjà si célèbre et connue par le récit qu'en ont fait à la postérité la Croix, Fauchet, Marsile, Turnèbe, Passerat, Lambin<sup>201</sup> et presque tous les galants hommes de cette volée, qui n'ont point été méconnaissant du plaisir et de l'instruction qu'ils en ont reçue.

Après quoi il me semble que le moyen qui s'approche le plus de ce premier est de fouiller et de réviser souvent toutes les boutiques des libraires frippiers<sup>LXXIV</sup> et les vieux fonds et magasins, tant de livres reliés que de ceux qui ont toujours été réservés en blanc depuis une si longue suite d'années, que beaucoup de personnes peu entendues et versées en cette recherche ne jugent pas qu'ils puissent avoir d'autre usage sinon que d'empêcher,

Ne toga cordillis, ne penula desit oliuis.

*que les alevins de thon aient une toge et les olives une tunique*<sup>LXXV</sup>.

Combien qu'il s'y rencontre ordinairement de très bons livres et leur emploitte<sup>LXXVI</sup> étant bien ménagée, il y ait moyen d'en avoir plus pour dix écus que l'on n'en pourrait acheter pour quarante ou cinquante si l'on les prenait en divers endroits et pièces après autres; pourvu néanmoins que l'on veuille se garnir de soin et de patience et considérer que l'on ne peut pas dire d'une bibliothèque ce que certains poètes flatteurs ont dit de notre ville,

Quo primum nata est tempore, magna fuit :

*Dès sa naissance (À partir du moment qu'elle est née), elle fut grande*<sup>LXXVII</sup>.

étant impossible de pouvoir venir à bout si promptement d'une chose où Salomon<sup>202</sup> dit qu'il n'y aura jamais de fin,

libros faciendi non erit finis;

<sup>LXXIV</sup> Edmond Huguet, *op.cit.*, t.4, p.214 « un fripier libraire est un marchand de livres d'occasion ».

<sup>LXXV</sup> M.Valerius Martialis, *Xenia (Epigrammata, liber XIII)*, epigramma 1, v.1 « Ne toga cordylis et paenula desit olivis ». Nous utilisons la traduction de H.J. Izaac, *op.cit.*, tome II, p.194.

<sup>LXXVI</sup> Edmond Huguet, *op.cit.*, t.3, p.374-375 « emploitte est un synonyme de emploi, surtout dans le sens de 'emploi de l'argent' ou dans le sens de 'achat' ».

<sup>LXXVII</sup> Ma traduction.

*Le but ne sera pas de devoir faire des livres*<sup>LXXVIII</sup>;

et à l'accomplissement de laquelle, combien que M. de Thou<sup>203</sup> ait travaillé vingt ans, Pinelli<sup>204</sup> cinquante, et beaucoup d'autres tout le temps de leur vie. Il ne faut pas croire toutefois qu'ils soient venus à la dernière perfection, que l'on peut bien souhaiter sans la pouvoir atteindre en fait de bibliothèque.

Mais parce qu'il est encore nécessaire pour l'accroissement et l'augmentation d'une telle pièce de la fournir soigneusement de tous les livres nouveaux de quelque mérite et considération qui s'impriment en toutes les parties de l'Europe, Pinellus<sup>205</sup> et les autres ont entretenu pour ce faire des correspondances avec une infinité d'amis étrangers et de marchands forains. Il serait bien à-propos de pratiquer le même ou au moins de choisir et de faire élection de deux ou trois marchands riches, sachant et pratiqués en leur vacation, qui par leurs diverses intelligences et voyages pourraient fournir toutes sortes de nouveautés et faire diligente recherche et perquisition de ceux qu'on leur demanderait par catalogues. Ce qu'il n'est pas nécessaire de pratiquer pour les vieux livres, d'autant que le plus sûr moyen d'en recouvrer beaucoup et à bon compte, c'est de les rechercher indifféremment chez tous les libraires, où la longueur du temps et les diverses occasions ont coutume de les disperser et répandre.

Je ne veux toutefois pas inférer partout le bon ménage proposé ci-dessus qu'il ne soit quelquefois nécessaire de franchir les bornes de cette économie pour acheter à prix extraordinaire certains livres qui sont si rares qu'à peine on peut les tirer d'entre les mains de ceux qui les connaissent, que par cette seule invention. Mais le tempérament qu'il convient apporter à cette difficulté est de considérer que les bibliothèques ne sont dressées ni estimées qu'en considération du service et de l'utilité que l'on peut en recevoir et que par conséquent, il faut négliger tous ces livres et manuscrits qui ne sont prisés que pour le respect de leur antiquité, figures, peintures, reliures et autres faibles considérations, comme sont le Froissard<sup>206</sup> que certains marchands voulaient vendre il n'y a pas longtemps trois cent écus, le Boccace<sup>207</sup> des nobles malheureux qui en était estimé cent, le missel<sup>LXXIX</sup> et la Bible de Guinart, les Heures<sup>LXXX</sup> que l'on dit bien souvent n'avoir point de prix à cause de leurs figures et vignettes, les Tite-Live<sup>208</sup> et d'autres historiens manuscrits et enluminés, les livres de la Chine et du Japon, ceux qui sont tirés en parchemin, papier de couleur, de coton

---

<sup>LXXVIII</sup> Ma traduction.

<sup>LXXIX</sup> *Un missel* est un « livre qui contient, pour tous les jours de l'année, les prières de la messe et dont le prêtre se sert à l'autel » ou « livre de piété à l'usage des fidèles, qui contient sinon toutes les messes de l'année, du moins des prières destinées à être lues pendant la messe ». (Librairie Larousse, *op.cit.*, tome 13).

<sup>LXXX</sup> *Les Heures* : « Livres d'heures, livres de prières ou missels pour l'usage privé. Ils contiennent le texte des offices célébrés aux diverses heures du jour et de la nuit, d'où leur nom ». (Librairie Larousse, *op.cit.*, tome 10).

extrêmement fin et avec de grandes marges, et plusieurs autres de pareille étoffe ; pour employer ces grandes sommes qu'ils coûteraient à des volumes qui soient plus utiles dans une bibliothèque que tous ces précédents ou ceux qui leur ressemblent, qui ne feront jamais tant estimer ceux qui se passionnent à les recouvrer, comme l'ont été Ptolomée Philadelph<sup>209</sup> pour avoir donné quinze talents des œuvres d'Euripide, Tarquin<sup>210</sup> qui acheta les trois livres de la Sibylle autant qu'il eût fait tous les neuf ensemble, Aristote<sup>211</sup> qui donna soixante-douze mille sesterces pour les œuvres de Speusippe, Platon<sup>212</sup> qui employa mille deniers pour celles de Philolaus, Bessarion<sup>213</sup> qui acheta pour trente mille écus de livres grecs, Hurtado de Mendoze<sup>214</sup> qui en fit venir de Levant<sup>LXXXI</sup> la charge d'un grand navire, Pic de la Mirande<sup>215</sup> qui dépensa sept mille écus en manuscrits hébreux, chaldaïques et autres, et bref ce roi de France<sup>216</sup> qui mit en dépôt sa vaisselle d'or et d'argent pour avoir la copie d'un livre qui était dans la bibliothèque des médecins de cette ville, comme il est amplement témoigné par les vieilles pancartes et registres de leur faculté.

J'ajoute qu'il serait aussi besoin de savoir des parents et des héritiers de beaucoup de galants hommes s'ils n'ont point laissé quelques manuscrits desquels ils veulent se défaire, parce qu'il arrive souvent que la plupart de ceux-ci ne font pas imprimer la moitié de leurs œuvres, soit qu'ils soient prévenus par la mort ou empêchés de ce faire par la dépense, l'appréhension des diverses censures et jugements, la crainte de ne pas avoir bien rencontré, la liberté de leurs discours, le peu d'ennui de paraître et autres raisons semblables qui nous ont privé d'avoir beaucoup de livres de Postel, Bodin, Marsile, Passerat, Maldonat<sup>217</sup>, etc., les manuscrits desquels se rencontrent assez souvent dans les études des particuliers ou en la boutique des libraires. De même, aussi faudrait-il avoir le soin de savoir d'années en autres quels traités les plus doctes régents des universités prochaines doivent lire tant en leurs classes publiques que particulières pour être soigneux d'en faire écrire des copies et avoir par ce moyen facile un grand nombre de pièces aussi bonnes et autant estimées que beaucoup de manuscrits que l'on achète bien cher pour être vieux et antiques, témoin le *Traité des Druides* de M.Marsile, *l'Histoire et le Traité des Magistrats Français* de M.Grangier, *la Géographie* de M.Belurgey<sup>218</sup>, les divers écrits de Messieurs Dautruy, Isambert, Seguin, du Val, d'Artis<sup>219</sup> et, en un mot, des plus renommés professeurs de toute la France.

Finalement, celui qui aurait autant d'affection envers les livres qu'avait le Sieur Vincent Pinelli<sup>220</sup>, pourrait aussi bien que lui faire visiter les boutiques de ceux qui achètent souvent

---

<sup>LXXXI</sup> *Levant* se dit en général de toute contrée qui est à l'orient d'une autre, mais dans le commerce des Européens occidentaux, on entend par ce mot la partie orientale de la Mer Méditerranée et l'Asie (Moreri, t.V, p.140)

des vieux papier ou parchemins, pour voir s'il ne leur tombe rien par mégarde ou autrement entre les mains qui soit digne d'être recueilli pour une bibliothèque. Et à la vérité, nous devrions bien être excités à cette recherche par l'exemple de Pogius<sup>221</sup> qui trouva le Quintilien<sup>222</sup> sur le comptoir d'un charcutier pendant qu'il était au concile de Constance, comme aussi par celui de Papire Masson<sup>223</sup> qui rencontra l'Agobardus<sup>224</sup> chez un relieur qui en voulait endosser ses livres, et de l'Asconius<sup>225</sup> qui nous a été donné par semblable rencontre. Mais d'autant néanmoins que ce moyen est aussi extraordinaire que l'affection de ceux qui s'en servent, j'aime mieux le laisser à la discrétion de ceux qui voudront en user que de le prescrire comme une règle générale et nécessaire.

## CHAPITRE VI

*La disposition du lieu où on  
doit les garder*

Cette considération du lieu qu'il faut choisir pour dresser et établir une bibliothèque devrait bien être d'aussi long discours comme les précédents, si les préceptes que l'on peut en donner pouvaient être aussi facilement exécutés comme ceux que nous avons déduits et expliqués ci-dessus. Mais d'autant qu'il n'appartient qu'à ceux-là qui veulent bâtir des lieux exprès pour cet effet d'y observer précisément toutes les règles et circonstances qui dépendent de l'architecture, beaucoup de particuliers étant contraints de se régler sur la diverse façon de leurs logements pour placer leurs bibliothèques au moins mal qu'il leur est possible, il semblerait quasi superflu d'en prescrire quelques-uns et à vrai dire, je crois que c'est la seule occasion qui a mû tous les architectes à ne rien ajouter à ce qu'en avait dit Vitruve<sup>226</sup>. Toutefois, pour ne donner cet avis manque et imparfait, j'en dirai brièvement mon opinion, afin que chacun puisse s'en servir suivant qu'il en aura le pouvoir ou qu'il la jugera véritable et conforme à sa volonté.

Pour ce qui est donc de la situation et de la place où l'on doit bâtir ou choisir un lieu propre pour une bibliothèque, il semble que ce commun dire,

Carmina secessum scribentis, et otiae quaerunt,

*La poésie réclame pour composer la solitude et le calme*<sup>LXXXII</sup>,

nous doive obliger à le prendre dans une partie de la maison plus reculée du bruit et du tracas, non seulement de ceux de dehors, mais aussi de la famille et des domestiques, en l'éloignant des rues, de la cuisine, de la sale du commun et des lieux semblables pour la mettre, s'il est possible, entre quelque grande cour et un beau jardin où elle ait son jour libre, ses vues bien étendues et agréables, son air pur, sans infections des marais, cloaques, fumiers et toute la disposition de son bâtiment si bien conduite et ordonnée qu'elle ne participe à aucune disgrâce ou incommodité manifeste.

Or, pour en venir à bout avec plus de plaisir et moins de peine, il sera toujours à-propos de la placer dans des étages du milieu afin que la fraîcheur de la terre n'engendre point le remugle, qui est une certaine pourriture qui s'attache insensiblement aux livres; et que les greniers et les chambres d'en haut servent pour l'empêcher d'être aussi susceptibles des intempéries de l'air, comme sont celles qui, pour avoir leurs couvertures basses, ressentent facilement l'incommodité des pluies, des neiges et des grandes chaleurs. Ce que, s'il n'est pas autrement facile d'observer, au moins faut-il prendre garde qu'elles soient élevées de la hauteur de

---

<sup>LXXXII</sup> P. Ovidius Naso, *Tristia*, liber I, carmen 1, versus 41. Nous utilisons la traduction de Jacques André, *Ovide Tristes*, Paris, Les Belles Lettres, 1987, p.4.

quatre ou cinq degrés, comme j'ai remarqué que l'était l'Ambrosienne à Milan<sup>227</sup> et le plus haut exaucées que l'on pourra, tant à raison de la beauté que pour obvier aux incommodités susdites, sinon le lieu se trouvant humide et mal situé, il faudra avoir recours ou à la natte, ou aux tapisseries pour garnir les murailles et au poêle ou bien à la cheminée, dans laquelle on ne brûlera que du bois qui fume peu pour l'échauffer et dessécher pendant l'hiver et les jours des autres saisons qui seront plus humides.

Mais il semble que toutes ces difficultés et circonstances ne soient rien au prix de celles qu'il faut observer pour donner jour et percer bien à propos d'une bibliothèque, tant à cause de l'importance qu'il y a qu'elle soit bien éclairée jusqu'à ses coins les plus éloignés, qu'aussi pour la diverse nature des vents qui doivent y souffler d'ordinaire et qui produisent des effets aussi différents que le sont leurs qualités et les lieux par où ils passent. Sur quoi je dis que deux choses sont à observer. La première, que les croisées et les fenêtres de la bibliothèque (quand elle sera percée des deux côtés) ne se regardent diamétralement, sinon celles qui donneront jour à quelque table; d'autant que par ce moyen les jours ne s'évanouissent au dehors, le lieu en demeure beaucoup mieux éclairé. La seconde, que les principales ouvertures soient toujours vers l'Orient, tant à cause du jour que la bibliothèque en pourra recevoir de bon matin qu'à l'occasion des vents qui soufflent de ce côté, lesquels étant chauds et secs de leur nature rendent l'air grandement tempéré, fortifient les sens, subtilisent les humeurs, épurent les esprits, conservent notre bonne disposition, corrigent la mauvaise et, pour dire en un mot, sont très sains et salubres; où au contraire, ceux qui soufflent du côté de l'Occident sont plus fâcheux et nuisibles et les méridionaux plus dangereux que tous les autres parce qu'étant chauds et humides, ils disposent toutes choses à pourriture, grossissent l'air, nourrissent les vers, engendrent la vermine, fomentent et entretiennent les maladies et nous disposent à en recevoir de nouvelle; aussi sont-ils appelés par Hippocrate<sup>228</sup>,

Austri auditum hebetantes, caliginosi, caput gravantes, pigri dissolventes,  
*Les vents du sud causent la surdité, la diminution de la vision, la tête pesante et des raideurs  
et sont reposants*<sup>LXXXIII</sup>;

parce qu'ils remplissent la tête de certaines vapeurs et humidités qui épaississent les esprits, relâchent les nerfs, bouchent les conduits, offusquent les sens et nous rendent paresseux et presque inhabiles à toutes sortes d'actions. C'est pourquoi qu'au défaut des premiers il faudra

---

<sup>LXXXIII</sup> Ma traduction d'Hippocrates, *Aforismes*, 3,5 ; à partir de W.H.S. Jones, *Hippocrates – with an English translation*, Massachusetts, Harvard University Press, 1959, p.122-123.

avoir recours à ceux qui soufflent du septentrion et qui, par le moyen de leurs qualités froide et sèche, n'engendrent aucune humidité et conservent assez bien les livres et les papiers.

## CHAPITRE VII

*L'ordre qu'il convient leur donner*

Le septième point qui semble absolument devoir être traité après les précédents est celui de l'ordre et de la disposition que doivent garder les livres dans une bibliothèque, car il n'y a point de doute que sans elle toute notre recherche serait vaine et notre labeur sans fruit, puisque les livres ne sont mis et réservés en cet endroit que pour en tirer service aux occasions qui se présentent. Ce qu'il est toutefois impossible de faire s'ils ne sont rangés et disposés suivant leurs diverses matières ou de telle autre façon qu'on puisse facilement les trouver et à point nommé. Je dis davantage que, sans cet ordre et disposition, un tel amas de livres que ce pût être, fût-il de cinquante mille volumes, ne mériterait pas le nom de bibliothèque, non plus qu'un assemblée de trente mille hommes le nom d'armée s'ils n'étaient rangés en divers quartiers sous la conduite de leurs chefs et capitaines; ou une grande quantité de pierres et de matériaux celui de palais ou de maison s'ils n'étaient mis et posés suivant ce qui est requis pour en faire un bâtiment parfait et accompli. Et tout ainsi que nous voyons la nature,

Quae nihil unquam sine ordine meditata est vel effecit,

*Car rien ne se prépare ni se construit jamais sans ordre*<sup>LXXXIV</sup>;

gouverner, entretenir et conserver par cette unique voie une si grande diversité de choses, sans l'usage desquelles nous ne pourrions pas sustenter<sup>LXXXV</sup> et maintenir notre corps. Aussi faut-il croire que pour entretenir notre esprit il est besoin que ses objets et les choses desquelles il se sert soient disposées de telle sorte qu'il puisse toutefois et quand il lui plaira les discerner les uns des autres et les trier et séparer à sa fantaisie, sans labeur, sans peine et sans confusion. Néanmoins, ce qu'il ne ferait jamais en fait de livres si l'on voulait les ranger suivant le dessein de cent « Bufets » que propose la Croix du Maine<sup>229</sup> sur la fin de sa bibliothèque française ou les caprices que Jules Camille<sup>230</sup> expose en l'idée de son théâtre et beaucoup moins encore si l'on voulait suivre la triple division que Jean Mabun tire de ces mots du psalmiste<sup>231</sup>,

Disciplinam, bonitatem et scientiam doce me,

*Apprends-moi le bon sens et le pouvoir*<sup>LXXXVI</sup>,

pour distribuer tous les livres en trois classes et chefs principaux: de la morale, des sciences et de la dévotion. Car tout ainsi que pour trop presser l'anguille elle échappe, la mémoire artificielle gêne et pervertit la naturelle et on manque souvent de venir à bout de beaucoup d'affaires pour y avoir trop apporté de circonstances et de précautions; aussi est-il certain qu'il serait grandement difficile à un esprit de pouvoir se régler et accoutumer à cet ordre,

---

<sup>LXXXIV</sup> Ma traduction.

<sup>LXXXV</sup> Émile Littré, *op.cit.*, t.6, p.642 « *sustenter*: en parlant des personnes, *entretenir la vie par le moyen des aliments*; dans le sens de *soutenir* ».

<sup>LXXXVI</sup> *Le Livre des Psaumes*, I, 18, vers 66.

lequel semble n'avoir d'autre but que de gêner et de crucifier éternellement la mémoire sous les épines de ces vaines pointilleries<sup>LXXXVII</sup> et subtilités chimériques, tant s'en faut qu'il puisse la soulager en aucune façon et vérifier ce dire de Cicéron<sup>232</sup>,

*Ordo est maxime qui memoriae lumen affert.*

*L'ordre est ce qui peut le mieux guider et éclairer la mémoire*<sup>LXXXVIII</sup>.

C'est pourquoi, ne faisant autre estime d'un ordre qui ne peut être suivi que d'un auteur qui ne veut être entendu, je crois que le meilleur est toujours celui qui est le plus facile, le moins intrigué, le plus naturel, usité et qui suit les facultés de théologie, médecine, jurisprudence, histoire, philosophie, mathématiques, humanités et autres, lesquelles il faut subdiviser chacune en particulier suivant leurs diverses parties, qui, pour cet effet, doivent être médiocrement connues par celui qui a la charge de la bibliothèque; comme en théologie, par exemple, il faut mettre toutes les Bibles les premières suivant l'ordre des langues, par après les conciles, synodes, décrets, canons et tout ce qui est des constitutions de l'Eglise, d'autant qu'elles tiennent le second lieu d'autorité parmi nous; ensuite les Pères grecs et latins et après eux les commentateurs, scolastiques, docteurs mêlés, historiens et finalement les hérétiques. En philosophie, commencer par celle de Trismegiste<sup>233</sup> qui est la plus ancienne, poursuivre par celle de Platon, d'Aristote, de Raymond Lulle et de Ramus<sup>234</sup> et achever par les novateurs Telesius, Patrice, Campanella, Verulam, Gilbert, Giordano Bruno, Gassand, Basson, Gomesius, Charpentier et Gorlée<sup>235</sup>, qui sont les principaux d'entre une milliaie<sup>LXXXIX</sup> d'autres, et faire ainsi de toutes les facultés; avec ces cautions qu'il faut observer soigneusement : la première que les plus universels et anciens marchent toujours en tête, la seconde que les interprètes et les commentateurs soient mis à part et rangés suivant l'ordre des livres qu'ils expliquent, la troisième que les traités particuliers suivent le rang et la disposition que doivent tenir leur matière et sujets dans les arts et sciences et la quatrième et dernière que tous les livres de pareil sujet et de même matière soient précisément réduits et placés au lieu qui leur est destiné, parce qu'en ce faisant, la mémoire est tellement soulagée qu'il serait facile en un moment de trouver dans une bibliothèque plus grande que n'était celle de Ptolomé<sup>236</sup>, le livre que l'on pourrait en choisir ou désirer. Ce que, pour le faire encore avec moins de peine et plus de contentement, il faut bien prendre garde que les livres qui sont trop menus pour être reliés seuls ne soient mis et conjoints qu'avec ceux qui ont traité de tout

---

<sup>LXXXVII</sup> A. Furetière, *op.cit.*: « une pointillerie est une chicane ».

<sup>LXXXVIII</sup> M. Tullius Cicero, *De Oratore*, liber II, par. 353 «Hac tum re admonitus invenisse fertur ordinem esse maxime qui memoriae lumen». Nous utilisons la traduction de Edmond Courbaud, *Cicéron – De l'Orateur*, Paris, Les Belles Lettres, 1950, p.154.

<sup>LXXXIX</sup> cf. supra.

pareil et même sujet, étant plus à-propos en tout cas de les faire relier seuls que d'apporter une confusion extrême en une bibliothèque, les joignant avec d'autres d'un sujet si extravagant et si éloigné que l'on ne s'aviserait jamais de les chercher en telles compagnies. Je sais bien qu'on pourra me représenter deux incommodités assez notables qui accompagnent cet ordre, à savoir la difficulté de pouvoir bien réduire et placer certains livres mêlés à quelque classe et faculté principale et le travail continuel qu'il y a de toujours remuer une bibliothèque quand il faut placer une trentaine de volumes en divers endroits de celle-ci. Mais je réponds pour le premier qu'il n'y a guère de livres qui ne puissent se réduire à quelque ordre, principalement quand on en a beaucoup; qu'une fois qu'il sont placés il n'est besoin que d'un peu de mémoire pour se souvenir où on les aura mis et qu'au pis-aller il ne gît qu'à destiner un certain endroit pour les réduire tous ensemble. Et quant à ce qui est du second, il est bien vrai qu'on pourrait éviter un peu de peine en ne pressant point les livres ou en laissant quelque peu de place à l'extrémité des tablettes ou des lieux où finit chaque faculté. Mais il me semble qu'il serait néanmoins plus à-propos de choisir quelque lieu pour mettre tous les livres que l'on achèterait pendant six mois, au bout desquels on les rangerait avec les autres chacun en leurs places; d'autant que par ce moyen ils s'en porteraient tous beaucoup mieux étant époudrés<sup>XC</sup> et maniés deux fois l'an. Et en tout cas, je crois que cet ordre qui est le plus usité sera toujours pareillement estimé plus beau et plus facile que celui de la bibliothèque Ambrosienne<sup>237</sup> et de quelques autres, où tous les livres sont pêle-mêlés<sup>XCI</sup> et indifféremment rangés suivant l'ordre des volumes et des chiffres et distingués seulement dans un catalogue où chaque pièce se trouve sous le nom de son auteur: d'autant que pour éviter les incommodités précédentes, il entraîne après soi une iliade d'autres, à beaucoup desquelles on pourrait toutefois remédier par un catalogue fidèlement dressé suivant toutes les classes et facultés subdivisés jusqu'aux plus précises et particulières de leurs parties.

Maintenant il ne reste plus qu'à parler des manuscrits, qui ne peuvent être mieux ni plus à-propos placés qu'en quelque endroit de la bibliothèque, n'y ayant nulle apparence de les séparer et séquestrer de celle-ci puisqu'ils en font la meilleure partie et la plus curieuse et estimée; joint que plusieurs se persuadent facilement quand ils ne les voient parmi les autres livres que toutes les chambres où l'on a coutume de dire qu'ils sont enfermés ne sont qu'imaginaires et destinées seulement pour servir d'excuse à ceux qui n'en ont point. Aussi voyons-nous qu'il y a un côté tout entier de la bibliothèque Ambrosienne rempli de neuf

---

<sup>XC</sup> Émile Littré, *op.cit.*, t.3, p.962 « époudrer = ôter la poussière, la poudre dont une chose est couverte ».

<sup>XCI</sup> Edmond Huguet, *op.cit.*, t.5, p.706 et pp.747-748 « pêle-mêlé = mêlé, brouillé, confondu; dérivé du verbe *pesle-mesler* ».

mille manuscrits qui ont été assemblés par le soin et la diligence du Sieur Jean Antoine Olgiati<sup>238</sup> et que dans celle de M. le Président de Thou<sup>239</sup> il y a une chambre de pareil pied et d'aussi facile entrée que les autres destinée à cet effet. C'est pourquoi qu'en prescrivant l'ordre que l'on peut y observer, il faut prendre garde qu'il y a deux sortes de manuscrits et que, pour ce qui est de ceux qui sont de juste volume et grosseur, ils peuvent être rangés comme les autres livres, avec cette précaution néanmoins que s'il y en a quelques-uns de grande conséquence, ou prohibés et défendus, ils soient mis aux tablettes plus hautes et sans aucun titre extérieur, pour être plus éloignés tant de la main que de la vue, afin qu'on ne puisse les connaître ni manier que suivant la volonté et à la discrétion de celui qui en aura la charge. Ce qu'il faut aussi pratiquer pour l'autre sorte de manuscrits qui consistent en cahiers et petites pièces séparées, lesquelles il faut assembler par liasses et paquets suivant les matières et les placer encore plus haut que les précédentes, d'autant qu'à cause de leur petitesse et du peu de temps qu'il faudrait à les transcrire, elles seraient tous les jours sujettes à être prises ou empruntées si l'on venait à les mettre en un endroit où elles pussent être vues et maniées de chacun, comme il arrive souvent aux livres arrangés sur des pupitres dans les vieilles bibliothèques. Ce qui doit suffire pour ce point, sur lequel il n'est pas besoin de s'étendre davantage, puisque l'ordre de la nature, qui est toujours égal et semblable à soi-même, n'y pouvant être observé à cause de l'extravagance et de la diversité des livres, il ne reste que celui de l'art, lequel chacun d'ordinaire veut établir à sa fantaisie suivant qu'il le trouve plus à-propos par son bon sens et jugement, tant afin de satisfaire à soi-même que pour ne pas vouloir suivre la trace et les opinions des autres.

## CHAPITRE VIII

*L'ornement et la décoration que l'on  
doit y apporter*

Je passerais volontiers de ce dernier point à celui qui doit clore et fermer cet Avis, si je n'étais averti par ce dire très véritable de Typotius<sup>240</sup>,

*Ignota populo est et mortua pene ipsa virtus sine lenocinio,*

*Pour le peuple la vertu est inconnue ou presque morte sans la flatterie*<sup>XCII</sup>,

de dire quelque mot en passant de la monstre<sup>XCIII</sup> extérieure et de l'ornement que l'on doit apporter à une bibliothèque, puisque ce fard et cette décoration semblent nécessaires, vu que suivant le dire du même auteur,

*Omnis apparatus bellicus, omnes machinae forenses, omnis denique suppellex domestica, ad ostentationem comparata est.*

*Tout appareil de guerre, toute machine publique, et même tout l'appareil à usage domestique est acheté pour la parade*<sup>XCIV</sup>.

Et à vrai dire, ce qui me fait plus facilement excuser la passion de ceux qui recherchent aujourd'hui cette pompe avec beaucoup de frais et dépenses inutiles, c'est que les anciens y ont été encore moins retenus que nous: car si nous voulons en premier lieu considérer quels étaient la structure et le bâtiment de leurs bibliothèques, Isidore<sup>241</sup> nous apprendra qu'elles étaient toutes carrelées de marbre vert et couvertes d'or par les lambris, Boèce<sup>242</sup> que les murailles étaient revêtues de verre et d'ivoire, Sénèque<sup>243</sup> que les armoires et pupitres étaient d'ébène et de cèdre. Si nous recherchons quelles pièces rares et exquises ils y mettaient, les deux Plines, Suétone, Martial et Vopiscus<sup>244</sup> témoignent par toutes leurs œuvres qu'ils n'épargnaient ni or ni argent pour y mettre les images et les statues représentées au vif de tous les galants hommes. Et finalement, s'il est question de savoir quel était l'ornement de leurs volumes, Sénèque<sup>245</sup> ne fait autre chose que reprendre le luxe et la trop grande dépense qu'ils faisaient à les peindre, dorer, enluminer et faire couvrir et relier avec toute sorte de bombance, mignardise et superfluité. Mais pour tirer quelque instruction de ce désordre, il nous faut élire et trier de ces extrémités ce qui est tellement requis à une bibliothèque, qu'on ne puisse en aucune façon le négliger sans avarice ou l'excéder sans prodigalité. Je dis premièrement qu'il n'est point besoin pour ce qui est des livres de faire une dépense extraordinaire à leur reliure, étant plus à-propos de réserver l'argent qu'on y dépenserait pour les avoir tous du volume plus grand et de la meilleure édition qui pourra se trouver, si ce n'est qu'on veuille, pour contenter de quelque apparence les yeux des spectateurs, faire couvrir tous les dos de ceux qui seront reliés tant en basane qu'en veau ou maroquin, de filets d'or et de quelques fleurons,

---

<sup>XCII</sup> Ma traduction de ce passage tiré de Typotius, *De Fama*.

<sup>XCIII</sup> Edmond Huguet, *op.cit.*, t.5, p.320 « la monstre est la représentation, le spectacle, l'apparence, la surface, l'échantillon, l'exemple ».

<sup>XCIV</sup> Ma traduction.

avec le nom des auteurs; pour quoi faire on aura recours au doreur qui aura coutume de travailler pour la bibliothèque, comme aussi au relieur pour refaire les dos et les couvertures écorchés, reprendre les tranchefiles, accommoder les transpositions, récoler les cartes et figures, nettoyer les feuilles gâtées et bref entretenir tout en l'état nécessaire à l'ornement du lieu et à la conservation des volumes.

Il n'est point aussi question de rechercher et d'entasser dans une bibliothèque toutes ces pièces et fragments des vieilles statues,

Et Curiosiam dimidios, humeroque minorem, Corvinum, et Galbam auriculis nasoque carentem ;

*Et les Curius aujourd'hui tronqués, et Corvinus<sup>246</sup> qui a perdu ses épaules, et Galba<sup>247</sup> qui n'a plus ni oreilles ni nez<sup>XCV</sup>;*

nous étant assez d'avoir des copies bien faites et tirées de ceux qui ont été les plus célèbres en la profession des lettres, pour juger en même temps de l'esprit des auteurs par leurs livres, et de leur corps, figure et physionomie par ces tableaux et images, lesquelles jointes aux discours que plusieurs ont fait de leur vie, servent à mon avis d'un puissant esguillon<sup>XCVI</sup> pour exciter une âme généreuse et bien née à suivre leurs pistes et à demeurer ferme et stable dans les airs et sentiers battus de quelque belle entreprise et résolution.

Encore moins faut-il employer l'or à ses lambris, l'ivoire et le verre à ses parois, le cèdre à ses tablettes et le marbre à ses fonds et planchers puisqu'une telle façon de paraître n'est plus en usage, puisque les livres ne se mettent plus sur des pupitres à la mode ancienne, mais sur des tablettes qui cachent toutes les murailles et puisqu'au lieu de telles dorures et parements on peut faire vicarier<sup>XCVII</sup> les instruments de mathématiques, globes mappemonde, sphères, peintures, animaux, pierres et autres curiosités, tant de l'art que de la nature, qui s'amassent pour l'ordinaire de temps en temps et quasi sans rien mettre et déboursier.

Finalement, ce serait une grande oubliance si, après avoir fourni une bibliothèque de toutes ces choses, elle n'avait point ses tablettes garnies de quelque petite serge, bougran ou canevas accommodé à l'ordinaire avec des clous dorés ou argentés, tant pour conserver les livres de la poudre que pour donner une grâce non pareille à tout le lieu et aussi si elle venait à manquer et être dépourvue de tables, tapis, sièges, époussettes, boules jaspées, conserves, horloges,

---

<sup>XCV</sup> D. Iunius Juvenalis, *Saturae*, carmen VIII, versus 4-5 « Et Curios iam dimidios umerosque minorem Corvinum et Galbam auriculis nasoque carentem ». Nous utilisons la traduction de Pierre de Labriolle et François Villeneuve, *Juvénal – Satires*, Paris, Les Belles Lettres, 1951, p.102.

<sup>XCVI</sup> Edmond Huguet, *op.cit.*, t.3, p.315 et p.641 « esguillon est un synonyme de aiguille, mais aussi de aiguillonnement, aiguillon et excitation ».

<sup>XCVII</sup> Edmond Huguet, *op.cit.*, t.7, p.464 « vicarier = aller de maison en maison ».

plumes, papier, ancre, canif, poudre, almanach et autres petits meubles et instruments semblables qui sont de si petite valeur et tellement nécessaires qu'il n'y a point d'excuse capable de mettre à couvert ceux qui négligent d'en faire provision.

## CHAPITRE IX

*Quel doit être le but principal de cette  
bibliothèque*

Toutes ces choses étant ainsi disposées, il ne reste plus pour l'accomplissement de ces discours qu'à savoir quel doit être leur fin et usage principal; car de s'imaginer qu'il faille

après tant de peine et de dépense cacher toutes ces lumières sous le boisseau et condamner tant de braves esprits à un perpétuel silence et solitude, c'est mal reconnaître le but d'une bibliothèque, laquelle ne plus ne moins que la nature,

perditura est fructum sui, si tam magna, tam praeclara, tam subtiliter dicta, tam nitida, et non uno genere formosa, solitudini ostenderet, scias illam spectari voluisse, non tantum aspici.

*[Elle] aurait perdu sa peine, si ces ouvrages si grands, si purs, si finement conformés, si brillants, riches de tant de beautés diverses, elle ne les offrait qu'au néant. Ce qui prouve qu'elle veut qu'on la contemple et qu'il ne lui suffit pas d'un coup d'œil*<sup>xcviii</sup>.

C'est pourquoi je vous dirai, M., avec autant de liberté comme j'ai d'affection pour votre service, qu'en vain celui-là s'efforce-t-il de pratiquer un des moyens susdits ou de faire quelque dépense notable après les livres, qui n'a dessein d'en vouer et consacrer l'usage au public et de n'en dénier jamais la communication au moindre des hommes qui en pourra avoir besoin, le dire du poète<sup>248</sup> étant très véritable,

Vile latens virtus, quid enim demersa tenebris proderit, obscuro veluti sine remige puppis, vel lyra quae reticet, vel qui non tenditur arcus.

*Cachée, la vertu perd toute valeur, (en quoi submergée de ténèbres serait-elle utile à un homme obscure), telle une poupe sans rameurs, une lyre qui se tait, un arc qui n'est pas tendu*<sup>xcix</sup>.

Aussi était-ce une des principales maximes des plus somptueux d'entre les Romains ou de ceux qui affectionnaient plus le bien du public que de faire dresser beaucoup de ces bibliothèques pour puis après les vouer et destiner à l'usage de tous les hommes de lettres, jusque-là même que suivant le calcul de Pierre Victor<sup>249</sup> il y en avait vingt-neuf à Rome et suivant celui de Palladius<sup>250</sup> trente-sept, qui étaient des marques si certaines de la grandeur, magnificence et somptuosité des Romains, que Panciroli<sup>251</sup> a eu raison d'attribuer à notre négligence et de ranger entre les choses mémorables de l'antiquité qui ne sont venues jusqu'à nous, ce témoignage très assuré de la richesse et de la bonne affection des anciens envers ceux qui faisaient profession des lettres; et ce avec d'autant plus de raison qu'il n'y a maintenant, au moins suivant ce que j'ai pu en savoir, que celles du Chevalier Bodlevi à Oxford, du Cardinal Borromée à Milan et de la maison des Augustins à Rome<sup>252</sup>, où l'on puisse entrer librement et

---

<sup>xcviii</sup> Seneca, *De Otio (dialogi 8)*, cap.5, par.2-3 « perditura fructum sui si tam magna, tam clara, tam subtiliter ducta, tam nitida et non uno genere formosa solitudini ostenderet. Ut scias illam spectari voluisse, non tantum aspici ». Nous utilisons la traduction de René Waltz, *op.cit.*, t. IV, p.117.

<sup>xcix</sup> Claudianus, *De quarto consolatu Honorii*, 222-224: «Vile latens virtus, quid enim **sub**mersa tenebris [...] ». Nous utilisons la traductions de Jean-Louis Charlet, *Claudien – Œuvres, Poèmes politiques*, Paris, Les Belles Lettres, 2000, tome II, p.2000.

sans difficulté. Toutes les autres, comme celles de Muret, Fulvius Ursinus, Montalte et du Vatican; des Médicis et de Pierre Victor à Florence, de Bessarion à Venise, de S.Anthoine à Padoue, des Jacobins à Boulogne, des Augustins à Crémone, du Cardinal Siripand à Naples, du Duc Frédéric à Urbain, de Nunnesius à Barcelone, de Ximenes à Complute, de Renzouius à Bradenberk, des Foulcres à Ausbourg et finalement du Roi, S.Victor, et de M. de T. à Paris<sup>253</sup>, qui sont toutes belles et admirables, n'étant si communes, ouvertes à chacun et de facile entrée comme sont les trois précédentes. Car pour ne parler que de l'Ambrosienne<sup>254</sup> de Milan et montrer par même moyen comment elle surpasse tant en grandeur et en magnificence qu'en obligeant le public, beaucoup de celles d'entre les Romains, n'est-ce pas une chose du tout extraordinaire, chacun y puisse entrer à toute heure presque que bon lui semble, y demeurer tant qu'il lui plaît, voir, lire, extraire tel auteur qu'il aura agréable, avoir tous les moyens et commodités de ce faire, soit en public ou en particulier, et ce sans autre peine que de s'y transporter pendant les jours et heures ordinaires, se placer dans des chaires destinées pour cet effet et demander les livres qu'il voudra feuilleter au bibliothécaire ou à trois de ses serviteurs qui sont fort bien stipendiés et entretenus, tant pour servir à la bibliothèque qu'à tous ceux qui viennent tous les jours étudier en celle-ci.

Mais pour régler cet usage avec la bienséance et toutes les précautions requises, j'estime qu'il serait à-propos de faire premièrement choix et élection de quelque honnête homme docte et bien entendu en fait de livres, pour lui donner avec la charge et les appointements requis le titre et la qualité de bibliothécaire, suivant que nous voyons avoir été pratiqué en toutes les fameuses librairies, où beaucoup de galants hommes se sont toujours tenus bien honorés d'avoir cette charge et l'ont rendue plus illustre et recommandable par leur grande doctrine et capacité, comme par exemple, Demetrius Phalereus, Callimachus, Apollonius Alexandrinus, Aristoxenus et Zenodotus<sup>255</sup> qui ont autrefois eu la charge de celle d'Alexandre<sup>256</sup>; Varro et Hyginus<sup>257</sup> qui ont gouverné celle du Mont Palatin<sup>258</sup> à Rome; Leidrat et Agobard<sup>259</sup> celle de l'Isle Barbe<sup>260</sup> auprès de Lyon sous Charlemagne<sup>261</sup>; Petrus Diaconus<sup>262</sup> celle du Mont Cassin<sup>263</sup>; Platine, Eugubinus et Sirlette<sup>264</sup> celle du Vatican; Sabellicus<sup>265</sup> celle de Venise; Vuolphius de Bâle<sup>266</sup>; Gruterus de Heidelberg<sup>267</sup>; Douza et Paulus Merula de Leide<sup>268</sup>, auxquels le docte Heinsius<sup>269</sup> a succédé; comme après Budé, Gosselin et Casaubon M. Rigault<sup>270</sup> gouverne aujourd'hui la Royale<sup>271</sup> établie par le roi François I<sup>272</sup> et augmentée de beaucoup par son industrie et la diligence extrême qu'il y apporte.

Après quoi le plus nécessaire serait de faire deux catalogues de tous les livres contenus dans la bibliothèque, en l'un desquels ils fussent si précisément disposés suivant les diverses matières et facultés, que l'on pût voir et savoir en un clin d'œil tous les auteurs qui s'y

rencontrent sur le premier sujet qui viendra en fantaisie; et dans l'autre ils fussent fidèlement rangés et réduits sous l'ordre alphabétique de leurs auteurs, tant afin de n'en point acheter deux fois que pour savoir ceux qui manquent et satisfaire à beaucoup de personnes qui sont quelquefois curieuses de lire particulièrement toutes les œuvres de certains auteurs. Ce qu'étant établi de la sorte, l'usage que l'on peut en tirer est à mon jugement très avantageux, soit qu'on regarde le profit particulier que peuvent en recevoir le maître et le bibliothécaire, soit qu'on ait égard à la renommée qu'il peut s'acquérir par la communication de ceux-ci à toute sorte de personnes; afin de ne point ressembler à ces avaricieux qui n'ont jamais de contentement de leurs richesses ou à cet envieux serpent qui empêchait que personne ne pût aborder et cueillir les fruits du jardin des Hespérides<sup>273</sup>; vu principalement que les choses ne doivent s'estimer qu'à l'égal du profit et de l'usage que l'on en tire et que, pour ce qui est particulièrement des livres, ils sont semblables à celui d'Horace<sup>274</sup>, duquel il disait en ses Épîtres,

Odisti claves et grata sigilla pudico

Paucis ostendi, gemis et communia laudas.

*Tu as pris en haine les clefs et les cachets chers à la pudeur;*

*tu gémiss de n'être montré qu'à peu de gens et tu vantes les lieux ouverts à tous*<sup>C</sup>.

Toutefois, d'autant qu'il ne serait pas raisonnable de profaner avec indiscretion ce qui doit être ménagé avec jugement, il faudrait premièrement observer que, toutes les bibliothèques ne pouvant toujours être ouvertes comme l'Ambrosienne, il fût au moins permis à tous ceux qui y auraient affaire d'aborder librement le bibliothécaire pour y être introduits par celui sans aucune dilation ni difficulté. Secondement que ceux qui seraient totalement inconnus et tous les autres qui n'auraient affaire que de quelque passage, pussent voir chercher et extraire de toutes sortes de livres imprimés ce dont ils auraient besoin. Troisièmement que l'on permît aux personnes de mérite et de connaissance d'emporter à leurs logis les livres communs et de peu de volumes, avec ces cautions néanmoins que ce ne fût que pour quinze jours ou trois semaines tout au plus et que le bibliothécaire fût soigneux de faire écrire dans un livre, choisi pour cet effet et divisé par les lettres de l'alphabet, tout ce que l'on prêterait aux uns et aux autres, avec la date du jour, la forme du volume, le lieu et l'année de l'impression, le tout souscrit par celui à qui on aura prêté, ce qu'il faudrait biffer après que le livre est rendu et marquer en marge le jour de la reddition<sup>CI</sup>, pour voir combien de temps on les aurait gardés.

<sup>C</sup> Q. Horatius Flaccus, *Epistulae*, lib.1, epist.20, v.3-4 « Odisti clavis et grata sigilla pudico, paucis ostendi gemis et communia laudas ». Nous utilisons la traduction de François Villeneuve, *op.cit.*, 1934, p.131.

<sup>CI</sup> Edmond Huguet, *op.cit.*, t.6, p.419 « la reddition est l'action de rendre ».

Et ceux qui auraient mérité par leur diligence et le soin apporté à la conservation des livres, qu'on leur en prêtât d'autres. Vous assurant, M. que, s'il vous plaît poursuivre comme vous avez commencé et augmenter votre bibliothèque pour vous en servir en cette sorte, ou en telle autre que vous jugerez meilleure, vous en recevrez des louanges non pareilles, des remerciements infinis, des avantages non communs et bref un contentement indicible lorsque vous reconnaîtrez en parcourant ce catalogue les courtoisies que vous aurez faites, les galants hommes que vous aurez obligés, les personnes qui vous auront vu, les nouveaux amis et serviteurs que vous vous serez acquis et, pour dire en un mot, lorsque vous jugerez au doigt et à l'œil combien de gloire et de recommandation vous aura apporté votre bibliothèque. Pour le progrès et l'augmentation de laquelle je proteste vouloir tout le temps de ma vie contribuer tout ce qui me sera possible, comme j'ai pris dès maintenant la hardiesse de vous en donner quelque témoignage par cet Avis, lequel j'espère bien avec le temps polir et augmenter de telle sorte, qu'il n'appréhendera point de sortir en lumière pour discourir et parler amplement d'un sujet lequel n'a point encore été traité, faisant voir sous le titre de Bibliotheca Memmiana<sup>275</sup>, ce qu'il y a si longtemps que l'on souhaite savoir, l'histoire très ample et particulière des lettres et des livres, le jugement et la censure des auteurs, le nom des meilleurs et plus nécessaires en chaque faculté, le fléau des plagiaires, le progrès des sciences, la diversité des sectes, la révolution des arts et disciplines, la décadence des Anciens, les divers principes des novateurs et le bon droit des Pyrrhéniens<sup>276</sup> fondé sur l'ignorance de tous les hommes, sous le voile de laquelle je vous supplie très humblement M. d'excuser la mienne et de recevoir ce petit Avis, quoique grossier et mal tissu, pour des arrhes de ma bonne volonté et de celui que je vous promets et ferai voir un jour avec plus grande suite et meilleur équipage.

Nunc te marmoreum pro tempore fecimus, at tu

Si faetura gregem suppleverit, aureus esto.

*Jusqu'ici, j'ai fait de toi qu'un dieu de marre,*

*Mais croisse mon troupeau, tu seras tout en or<sup>CII</sup>.*

---

<sup>CII</sup> Vergilius, *Eglogae*, 7, 35-36. Nous utilisons la traduction de Paul Valéry, *Traduction en vers des Bucoliques de Virgile*, Paris, Gallimard, 1956, p.109.

## Les notes explicatives

---

*Introduction : p.24*

<sup>1</sup> **Monseigneur le Président de Mesmes**, Henri II († 1650) de famille béarnaise, petit-fils de Henri I<sup>er</sup> de Mesmes (cf. infra). Lieutenant civil (1613), il joua un rôle important aux

---

états généraux de 1614. Henri de Mesmes, président à mortier au parlement de Paris, fut le frère de Claude, surintendant des finances de Mazarin.

<sup>2</sup> **Jean Baptiste Cardone**, (mort en 1590) évêque de Tortose en Catalogne, natif de Valence, vivait à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Auteur de *De Bibliothecae Escurialis instructione & De regia sancti Laurentii Bibliotheca*.

<sup>3</sup> **L'Escorial** est un palais et monastère espagnol au Nord-Ouest de Madrid, situé près du village de *San Lorenzo del Escorial*. Cet ensemble architectural a été construit par Philippe II d'Espagne en l'honneur de Saint-Laurent. Le palais proprement dit renferme une riche bibliothèque, des tapisseries ( p.ex. de Goya) et les appartements royaux où Philippe II mourut.

<sup>4</sup> **Juste Lipse**, Joost Lips, humaniste flamand (Overijsse, Brabant, 1547 – Louvain 1606). Il fut secrétaire du cardinal de Granvelle à Rome en 1567 et l'élève de Muret. Après son retour à Louvain en 1570, il adhéra au luthéranisme, devint professeur à l'université d'Iéna et occupa ensuite la chaire d'histoire de l'université calviniste de Leyde. Mais les opinions qu'il soutint dans *Politicorum sive civilis doctrinae libri VI...*(1589) et dans *De una religione* (1590) le rendirent suspect aux réformés. Il rentra dans la communion catholique en 1590 et enseigna à Louvain. Il fut aussi partisan du mouvement anticicéronien et recommanda l'étude de Tacite, de Salluste et de Sénèque. L'ouvrage le plus important de sa philosophie stoïcienne est *De Constantia* (1583).

<sup>5</sup> **Frédéric Borromée**, archevêque de Milan (Milan 1564 – *id.* 1631). D'abord soldat, il étudia à partir de 1580 à Bologne et à Pavie, et fut créé cardinal en 1587. Il défendit activement l'immunité ecclésiastique contre le gouvernement espagnol. À Milan, il fut un agent de la réforme catholique et fit preuve de zèle charitable, autant que de goût pour le savoir. Il fonda la *Bibliothèque Ambrosienne*.

**L'Ambrosienne** est une bibliothèque fondée à Milan en 1602 par le cardinal Borromée et ouvert en 1609. Elle est riche en livres rares et en manuscrits précieux (15 000), dont un Virgile annoté par Pétrarque. Une galerie de peintures et d'œuvres d'art y est annexée.

#### Chapitre I : p.27

<sup>6</sup> **Pompée**, Cneius Pompeius Magnus, général et homme d'État romain (160 av. J.-C. – Péluse 48 av.J.-C.). Il s'allie au parti conservateur, soutenant contre Marius, d'abord vainqueur, et à Sulla, qui s'attachait cependant à restaurer la puissance du sénat. Lieutenant de Sylla, il battit les partisans de Marius en Sicile et en Afrique. En tant que général-vainqueur il fut élu consul à Rome et avec l'appui des chevaliers et du parti populaire il se fit donner des pouvoirs extraordinaires. Il débarqua en Italie après une tournée triomphale en Grèce. Il pensait que ses mérites exceptionnels le désignaient comme le maître de Rome, voulant que le sénat lui conférât légalement le pouvoir. Mais il avait surestimé son prestige et devait former le premier triumvirat avec Crassus et César. Après la mort de Crassus, et Rome étant en déclin, le sénat donna les pleins pouvoirs à Pompée qui somma César d'abandonner son armée. Ce fut le déclenchement de la guerre civile. À la fin Pompée dut s'enfuir en Grèce et en Égypte où il fut assassiné par les hommes de Ptolémée XIII.

- 
- <sup>7</sup> **Pline le Jeune**, en lat. Caius Plinius Caecilius Secundus, écrivain latin (Côme 62 apr. J.-C. - mort vers 114). Neveu et fils adoptif de Pline l'Ancien. Avocat vite célèbre, bien vu du pouvoir impérial, il remplit de 91 à 100 toutes les magistratures jusqu'au consulat en 100. Il fut aussi nommé légat de l'empereur comme un orateur de premier plan. L'essentiel de son œuvre est formé par ses *Lettres* (dix livres publiés de 97 à 109, dont les neuf premiers furent publiés de son vivant). Elles nous donnent l'image d'un honnête homme, curieux des choses de l'esprit, mais plus en amateur qu'en véritable philosophe. Elles ont une grande valeur documentaire, notamment quand il écrit des problèmes actuels des chrétiens pour lesquels Pline recommande la tolérance.
- <sup>8</sup> **Jérôme Cardan**, Gerolamo Cardano, médecin, mathématicien et philosophe italien (Pavie 1501- Rome 1576). Il suivit les cours à l'université de Pavie et fut ensuite professeur de mathématiques à Milan, de médecine à Bologne et à Pavie. Il acquit une grande renommée en médecine, ses théories médicales étant fondées sur l'astrologie. En 1570, il se rendit à Rome où il fut agrégé au collège des médecins et où le pape lui fit une pension. La philosophie de Cardan est apparentée aux systèmes d'Aristote, d'Averroès, de Plotin et des stoïciens dont elle retient un vaste naturalisme qui considère le monde (et chaque chose au monde) comme des êtres vivants et animés, sans toutefois admettre l'immortalité de l'âme. C'est donc en définitive d'Averroès que Cardan se rapproche le plus.
- <sup>9</sup> **Démétrius**, Démétrios II Nikatôr, « Le Vainqueur » (mort près de Tyr en 125 avant J.-C.) Fils de Démétrios I<sup>er</sup> Sôter. Il reprit la Syrie à Balas, dont il épouse la femme, Cléopâtre Théa. Il bat contre les Parthes, mais perd cette bataille et fut emprisonné pendant dix ans.
- <sup>10</sup> **Alexandre le Grand** (356-323 av. J.-C.), roi de Macédoine (336-323). Aristote devient, en 343, son précepteur et lui transmet une part de son abondante information scientifique, géographique et historique, mais ne réussit pas à lui imposer ses conceptions politiques. Il apprend l'art militaire dans des campagnes contre les Thraces et les Illyriens et succède son père en 336. Ses succès militaires prouvent son savoir en ce domaine. Il fit parfois parade de ses victoires et de sa façon de camper: ainsi, après une marche très pénible dans les déserts d'Iran, l'armée parvient à Suse en février 324 et il fit organiser des fêtes gigantesques qui annoncent la fin de la campagne.
- <sup>11</sup> **Salomon**, roi d'Israël (972 - 932), fils de David et de Bethsabée. Parvenu au pouvoir, il se débarrassa de son frère aîné Adonias, et de Joab, ancien général de David, et destitua le grand prêtre Abiathar. Il épousa la fille du pharaon, s'allia à Hiram I<sup>er</sup>, roi de Tyr et essaya de faire de son royaume une grande monarchie. Il construisit une série de forteresses qui assurèrent la sécurité extérieure et celle des caravanes de marchands (c'était une époque de commerce actif). Il fit encore construire un tas d'autres bâtiments comme les grandes écuries de Meggido et, enfin et surtout, le grand temple de Jérusalem et un palais royal. Il composa aussi des œuvres poétiques et les auteurs de trois ouvrages de la Bible (Proverbes, Ecclésiaste, Cantique des cantiques) se sont abrités fictivement sous son nom (sans compter les apocryphes psaumes de Salomon).
- <sup>12</sup> **Tybère**, Tiberius Julius Caesar (Rome v.42 av. J.-C. – Misène 37 apr. J.-C.), empereur romain (14-37 apr. J.-C.). Fils de T.Claudius Nero et de Livie, il entra dans la famille d'Octave lorsque sa mère se remaria avec ce dernier (38 av. J.-C.). Auguste lui confie

---

des tâches où il se montre très compétent, comme des missions diplomatiques en Arménie (20 et 6 av. J.-C.) et des campagnes en Rhétie (15 av. J.-C.). Tibère succède sans difficulté à Auguste et ayant obtenu du sénat les pouvoirs et le *cognomen* attribués à Auguste, il transforme la magistrature extraordinaire de son beau-père en institution permanente. Mais il ne se contente pas d'associer le sénat à son pouvoir: il accorde au conseil du prince le choix des magistrats et un plus grand rôle législatif et judiciaire. L'orgueil et la dissimulation de Tibère irritent les sénateurs, méprisés pour leur incompétence. Finalement, sa méfiance et sa misanthropie amènent l'empereur à quitter définitivement Rome et à se retirer à Capri en 27. Quand Tibère apprend que son fils a été empoisonné, il subit un choc qui explique sans doute les cruautés (déportations, exécutions, etc.) de la fin de son règne. Mais il ne semble pas que Tibère soit devenu le monstre de débauche et de cruauté que nous ont dépeint Tacite et Suétone, interprètes de la haine des sénatoriaux. En fait, il continue à gouverner l'Empire avec fermeté et meurt au cours d'un voyage sur le continent (16 mars 37).

<sup>13</sup> **Tacite**, Publius Cornelius tacitus, historien latin (v. 55 – v. 120 apr. J.-C.). Il étudia l'art oratoire, fut un élève d'Aper et de Julius Secundus, peut-être de Quintilien, et l'ami de Pline le Jeune. D'une famille sénatoriale, il exerça d'importantes fonctions de questeur, préteur (88), consul suffect (97) et proconsul d'Asie (v.110-113). Sérieux, il s'acquitt de bonne heure une grande réputation d'orateur, et s'adonna plus tard à l'histoire. Il est un styliste, travailleur toujours insatisfait. À part de bon nombre d'autres ouvrages, il a aussi reflété les soucis des sénatoriaux, non résignés au principat qui les bridait, et s'est exprimé par l'évocation nostalgique des libertés et vertus antiques. Il n'a pas flatté Tibère et Domitien, mais il a manifesté sa sympathie à Nerva, qui a su allier le principat et la liberté. Moraliste, Tacite a bien analysé la psychologie des empereurs et de la cour. Il a aussi jugé les passions des hommes.

<sup>14</sup> **Richard Aungerville de Bury**, (Bury-Saint-Edmunds 1287 – Auckland 1345), habile politique, prélat charitable et respecté et bibliophile savant. Il étudia à Oxford, de 1302 à 1312, quand il choisit la vie ecclésiastique. Il fut appelé à la cour au service du jeune prince Édouard de Windsor et prit là le parti de la reine Isabelle de France, qui contraignit son mari à abdiquer en faveur de son fils, acte qui assura la fortune politique de Richard de Bury: il fut garde du sceau privé, trésorier de l'échiquier et chancelier d'Angleterre. Ensuite Richard de Bury se consacra à son évêché tout en étant chargé par le roi d'importantes missions diplomatiques : c'est lui qui en 1338 fut envoyé à Paris quand Édouard III revendiqua la couronne de France, déclenchant ainsi la guerre de Cent Ans.

Il était entouré d'un cercle de clercs lettrés avec lesquels il entretenait des conversations savantes, mais sa réussite a suscité des jalousies dont les chroniques contemporaines font l'écho. Richard de Bury est un homme entre deux mondes. À certains égards il annonce la Renaissance et manifeste une réelle curiosité intellectuelle et souligne l'importance de la correction des textes. Il insiste sur la valeur des sources originales, grecques ou autres et célèbre les mérites des travailleurs de la pensée qui perfectionnent lentement le savoir humain. Mais sa culture est encore celle du Moyen Âge: il mentionne le plus souvent les textes de la Bible et d'Aristote, ne lit pas le grec et beaucoup des auteurs latins païens ne lui sont connus qu'indirectement. Quand il exhume les anciens, c'est pour offrir aux fidèles le moyen de combattre le paganisme et les hérésies et non pour sauver et faire renaître la culture classique. Enfin il baigne dans la pensée des deux derniers grands théologiens du

---

Moyen Âge, Duns Scot et Guillaume d'Ockham, auteurs que Pétrarque et tous les humanistes se refuseront à lire.

**Jean Bessarion**, humaniste et écrivain byzantin (Trébizonde v. 1402 – Ravenne 1472). Il fut l'un des partisans les plus ardents de l'Union des Eglises et accompagna l'empereur Jean VIII aux conciles de Ferrare et de Florence (1439). Grand ami d'Eugène IV, qui le fit cardinal (1439), il fut en Italie l'un des promoteurs de la Renaissance. Sa célèbre bibliothèque, léguée par lui à Venise, est devenue le noyau de la bibliothèque Saint-Marc.

**Vincent Pinelli** (Naples, 1535 - Padoue, 1601), érudit italien et fervent bibliophile. Il possédait des manuscrits de stratégistes byzantins, disposait dans son musée scientifique de nombreux instruments de mathématiques. Il entretient une correspondance avec Scaliger et Clusius à Leyde, Juste Lipse à Louvain, Velserus et Ocon à Augsbourg, Jacques-Auguste de Thou. Pinelli joua un rôle considérable dans la formation intellectuelle du jeune Nicolas Peiresc, qui devint son émule.

**Sirlette**, Guglielmo Sirleto, prélat italien (Guardavalle, près de Stilo, Calabre 1514 – Rome 1585). Il fut le précepteur des neveux du pape Paul IV, puis se lia avec saint Charles Borromée, qui le fit nommer cardinal en 1565. Pie V le nomma bibliothécaire de la Vaticane en 1570. Il a laissé, notamment, des *Adnotationes...in psalmos* (1569) et une traduction d'un très ancien *Menologium Graecorum...* qui a été publiée dans les *Antiquae lectiones* de Pierre Canisius (1601).

**Henry de Mesme**, Henri I<sup>er</sup> (v. 1532 – 1596), de famille béarnaise. Il fut nommé (1556) podestat, ou chef de la justice, de la République de Sienne; conseiller d'État, chancelier du royaume de Navarre, intendant de la reine Louise, épouse du roi Henri III, il fut l'un des plus grands magistrats de son temps.

<sup>15</sup> **Le chevalier Bodlevi**, sir Thomas Bodley, érudit et diplomate anglais (Exeter 1545 - Londres 1613), connu surtout pour son activité en faveur de l'ancienne bibliothèque d'Oxford, qu'il réorganisa à partir de 1598 et enrichit considérablement, et qui, pour cette raison, a reçu son nom (*Bibliothèque Bodléienne*). La bibliothèque Bodléienne, ouverte en 1602, a puissamment contribué au mouvement intellectuel de la Renaissance anglaise.

**Le Président de Thou**, Jacques de Thou, magistrat français (Paris 1553 – *id.* 1617). Fils de Christophe de Thou, président au parlement de Paris (1508-1582), il fut président à Mortier (1587), conseiller d'État (1588) et contribua au rapprochement d'Henri III et d'Henri IV. Il fut l'un des rédacteurs de l'édit de Nantes (1598) et fut appelé aux Finances par Marie de Médicis (1616). Grand maître de la bibliothèque du roi (1593), il composa en latin une *Histoire des événements de 1543 à 1607*, traduite en français en 1734.

<sup>16</sup> **Xerxes I<sup>er</sup>** (v.519 - Suse 465 av. J.-C.), roi achéménide de Perse (486-465 av. J.-C.), fils de Darios I<sup>er</sup> et d'Atossa. Il réussit à écarter du pouvoir ses frères aînés, mais à son avènement, il dut faire face aux révoltes d'Égypte et de Babylonie qu'il réprima durement; il mit fin au statut particulier que conservaient ces royaumes au sein de l'empire et divisa la Babylonie en deux satrapies (Syrie et Babylonie proprement dite). Ensuite, il entreprit encore bon nombre de campagnes militaires comme l'invasion de la Grèce, pour venger l'échec de son père à Marathon, qu'il prépara longuement et des campagnes à travers Thrace et la Macédoine. Il consacra les dernières années de son

---

règne à édifier de somptueuses constructions à Persepolis et à jouir de ses richesses, entre lesquelles se trouve aussi une bibliothèque somptueuse, tandis que son épouse Amestris faisait régner la terreur parmi les courtisans. Il fut assassiné par un des grands et eut pour successeur son fils Artaxerxès.

**Auguste**, (Caius Julius Caesar Octavianus Augustus), empereur romain (Rome 63 av. J.-C. – Nola 14 apr. J.-C.). Fils d'Atia, nièce de César, il fut d'abord connu sous le nom d'Octave. Adopté et désigné par César comme son héritier, il prend le surnom d'*Octavien* et accourt à Rome aussitôt après la mort du dictateur. Jeune homme de dix-neuf ans qui n'inspire d'abord pas grande crainte, il exécute, froid et tenace, le testament de son grand-oncle. Il veut exercer le pouvoir absolu mais l'exemple de César lui montre qu'on ne peut être souverain à Rome qu'en maintenant extérieurement la République et la légalité républicaine. Il affecte de rendre à chacun la part du pouvoir qu'il avait avant les guerres civiles. Pas à pas il élargit son pouvoir politique et en 27 le sénat lui décerne le surnom d'*Auguste*: maintenant, Auguste, en cumulant les pouvoirs politiques, religieux et absolu, est en réalité le maître absolu. Il créa des organismes gouvernementaux comme le *conseil du prince*, réorganisa le sénat et confia également plusieurs fonctions aux préfets et chevaliers, ce qui fait que Rome fut divisé en plusieurs régions, sous plusieurs magistrats, mais qui dépendent tous de lui. Enfin, dans cette ville désormais divisée en quatorze régions, il a fait entreprendre de grands travaux d'unité publique ou d'embellissement (égouts, théâtre de Marcellus, Panthéon d'Agrippa, etc.). Aidé de Mécène, il protège les lettres: il établit la bibliothèque du temple d'Apollon Palatin et encourage les poètes (Virgiles, Horace, Ovide) et les historiens (Tite-Live).

**Licinius Lucullus**, Lucius, homme politique romain (v.106 - v.57 av. J.-C.). Il combattit pendant la guerre Sociale; sous Sulla, il battit Mithridate sur mer à Ténédos, et ramena pour son compte un gros butin. Édile en 80, il donna des jeux magnifiques. Préteur en Afrique (77), consul (74), il opéra contre Mithridate, qui se réfugia en Arménie, auprès de Tigrane. Il l'y poursuivit et prit Tigranocerta (69). Il s'évertua, en Asie, à limiter les effets des exactions des trafiquants romains, ce qui lui valut des inimitiés. Il fut rappelé en 66. Il profita de sa richesse pour vivre magnifiquement et se faire remarquer par le luxe de sa table. Brillant orateur, il était l'ami de Cicéron et de Caton et possédait une bibliothèque assez importante.

**Charlemagne** (742 - Aix-la-Chapelle 814), roi des Francs (768-814) et empereur d'Occident (800-814), fils aîné de Pépin le Bref et de Bertrade (fille de Caribert, comte de Laon). À la mort de Pépin le Bref, le pouvoir échoit à Charles et à son frère Carloman, mais Carloman meurt en 771 et Charles s'empare sans difficulté de son royaume. Il bat entre autres les Lombards, qui menacent l'État pontifical et se développa comme un grand conquérant qui, souvent conduit par les événements plus que par un plan d'ensemble, tente d'organiser ses conquêtes. Il élargit considérablement les frontières de l'État franc dont il fait un vaste empire. Charlemagne conserve les institutions franques, mais tente de substituer aux ordres oraux des textes écrits, dont les plus importants sont les capitulaires. Ils témoignent de sa volonté d'unifier l'empire et de se faire obéir partout. Un grand effort est accompli pour provoquer un réveil des études et une renaissance de la civilisation antique, surtout effectués à l'aide de Alcuin, le maître de l'école d'York. Une école du palais est créée pour former des serviteurs de l'État, aussi bien laïques que clercs et les ateliers des monastères exécutent des copies des manuscrits anciens et sacrés. Les bibliothèques s'enrichissent considérablement, l'étude de la théologie est encouragée, etc. Pour Charlemagne, véritable maître de l'Église, cette renaissance est liée au développement

---

religieux, car le christianisme est pour lui le lien le plus sûr entre les parties de son empire.

**Alphonse d'Arragon**, Alphonse V, le Grand, (v1396- Naples 1458). Roi d'Aragon, « roi des deux Siciles », qui s'installa à Naples où il tint une cour brillante.

**Matthieu Corvin**, Mathias I<sup>er</sup>, (Kolozsvár 1440 – Vienne 1490), surnommé Corvin (« aux cheveux noir corbeau »), roi de Hongrie (1458-1490). Fils de Jean Hunyadi, il est otage à Prague lorsque la noblesse hongroise l'élit pour roi. Très intelligent, il est passionné par la Renaissance, surtout après son second mariage avec Béatrice d'Aragon. Il embellit le palais de Buda, fonde la bibliothèque Corvina et l'université de Pozsony [aujourd'hui Bratislava]. Son ambition démesurée et sa forte armée permanente le mènent à maintes guerres, mais ne voyant pas l'ampleur du péril ottoman, il ne songe qu'à saisir les petits États chrétiens des Balkans. L'immense domaine de Corvin ne lui survit pas, et les magnats, las de sa tyrannie, écartent son fils du trône.

**François I<sup>er</sup>**, (Cognac 1494 – Rambouillet 1547), roi de France (1515-1547), fils de Charles d'Orléans et de Louise de Savoie. Il succéda Louis XII, son beau-père et dut continuer les guerres d'Italie. Mais il négocia avec le pape Léon X qui signa la paix, suivie du concordat de Bologne en 1516. Et à la même date il négocia avec le nouveau roi d'Espagne, le futur Charles Quint, le traité de Noyon, qui assurait à la France le Milanais contre la reconnaissance de Charles comme roi de Naples. À la mort de Maximilien d'Autriche, François I<sup>er</sup> posa sa candidature mais ne put empêcher l'élection de Charles Quint et cette ambition nouvelle du roi allait entraîner de longues guerres, entre autres à nouveau en Italie. À la fin, la réconciliation fut marquée par son mariage avec la sœur de Charles Quint, Éléonore d'Autriche. Mais plus tard les guerres reprendront. François I<sup>er</sup> assurait aussi la prospérité économique du royaume. Ainsi il créa des encouragements prodigués aux explorations maritimes. Les guerres expliquent aussi en partie, avec la sympathie témoignée par le roi aux humanistes, dont beaucoup professaient les thèses des réformés, le caractère assez tolérant de sa politique à l'égard des protestants. Il y fut encouragé par sa sœur, Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre. Il apprécia aussi la Renaissance et soutint, en tant que mécène, les humanistes du Cénacle de Meaux et créa les lecteurs royaux, professeurs rémunérés par l'État, qui enseignent d'abord le grec, l'hébreu et puis le latin : ce fut l'origine du Collège de France. Il appela en France des artistes italiens comme Léonard de Vinci, Benvenuto Cellini et le Primatice et fit du musicien Clément Janequin son maître de chapelle.

<sup>17</sup> **Sénèque**, homme politique, écrivain et philosophe latin (Cordoue v. 4 av. J.-C. – Rome 65 apr. J.-C.). Venu à Rome très jeune, il y étudia d'abord l'éloquence et suit ensuite les leçons de trois philosophes: Attalus (stoïcien), Fabianus et Sotion (pythagoriciens). Brillant rhéteur, il fut avocat puis questeur. Exilé en Corse de 41 à 49, il fut rappelé à Rome où il devint le précepteur de Néron qui le nomme consul en 57. En 65, celui-ci l'impliqua dans la conjuration de Pison et lui ordonna le suicide. Sénèque avait beaucoup écrit, et dans les genres les plus divers: des tragédies comme *Hercule furieux*, *Médée* et *Œdipe*; une satire bouffonne, mêlée de prose et de vers; les *Quaestiones naturales*, ouvrage scientifique de sept livres; deux traités moraux, *De clementia*, dédié à Néron et *De beneficiis*; dix dialogues ou traités comme *De providentia*, *De Ira*, *De tranquillitate animi* et *De vita beata* et enfin les *Lettres à Lucilius*. Ses poésies, ses discours et ses autres œuvres scientifiques sont perdus. C'est surtout de morale qu'il s'occupe, la logique ne l'intéresse pas et sur les problèmes de

---

métaphysique, sa doctrine est superficielle et souvent contradictoire. La sagesse consiste à cultiver sa volonté pour mettre son bonheur dans la vertu et non dans les hasards de la fortune (cf. la doctrine stoïcienne). Sénèque use d'un style parlé qui a ses défauts comme une négligence parfaite dans la composition et un excès de préciosité, un style qui suscite les critiques de la génération suivante et des écrivains d'esprit classique tels que Quintilien et Tacite. Ses idées lui ont valu d'être consulté non seulement par les philosophes, mais par les Pères de l'Église, qui considèrent que sa pensée peut se concilier avec la morale chrétienne.

- <sup>18</sup> **Plaute**, Maccius Plautus, poète comique latin (Sarsina, Ombrie 254 – Rome 184 av. J.-C.). Sa vie est mal connue. Il avait gagné de l'argent dans des entreprises théâtrales, le perdit dans ses spéculations malheureuses et devint garçon meunier; enfin, il se mit à composer des comédies, qui furent sans doute jouées à partir de 210 av. J.-C. jusqu'à sa mort. On attribuait à Plaute cent trente comédies, parmi lesquelles Varron n'en reconnaissait comme authentiques que vingt et une, que nous possédons intégralement, sauf la dernière, la *Vidularia*. Ses comédies sont souvent imitées par d'autres: Molière imite *Amphitryon* et *Aulularia*, Regnard *les Ménechmes* et *Casina*, etc. Quelques autres titres des comédies de Plaute sont *Asinaria* (la comédie de l'âne), *les Captifs*, *le Persan*, *Cistellaria* et *Pseudolus* (le Trompeur). La couleur grecque de ces textes n'est qu'un déguisement, le trait de moeurs étant bien romain. Plaute transforme radicalement ses modèles à la mesure d'une foule romaine qui a plus de santé que de bon goût, que le trivial même n'effraie pas. Il conserve les intrigues, mais en fait, l'intrigue n'est rien: une parfaite désinvolture préside à l'entrée et à la sortie des personnages. L'intrigue est sacrifiée au jeu, la logique au spectacle, les événements comptent moins que les personnages, tous d'un pittoresque violent, et dont chacun apporte sa note particulière dans le concert comique. Ces personnages annoncent déjà les types de la commedia dell'arte comme le soldat fanfaron.

Chapitre II: p.31

- <sup>19</sup> **Monsieur De Fontenay**, François du Val, marquis de Fontenay-Mareuil, homme de guerre et diplomate français (v.1595 – Paris 1665). Maître de camp du régiment d'infanterie de Piémont, il fit surtout campagne dans les guerres civiles de la Régence et fut nommé maréchal de camp en 1626. Il fut ambassadeur en Angleterre (1630-1633) et à Rome (1640-1650). Il a laissé des *Mémoires*, publiés en 1826.
- Monsieur de Hale**, sir Matthew Hale, magistrat anglais (Alderley, Gloucestershire 1609 – *id.* 1676). Juriste assez remarquable pour avoir été employé, bien que royaliste, sous le Protectorat, il plaida de nombreux procès politiques et s'intéressa aux sciences les plus diverses.
- Monsieur Du Puis**, Matthias, dominicain français (Picardie v.1590 – Paris 1655). Missionnaire à la Guadeloupe de 1644 à 1650. Il a publié une *Relation de l'établissement d'une colonie française dans l'isle de la Guadeloupe* (1647).
- Monsieur Ribier**, Guillaume Ribier, (Blois 1578 - 1666) conseiller d'Etat et proche de Marie de Médicis. Il a composé un recueil d'un très grand nombre de lettres et de mémoires d'État de la période entre 1537 jusqu'en 1560.
- Monsieur des Cordes**, Jean des Cordes (1570-1642), ordonné prêtre séculier et pourvu d'un canonicat à Limoges. Il résigna ce canonicat et s'établit à Paris, pour ne s'occuper plus que de sa bibliothèque. D'après le *Dictionnaire de Biographie française* : « Sa belle bibliothèque, plus de 8 000 volumes, fut mise en vente. Richelieu se la réserva, en

---

offrit de 20 000 à 25 000 francs mais ne l'acheta pas. Mazarin acquit le tout... ». Il en reste un catalogue avec un éloge de des Cordes, composé par son ami Naudé.

**Moreau**, Pierre, imprimeur à Paris de 1626 à 1649. Calligraphe habile, maître écrivain juré, il s'appliqua à populariser par la typographie l'art des belles écritures. Il fit paraître en 1626 un spécimen de ses caractères imitant la bâtarde et la ronde penchée, nommés « financiers », pour lesquels il obtint un privilège et qui figurent au complet dans une édition de *Virgile* (1648).

<sup>20</sup> **Pline le Jeune**, cf. note 7.

<sup>21</sup> **Baptiste Cardone**, cf. note 2.

<sup>22</sup> **Richard de Bury**, cf. note 14 . Le *Philobiblon* est une apologie et un testament, une autobiographie, une satire et un document sur une époque, un ouvrage de bibliophilie et un guide de lecture, un traité sur les bibliothèques. L'aspect personnel de l'ouvrage lui donne une irremplaçable note de vie. Richard de Bury n'y cache pas sa passion pour les livres, mais, la sentant excessive, il cherche en même temps à la justifier, avec deux arguments principaux: il veut donner un exposé des mérites des livres et y ajoute son intention désintéressée de créer une bibliothèque. Mais le *Philobiblon* est aussi un témoignage important du XIV<sup>e</sup> siècle dont il dresse un tableau sombre de la décadence et du déclin des lettres, corrobé par d'autres plaintes identiques. Il parle d'étudiants découragés par la misère, de mauvais professeurs auxquels il faut préférer les livres eux-mêmes et du clergé qui se trouve dans un état de dissolution morale et intellectuelle, d'ignorance et d'oisiveté. Richard de Bury y donne la parole aux livres comme à des personnes et leur fait dire des vérités sévères à l'adresse des moines qui ne savent pas estimer à leur prix les trésors des bibliothèques. Enfin le *Philobiblon* est un guide intellectuel élaborant une sorte de pédagogie des études à l'usage des clercs, avec la description des ouvrages nécessaires à leur formation. Il y démontre aussi la supériorité des anciens sur les modernes, même si ces derniers ne sont pas sans mérites. La composition de l'œuvre démontre quelques défauts comme le manque d'un plan clair et de logique, et les transitions assez rudes. Mais c'est exactement ce désordre qui fait le charme de l'ouvrage.

<sup>23</sup> **Vincent Pinelli**, cf. note 14.

<sup>24</sup> **Possevin**, Antoine Possevin, (1533-1611). Jésuite, érudit et polyglotte. Auteur de *La Bibliothèque et son apparat sacré*, *Miles Christianus*, *De cultura ingeniorum*, etc.

<sup>25</sup> **Juste Lipse**, cf. note 4.

<sup>26</sup> **Jérôme Cardan**, cf. note 8.

<sup>27</sup> **Monsieur de F.**, **Monsieur de Fontenay**, cf. note 19.

Chapitre III: p.33

<sup>28</sup> **Sénèque**, cf. note 17.

<sup>29</sup> **Alphonse d'Arragon**, cf. note 16.

---

<sup>30</sup> **Sénèque**, cf. note 17.

<sup>31</sup> **Ausone**, Ausonius Decimus Magnus, poète latin (Bordeaux v. 310 – *id.* v. 385). Rhéteur et grammairien à Bordeaux, maître et ami de Paulin de Nole. Il devint précepteur du futur empereur Gratien et vécut à la cour de Trèves jusqu'en 385. Chrétien sans conviction, Ausone fut avant tout un habile versificateur dont les oeuvres sont tout imprégnées de rhétorique. Il est l'auteur de courtes pièces (éloges de sa famille, des membres de l'Université, etc.), d'*Épîtres* et d'*Idylles* dont la plus célèbre est la *Moselle*, récit de son voyage sur la Moselle de Trèves au Rhin.

<sup>32</sup> **Ange Politien**, Agnolo Ambrogini, surnommé il Poliziano, poète et humaniste italien (Montepulciano 1454 – Florence 1494). Après avoir étudié avec Marsile Ficin, il professa à Florence et fut précepteur des enfants de Laurent de Médicis. Il a composé de nombreuses poésies grecques et latines, qui révèlent sa culture classique; mais c'est surtout par ses œuvres en toscan qu'il est aujourd'hui apprécié. Il a écrit les *Stances pour le tournoi (La Giostra)* [1478], composées à la demande de Laurent de Médicis pour célébrer un tournoi où son frère Julien avait brillé (1475). Ce poème, interrompu par la mort de Julien, assassiné dans la conjuration des Pazzi (1478), charme par sa grâce aimable et souriante. Les souvenirs de l'Antiquité s'y mêlent aux accents de la poésie populaire toscane. Sa *Fable d'Orphée* (1480), poème dramatique, introduit habilement, dans le cadre de la représentation sacrée, la mythologie et la pastorale. Monteverdi s'en inspira dans son *Orfeo*. Politien a, en outre, écrit une relation de la conjuration des Pazzi et un recueil de *Miscellanea* (1489). Ange Politien rédige le *Panepistemon*, courte et neuve classification des disciplines, qui relie à la « philosophie » les arts plastiques et même les arts mécaniques.

<sup>33</sup> **Ptolémée**, Ptolémée I<sup>er</sup> Sôter. Roi d'Égypte (323 – 285). Fils de Lagos, il fut un des principaux généraux d'Alexandre le Grand et reçut l'Égypte en partage à la mort de ce dernier (en 323). Il établit sa capitale à Alexandrie et donna à la ville un essor intellectuel et commercial considérable. Il y fit construire le Musée et la Bibliothèque.

<sup>34</sup> **Cedrenus**, chroniqueur byzantin du XI<sup>e</sup> siècle, auteur d'une *Histoire* allant de la création à 1057, où, pour la période 811-1057, il a simplement copié Skylitzès.

<sup>35</sup> **Sénèque**, cf. note 17.

<sup>36</sup> **Josephe**, Flavius Josèphe, historien juif, (Jérusalem 37- Rome 100). Il a échappé au massacre après la prise de Rome. Il fut l'ami de Vespasien auquel il prédit l'Empire et qui le libéra. Il assista au siège de Jérusalem dans le camp des Romains, comme interprète de Titus. Josephe est l'auteur de *De la guerre juive & Les Antiquités judaïques*, seul témoignage historique direct et non chrétien concernant Jésus, considéré par de nombreux critiques comme une interpolation ou une "forgerie".

<sup>37</sup> **Aulugelle**, Aulus Gellius, grammairien et critique latin (Rome v. 130 apr. J.-C.), élève de Fronton, disciple d'Hérode Atticus, qu'il connut à Athènes. Auteur des *Nuits attiques*, en vingt livres. Écrit avec aisance, son ouvrage manifeste un esprit curieux et fin. Il est précieux par le nombre de renseignements qu'il a conservés sur les écrivains archaïques qu'il copiait.

**Ammien Marcelin**, historien latin, Grec d'origine (Antioche v.330 - v.400). Il servit sous l'empereur Constance et accompagna Julien contre les Parthes. Il continua l'œuvre de

---

Tacite. Son ouvrage (*Rerum gestarum libri XXXI*) allait de Nerva à la mort de Valens. Les treize premiers livres sont perdus. Bien informé, d'une rare impartialité, parfois diffus, mais vivant, Ammien Marcellin abonde en narrations intéressantes.

**Sabellic**, Marcus Antonius Sabellicus, historien et humaniste italien (Vicovaro, Campagne romaine, 1436 – Venise 1506). Élève de Pomponius Laetus, il enseigna la rhétorique à Udine et fut bibliothécaire à Venise. Il s'occupa d'archéologie et d'histoire. Il est surtout l'auteur d'une *Histoire de Venise* (1487).

**Volaterran**, Raphael Volterra (Volterra 1451-1521). Il composa des commentaires qu'il intitule *Urbani quia in urbe conscripti*. Il écrivit le livre à Rome. Le livre contient des parties sur la géographie, les hommes illustres, l'anthropologie, la philologie et les principes des Arts.

<sup>38</sup> **Euménès II**, roi de Pergame (v.197 – v. 159 av. J.-C.), fils aîné et successeur d'Attalus I<sup>er</sup>. Héritier de l'alliance romaine, il contribue aux victoires de Titus Quinctius Flaminus et des Scipions et en est payé par de vastes territoires: toute l'Asie Mineure séleucide sauf la Carie, la Lycie et les villes grecques qui ont lutté contre Antiochos. Mais plus tard, le sénat s'inquiète de puissance, redoute une trahison et lui refuse l'accès à Rome. Il parvient néanmoins à laisser, à sa mort, un état intact grâce aux coalitions des petits États d'Asie Mineure. Il en assure la cohésion en multipliant les fondations de villes et de colonies militaires. Sous ce roi, Pergame est prospère, devenu le premier marché de la mer Égée. Protecteur des lettres et des arts, Euménès II couvre de monuments la colline de Pergame, enrichit sa bibliothèque et fait achever le grand autel de Zeus et d'Athéna, dont la grande frise, représentant la lutte des Dieux et des Titans, commémore en fait la victoire d'Attalus I<sup>er</sup> sur les Galates, c'est-à-dire, dans l'esprit de son réalisateur, celle de la civilisation sur la barbarie.

<sup>39</sup> **Constantin I<sup>er</sup> le Grand**, (Naïsse, Mésie, entre 280 et 288 – Ancyrona, près Nicomédie 337). Empereur romain (306-337). À partir de 312, il se rangea résolument du côté de l'Église et par l'*Édit de Milan* (313) garantit aux chrétiens une tolérance qui équivalait à la reconnaissance du christianisme comme religion d'État. Constantin poursuivit aussi une œuvre de restauration intérieure : souverain de droit divin, il pouvait prendre toutes les décisions législatives et contraignit ses sujets par une pesante administration et la surveillance d'une forte police. Tout rôle fut enlevé au Sénat et à l'armée. En 330, Constantinople devint la nouvelle capitale de l'Empire. Son règne fut illustré par la construction des premiers monuments chrétiens, l'église du *Saint-Sépulcre* à Jérusalem, à Rome les basiliques du *Latran* et du *Vatican*, etc.

<sup>40</sup> **Sammonique**, Serenus Sammonicus, médecin célèbre qui vécut sous Sévère et sous Caracalla, il écrivit divers traités d'histoire et des choses naturelles, dont on ne connaît qu'un poème de la *Médecine et des Remèdes*. Il dressa une importante bibliothèque et fut le précepteur de Gordien III, auquel il laissa ses livres.

**Gordien le Jeune**, Marcus Antonius Gordianus, le Pieux, (Rome 224 ? – Zaïtha, près de l'Euphrate 244). Empereur romain (238-244). Il se laissa diriger par Timésithée, préfet du prétoire, et prit part en 242 à une expédition contre les Perses, qu'il chassa d'Antioche. Timésithée étant mort (243), Philippe l'Arabe, son successeur, contraignit Gordien à partager la pourpre avec lui, et le dépouilla bientôt. Gordien mourut massacré par les partisans de Philippe.

---

<sup>41</sup> **Epaphroditus**, Épaphrodite de Chéronée, grammairien grec (seconde moitié du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.). Il enseigne à Rome sous les règnes de Néron, de Vespasien, de Titus et de Domitien. Il écrivit des commentaires sur Homère, Hésiode, Pindare, Callimaque et les poètes comiques. Nous n'avons que des fragments de ses oeuvres.

<sup>42</sup> **Richard de Bury**, cf. note 14.

**Monsieur de Thou**, cf. note 15.

**Le chevalier Bodlevi**, cf. note 15.

<sup>43</sup> **Aulus Persius Flaccus**, poète satirique latin (Volterra 34 apr. J.-C. – Rome 62). Il était chevalier romain et appartenait à une famille qui maintenait l'esprit d'opposition aux empereurs : Paetus, en effet, était son oncle maternel. À l'âge de douze ans, il vint à Rome. Il eut pour maître le stoïcien Annaeus Cornutus, qui devint son directeur de conscience. Il lui doit la profonde élévation morale des six petites *Satires* qu'il nous a laissées. Il est d'ailleurs moraliste plus que satirique. Il a cherché à faire de la satire traditionnelle un « grand genre », mêlant les procédés oratoires au pittoresque. Le style en est souvent trop concis et pénible. Dans ses satires, au nombre de six, Perse défend les doctrines de son maître stoïcien. Ce stoïcisme donne à ses œuvres une certaine raideur morale, mais il veut conserver néanmoins à la satire sa liberté d'allure.

<sup>44</sup> **Horace**, Quintus Horatius Flaccus, poète latin (Venosa, Apulie 65 - 8 av. J.-C.). À l'âge de vingt ans, après avoir étudié à Rome, Horace part pour Athènes afin d'étudier la philosophie. Il s'y lie avec Brutus, le meurtrier de César, qui lui donne dans son armée le grade de tribun militaire et combat à Philippes. Revenu à Rome, ruiné et suspect, il devient greffier de la questure. Puis il rencontre Virgile, qui le prend en affection et le présente à Mécène. Horace se lie avec celui-ci d'une étroite amitié et devient ainsi l'ami d'Auguste, mais refuse la place de secrétaire particulier que l'empereur lui offre. Horace était doué d'un tempérament d'artiste, très fin et très équilibré. Sa culture, son esprit et son raffinement le prédisposaient à réussir auprès de la société choisie de Rome, mais il tint toujours à sauvegarder sa liberté. Son épicurisme délicat se satisfait autant des plaisirs mondains que des joies de la campagne et de la solitude. Sa morale sera celle d'un honnête homme épris du juste milieu. Il écrit entre autres des *Sermones* qui, vers la fin de sa vie, prennent de plus en plus la forme épistolaire (*Épîtres*). Le poète satirique, mordant au début, et usant volontiers de l'attaque personnelle, à l'imitation de Lucilius, ira, à mesure qu'il vieillit, en adoucissant le ton, la réflexion morale prenant de plus en plus le pas sur l'attaque. Par sa sobriété, sa justesse, sa sévérité en matière littéraire et son constant souci de perfection, Horace est apparu aux humanistes de la Renaissance comme le modèle des vertus classiques d'équilibre et de mesure. Sa philosophie, qu'on a résumée dans le vers *Carpe diem, carpe horam*, le fait considérer comme un adepte de l'hédonisme, mais cette morale du plaisir reste soumise chez lui au contrôle de la raison.

<sup>45</sup> **Sénèque**, cf. note 17.

#### Chapitre IV : p.38

<sup>46</sup> **Lyra**, Nicolas De Lyre, Lyranus, (La Neuve-Lyre, Normandie 1270 – Paris 1349). Théologien très influent au XIV<sup>e</sup> siècle, franciscain, exégète, auteur de commentaires de la Bible. Entré chez les Franciscains à Verneuil (v.1301), il devint professeur d'exégèse à Paris et fut provincial de Bourgogne en 1325. Ses *Postillae perpetuae*

---

commentent les institutions hébraïques de l'Ancien Testament en utilisant le texte hébreu et les commentaires juifs et latins. Cette œuvre fut publiée posthume entre 1471 et 1475.

**Hugo, Hugues de Saint-Victor**, théologien et philosophe franciscain, (Ypres ? - Paris 1141). Il proposa une éducation humaniste, tout en maintenant la philosophie au rang de la servante de la théologie. Sur ce sujet, il composa *Commentaria in hierarchem celestem*, où il distingue la philosophie et la théologie.

**Tostat**, Alphonse, (1414-1454), évêque d'Avilla, docteur de Salamanque. « Il avait beaucoup de mémoire et d'érudition, et savait à ce qu'on prétend tout ce qui se pouvait savoir » (*Moreri*).

**Salmeron**, Alfonso, (1515 - 1585). Exégète qui a étudié à Paris la philosophie et la théologie. Il fut un des premiers Jésuites et assista au Concile de Trente, où il prononça le panégyrique de Saint Jean l'Évangéliste. Il écrivit de nombreux livres sur des questions évangéliques, sur les *Actes des Apôtres*, etc.

<sup>47</sup> **S. Thomas D'Aquin**, théologien et philosophe italien (Roccasecca, royaume de Naples 1227– Fossa Nova 1274). Il fut surnommé le Docteur angélique. Il se développait la connaissance des philosophes arabes à Naples, puis à Cologne et à Paris. Il fut l'élève de saint Albert le Grand. Il enseigna la théologie à l'université de Paris, au *studium* de la curie romaine et à Naples. Il mourut en se rendant au concile de Lyon. Son œuvre comprend deux « sommes » *Summa contra Gentiles* et *Summa Theologiae*. Elle constitue peut-être la tentative la plus complète du Moyen Âge pour penser la religion chrétienne; construire la théologie en mettant à son service toutes les possibilités de la dialectique et de scolastique ; accorder la foi et la raison, les dogmes du christianisme et les théories d'Aristote.

**Ockham, Guillaume d'Ockham**, théologien anglais (Ockham, Surrey, entre 1295 et 1300 – Munich 1349 ou 1350). Franciscain, il étudia à Oxford et y enseigna. Il fut entraîné dans la controverse théologique menée par le général des franciscains, Michel de Césène, contre Jean XXII, à propos de la pauvreté du Christ, et à la lutte engagée par Louis de Bavière, élu empereur, contre ce même pape, déclaré hérétique et faux pape. Excommunié, Guillaume se réfugia à Pise, puis s'établit à Munich, sous la protection de Louis de Bavière, et continua sa double lutte par ses écrits. Théoricien du nominalisme, il fut le précurseur des empiristes anglais. Il formula sa philosophie dans son *Commentaire sur les Sentences*, ses *Quodlibeta septem* et son *Centiloquium theologicum*. Il contribua à séparer la philosophie de la théologie et permit ainsi la constitution d'une science autonome. D'après lui, les universaux sont dépourvus de réalité : ils sont le produit de l'abstraction, simple gymnastique de l'esprit. Seule la connaissance sensible garantit l'existence des êtres et des phénomènes. La métaphysique est vaine puisque les dogmes ne peuvent être démontrés par la raison; la science n'a pour objet que le particulier. Mais les vérités révélées sont au-delà des atteintes de la raison et l'Église a toute compétence pour les expliquer. La critique d'Ockham s'achève donc par un acte de foi. Elle soumet tout ce qui n'appartient pas à la Révélation à l'expérimentation de chacun, peuple ou souverain.

**Guillaume Durand de Saint-Pourçain**, (1270 - 1334), philosophe scolastique et théologien français, adversaire du thomisme. Surnommé le « Doctor resolutissimus » à cause du caractère radical et novateur de ses opinions, il est l'auteur de commentaires sur les quatre livres des *Sentences* ainsi que de plusieurs traités de théologie en latin.

**Pierre Lombart**, théologien lombard (Novare v. 1100 - Paris 1160). Étudiant à Reims, puis à Paris, il enseigna la théologie à l'école Notre-Dame et compta rapidement parmi les

- 
- plus brillants théologiens de son temps. Il fut élu évêque de Paris en 1159. Ses œuvres authentiques sont le *Commentaire sur les Psaumes*, le *Commentaire sur les Épîtres de saint Paul*, des sermons, dont la simplicité tranche sur le mauvais goût du temps, et surtout les *Quatre Livres des sentences*, arsenal de textes patristiques disposés de manière à former un enseignement complet de la foi. Ils furent la base de l'enseignement théologique durant toute l'époque scolastique et valurent à leur auteur le nom de *Maître des sentences*.
- Henry de Gand**, dit parfois Goethals, théologien flamand (Gand 1217 ? – Tournai 1293). Sa vie est à peu près inconnue. On sait qu'il fut archidiacre de Bruges en 1276, docteur en théologie en 1277. Il joua un rôle important dans les affaires universitaires de Paris (notamment dans le conflit réguliers-séculiers). Il a un système très personnel, surtout en ce qui concerne la notion d'individus, l'essence et l'existence, la forme substantielle, la théorie de la connaissance, le rôle de la volonté. Il est souvent opposé à saint Thomas, plus encore à Duns Scot. Honorius IV et Philippe le Bel le chargèrent de missions. Il est l'auteur de *Quodlibeta* et d'une *Somme théologique*.
- Alexandre de Ales**, Alexandre de Hales, franciscain et théologien anglais (Hales, Gloucestershire, 1190 ? – Paris 1245). L'un des premiers, il mit à profit les traductions arabes d'Aristote.
- Gilles de Rome**, religieux augustin (Rome v. 1243 – Avignon 1316). Élève de saint Thomas d'Aquin, il devint un professeur réputé. Général de son ordre, archevêque de Bourges, et puis cardinal, il n'est pas assuré qu'il ait été précepteur de Philippe le Bel, mais il écrivit pour lui un traité *De regimine principum*. Au cours d'un séjour à Rome au moment de la tension entre Philippe le Bel et Boniface VIII, il publia *De ecclesiastica potestate*, qui est l'exposé le plus outrancier des thèses de la théocratie pontificale et le point extrême de l'augustinisme politique.
- Albert le Grand**, philosophe et savant (Lavingen, Souabe, v.1193 – Cologne 1280). Il fut le maître de saint Thomas d'Aquin et son œuvre est inséparable de celui-ci. Il fit connaître les œuvres d'Aristote.
- Aureolus**, Manius Acilius, un des généraux qui se disputèrent l'Empire romain vers le milieu du III<sup>e</sup> s. Claude II le battit devant Milan et les soldats le tuèrent (268).
- Burlée**, Gautier Burley, prêtre et théologien d'Oxford, qui vivait au XIV<sup>e</sup> siècle. Il fut l'adversaire de John Duns et le compagnon de Guillaume d'Ockham. Il est l'auteur de plusieurs traités de philosophie et un traité de la vie des philosophes, peu fiable selon Moreri.
- Capreolus**, Jean, (1380-1444), théologien dominicain et thomiste. Il a écrit quatre livres de commentaires sur les Maîtres des Sentences et une apologie de la doctrine thomiste. Il s'opposa à Tostat au concile de Bâle.
- Maïor**, Georg, théologien protestant allemand (Nuremberg 1502 – Wittenberg 1574). Professeur à Wittenberg (1536) et disciple de Melanchthon, il soutint la nécessité des bonnes œuvres non comme source, mais comme preuve du salut, et fut âprement combattu par les luthériens.
- Vasquez**, Gabriel, (mort en 1604), jésuite depuis 1569, auteur d'un grand nombre d'ouvrages de théologie imprimés à Lyon en 1620.
- Suarez**, Francisco, théologien espagnol (Grenade 1548 – Lisbonne 1617). Entré dans la Compagnie de Jésus, il fut appelé au Collège romain comme professeur de théologie (1580). Après avoir été professeur à Alcalá, il se fixa à Salamanque, puis à Coimbra, où sa renommée lui attira des visiteurs du monde entier. Il laissa une œuvre théologique énorme dont les parties les plus importantes sont *Disputationes metaphysicae* et des *Commentaires sur la Somme de saint Thomas*. Son érudition et le

---

caractère moderne de sa méthode lui valurent d'être considéré comme le plus grand théologien de son temps. Il fut un des moteurs du congruisme.

<sup>48</sup> **Balde**, probablement il s'agit de Baldo degli Ubaldi, jurisconsulte italien (Pérouse v.1320–Pavie 1400). Élève et rival de Bartolo da Sassoferrato, il enseigna à Bologne, Pérouse, Pise, Florence et Padoue.

**Barthole**, Bartolo, jurisconsulte italien (Sassoferrato, Urbino 1314 –Pérouse 1357). Il enseigna le droit romain dans diverses villes, notamment à Pise et à Pérouse. Il s'est efforcé de concilier les textes romains, les institutions féodales et les statuts municipaux de l'Italie, afin d'élaborer un droit commun pouvant servir à guider la pratique. Il prit le droit romain pour base, mais en se laissant guider par le bon sens. Dans cet esprit, il régla les conflits entre les statuts des villes lombardes, ou entre la législation de ces villes et la législation de droit commun applicable à tous les sujets de l'Empereur.

**Cujas**, Jacques, jurisconsulte français (Toulouse 1520 – Bourges 1590). Il apprit le droit avec le professeur toulousain Arnaud Ferrier. En 1547, il ouvrit à Toulouse un cours d'*Institutes*. Il enseigna successivement à Cahors, à Bourges, à Valence et revint ensuite à Bourges. Il visita aussi Turin et Paris où il obtint d'enseigner en 1576. Cujas fut le représentant le plus brillant de l'école historique. Il fit, comme les glossateurs et suivant Alciat, une étude exégétique des textes du *Digeste*, mais pour retrouver leur portée première plutôt que pour expliquer le droit de Justinien. Il chercha à reconstituer ainsi les doctrines juridiques des diverses époques de Rome. Parmi ses principaux ouvrages figurent ses *Observations*, ses *Recitationes* et ses commentaires sur diverses parties du droit romain. Tous se distinguent par l'érudition et la profondeur de la pensée.

**Alciat**, André, jurisconsulte italien (Alzate, Milanais 1492 – Pavie 1150). L'un des premiers, il chercha à éclairer l'étude du droit romain au moyen de l'histoire, des langues et de la littérature de l'Antiquité. Ses innovations commencèrent la ruine de l'école des vieux glossateurs et ouvrirent la voie à Cujas. Il est l'auteur d'un recueil de sentences morales en distiques latins, *les Emblèmes* (1522).

**Dumoulin**, Charles, jurisconsulte français (Paris 1500 – *id.* 1566). Reçu avocat au parlement de Paris en 1522, il réussit mal au barreau. Il renonça aux principes de Calvin, pour se rallier à la Confession d'Augsbourg. Il publia en 1522 un *Commentaire sur l'édit des petites dates*, qui fut condamné par la Sorbonne et le Parlement. Dumoulin doit s'expatrier, mais revint à Paris où il conseille le roi de ne pas publier les déclarations du concile de Trente. Il rédigea une consultation qui souleva contre lui les catholiques et les calvinistes, *Conseil sur le fait du concile de Trente*. Il fut enfermé par ordre du parlement. Comme jurisconsulte, Dumoulin a exercé une influence considérable: il a préparé l'unité du droit par ses travaux sur les coutumes et le droit romain. Il est aussi à la transition des deux écoles qui se sont occupées du conflit des lois: l'école française et l'école de Bologne.

<sup>49</sup> **Hippocrate**, le plus grand médecin de l'Antiquité (Île de Cos 460 – Larissa, Thessalie, v.377 av. J.-C.). Il a tenu école à Cos à l'époque de Périclès. Il est l'homme qui a le plus complètement embrassé toutes les connaissances médicales de son temps. Il est sans doute celui qui les a mises le mieux en pratique. Hippocrate a aussi eu le grand mérite d'être l'initiateur de l'observation clinique. Il a laissé un corps de doctrine des plus remarquables dans de nombreux traités, dont quelques-uns ne sont probablement pas de lui.

- 
- Galien**, Claude, médecin grec (Pergame v. 131 – Rome ou Pergame v.201). Il approfondit les doctrines philosophiques de son temps, puis il étudia la médecine à Pergame, à Smyrne, à Corinthe et surtout à Alexandrie. Il exerça à Pergame et à Rome. Galien régna, avec Aristote, sur toute la médecine jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. L'aspect le plus important de Galien est formé par ses découvertes en anatomie, fondées sur des observations précises. Son œuvre, qui procède en grande partie d'Hippocrate, représente le point culminant de la médecine grecque.
- Paul Éginète**, ou Paul d'Égine, médecin antique, qui vécut à la fin du quatrième, au début du cinquième siècle. Il fit un abrégé des œuvres de Galien, publié au XVI<sup>e</sup> siècle.
- Oribase**, médecin grec (Pergame, Mysie 325 – Byzance 403). Il fut élève de Zénon de Chypre et fut emmené en Gaule par Julien, qui le fit aussi questeur de Constantinople. Après la mort du prince, il fut disgracié et banni. Il s'acquit parmi les barbares une si grande réputation que les empereurs le rappelèrent. L'ouvrage le plus important de ce médecin est une encyclopédie des connaissances médicales du temps: *Collectanea artis medicae*. Il passe pour avoir découvert les glandes salivaires.
- Aece**, Aëtius Amidenus, scientifique de l'empereur Justinien. Il fut l'auteur d'une encyclopédie médicale, véritable synthèse des connaissances médicales de l'Antiquité tardive.
- Trallian**, Alexander Trallianus ou Alexandre de Tralles, philosophe et médecin, qui vécut à la fin du quatrième, au début du cinquième siècle, ou sous l'empereur Justinien. Auteur de plusieurs traités de médecine, publiés au XVI<sup>e</sup> siècle.
- Avicenne**, philosophe et médecin iranien (Afshana, près de Boukhara 980 – Hamadhān 1037). Il s'initia aux mathématiques, à la physique, à la médecine et à la philosophie. À dix-sept ans, il guérit d'une grave maladie le prince de Boukhara, qui lui ouvrit sa bibliothèque. À Djurdjān, sous la protection de Muhammed Chirāzī, il commença son fameux *Canon de la médecine*, qui, traduit en latin, devint rapidement populaire en Europe et fut enseigné dans les facultés jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. Il écrit aussi un *Poème de la médecine*, abrégé en vers du canon, une encyclopédie des sciences philosophiques et un livre de la *Météorologie*, souvent attribué à Aristote. La médecine occupe la place la plus importante dans son œuvre : en tant que remarquable clinicien, il décrit avec précision des maladies comme la méningite aiguë et l'apoplexie et donne de nombreux conseils thérapeutiques. La médecine d'Avicenne, comme sa philosophie, jouit un grand rôle dans la pensée médiévale et préparèrent les découvertes de la Renaissance.
- Avenzoar**, médecin arabe (Peñaflor, Andalousie 1073 – Séville 1162). Il vécut à Séville. Averroès fut son élève et son ami. Son ouvrage principal, *Teisir* ou *Theisir* (1490), contient des observations curieuses.
- Fernel**, Jean, astronome, mathématicien et médecin français (Clermont-en-Beauvaisis 1497 - Paris 1558). Docteur à Paris en 1530, il commença à professer dès 1534 et acquit une grande réputation. D'autre part, il tenta de trouver la longueur du degré du méridien en mesurant la hauteur méridienne du Soleil et en cherchant la distance qui sépare Paris d'Amiens. Au point de vue médical, Fernel, qui fut certainement un des plus grands médecins du XVI<sup>e</sup> siècle, reçut le nom de *Galien moderne*. Il guérit Diane de Poitiers d'une maladie grave et devint médecin d'Henri II.

<sup>50</sup> **Ptolémée**, cf. note 33.

**Firmicus Maternus**, Julius, écrivain et astronome latin du IV<sup>e</sup> siècle, né à Syracuse. On a de lui deux ouvrages de caractère très différent : *Matheseos libri VIII*, traité d'astrologie, et *De errore profanarum religionum*, en un livre. Le premier fut composé sans doute

---

avant sa conversion au christianisme. Le second, adressé aux fils de Constantin, est un appel à l'autorité impériale contre les cultes dénoncés comme immoraux et dangereux. Cet appel à l'État, nouveau à cette date dans la littérature chrétienne, est sans doute la plus grande originalité du livre.

**Haly**, Abbas, médecin perse. Il fut l'auteur de *Liber totius medicinae necessaria*.

**Cardan**, cf. note 8.

**Stofler**, Jean, mathématicien et astrologue (1452 Souabe - 1531 ?). Il avait annoncé le grand déluge de 1524 et prépara la réforme du calendrier, cf. son *Kalendarium Magnum* dédié à l'empereur Maximilien. Il avait fait imprimer des tables astronomiques à Tübingen.

**Gaurico**, Luca, astronome italien (Giffoni, près de Salerne 1476 – Rome 1558). Après avoir enseigné les mathématiques, il fut nommé, en 1545, évêque de Civitate in Capitanata. Il fut l'un des promoteurs de la réforme du calendrier.

**Junctin**, François Junctin, (1521 Florence – 1580 ?) célèbre mathématicien du XVI<sup>e</sup> siècle, qui vécut à Lyon et publia plusieurs livres d'astrologie judiciaire. Ancien carmélite, il fut un temps calviniste. Il étudia l'astronomie et s'intéressa à la réforme du calendrier par Grégoire XIII. « Il fut accablé sous les ruines de sa bibliothèque, quoiqu'il eût prédit qu'il mourrait d'un autre genre de mort ». (*Moreri*)

<sup>51</sup> **Halhazen, Alhazen**, savant arabe (965 – 1039). Il a composé sept livres d'optique, qui intéressèrent Risnerus.

**Vitellio ou Vitellius**, composa en Italie vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle un ouvrage d'optique important, imprimé en Allemagne par Risnerus.

**Bacon**, Roger, philosophe et savant anglais (Ilchester, Comerset 1214 – Oxford 1294). Après avoir séjourné à Oxford, il séjourna à Paris de 1236 à 1251. Entré dans l'ordre des Franciscains, il commente alors l'œuvre d'Aristote. Mais, après 1247, il s'oriente vers les études scientifiques. Il retourne à Oxford en 1251, mais son enseignement y est interdit et il revient à Paris. Son protecteur, devenu pape en 1265, sous le nom de Clément IV, lui demande en 1266 une copie de ses œuvres. Il entreprend alors le *Communia naturalium*, qui faisait l'état des connaissances de l'époque. En 1277, après avoir écrit plusieurs ouvrages, ses œuvres sont jugées suspectes par le général des franciscain, Jérôme de Ascoli, en raison surtout des attaques qu'il avait menées contre certains des contemporains dominicains, Albert le Grand et saint Thomas, en particulier. Ses thèses sont condamnées et il est emprisonné de 1277 à 1292. Après sa libération, il écrit son *Compendium studii theologiae* et meurt sans le terminer. L'un des esprits scientifiques les plus avertis de son temps, il est le premier à s'apercevoir que le calendrier julien est erroné. Il comprend et signale les points vulnérables du système de Ptolémée. En optique, il indique les lois de la réflexion et les phénomènes de réfraction, comprend le fonctionnement des miroirs sphériques et donne une théorie de l'arc-en-ciel. Il décrit plusieurs inventions mécaniques: bateaux, voitures et machines volantes. Esprit essentiellement novateur, ouvert, curieux de toutes choses, Bacon ne veut pas qu'on suppose la science achevée et qu'on s'arrête au nom du respect dû aux Anciens, car l'Antiquité n'est que la jeunesse du monde.

**Aguillonius**, François Aiguillon, (1566 Bruxelles – 1617, Anvers). Jésuite, philosophe, théologien et spécialiste de mathématiques. Il écrivit six livres d'optique, imprimés à Plantin, et s'intéressa aussi à la catoptrique et la dioptrique.

<sup>52</sup> **Diophante**, mathématicien grec de l'école d'Alexandrie (v.325 – v.410). Il a laissé treize livres d'arithmétique, dont les six premiers seulement nous sont parvenus, et un autre

---

sur *les Nombres angulaires*. S'il a emprunté ses méthodes aux travaux d'Hipparque, sa théorie toute nouvelle des équations du premier degré et la résolution qu'il a donnée de celles du second en font un novateur dans ce domaine. Ses ouvrages ont formé le sujet de méditation des Grecs ses contemporains et des Arabes, et, plus tard, des géomètres de la Renaissance.

**Boèce**, homme d'État, philosophe et poète latin (Rome v. 480 - 524). Il eut pour maîtres Festus et Symmaque et compléta son éducation à Athènes. Il exerça des missions importantes et délicates pour le roi goth Théodoric. Boèce mourut de tortures après avoir été accusé de haute trahison et de magie. Les services qu'il avait rendus à la cause catholique le firent admettre de bonne heure au nombre des martyrs. Le plus célèbre de ses écrits est la *Consolation philosophique*, composée en prison, mais restée inachevée. L'inspiration en est celle de la plus noble sagesse antique.

**Jordan, Giordano Bruno** (Naples 1548 – Rome 1600). Dominicain, philosophe et théologien. Accusé d'hérésie, il dut s'enfuir plusieurs fois. Il critiqua Aristote et se montra partisan de Copernic, qu'il dépassa sur certains points: infinité de l'univers, pluralité des mondes. Il fut, poursuivi par l'Inquisition, condamné à mort et brûlé à Rome en 1600, après un procès qui dura plusieurs années.

**Tartaglia**, mathématicien italien (Brescia v. 1499 – Venise 1557). S'étant instruit par ses propres moyens, il professa à Vérone, à Mantoue et à Venise. En 1535, il fut provoqué dans un tournoi mathématique sur une série de problèmes relatifs à une certaine forme de l'équation du troisième degré. Quelques jours avant la clôture du concours, il réussit à trouver les solutions. Peu après, il communiqua sa découverte à Cardan qui l'exposa dans son *Ars magna*, ce qui provoqua de violentes querelles. En 1546, il publia son plus important ouvrage, *Quesiti et invenzioni diverse*, consacré à l'algèbre, à la balistique, au levé de plans, etc. Son *General Trattato di numeri et misure*, œuvre posthume et inachevée (1556-1560), contient des règles d'arithmétique, d'algèbre, de géométrie, de physique, ainsi que de nombreux exemples de récréation mathématique.

**Siliseus**, Melchior Sebisch, Sebizius Selenius, (1571 ?- 1673 ?), fils du célèbre botaniste Melchior Sebizius. Il étudia la médecine dans les plus grandes universités.

**Villefranche**, Estienne de La Roche, mathématicien français (Lyon 1470 - 1530). Sa famille a habité à Lyon et a également possédé une propriété près de Villefranche-sur-Saône. Elève de Chuquet. La Roche a publié en 1520 *L'Arismetique*.

<sup>53</sup> **Artémidore d'Éphèse**, écrivain grec (II<sup>e</sup> s.apr. J.-C.), auteur d'un traité de l'*Interprétation des songes*.

**Apomazar**, auteur de *Des significations et évènements des songes*, selon la doctrine des Indiens, Perses et Égyptiens, Paris, 1580.

**Synesius**, orateur, poète et philosophe grec, évêque de Ptolémaïs (Cyrène v. 370 - v.415). Il suivit d'abord les leçons d'Hypatie à Alexandrie, puis se réinstalla à Cyrène et voyagea à Athènes. Il fut chargé d'une ambassade auprès de l'empereur Arcadius, séjourna à Constantinople, puis à nouveau à Cyrène et s'établit à Alexandrie où il épousa une chrétienne. De retour à Cyrène en 405, il fut un grand propriétaire, tout en organisant la résistance contre les nomades du désert et contre les abus de l'administration impériale. Ruiné et ayant encouru des inimitiés redoutables, il s'exila à Ptolémaïs où il devint, malgré lui, évêque. Parmi ses œuvres les plus importantes figurent *Sur la royauté*, *Récits égyptiens* ou *Sur la Providence*, *Sur les songes* et dix poèmes (*Hymnes*) en dialecte dorien.

**Cardan**, cf. note 8.

---

<sup>54</sup> **Avicenne**, cf. note 49.

<sup>55</sup> **Boccace**, écrivain italien (Paris 1313 – Certaldo, Toscane, 1375). Il fut ramené à Florence par son père pour y apprendre le commerce et y étudia le droit canon, mais il hante surtout la cour légère et raffinée du roi Robert d'Anjou. Après la faillite de la banque des Bardi, il voyage souvent, entre autres à Naples et Florence. Vers 1350, il se fixe à Florence et y compose son *Décameron*. Plus tard, il s'occupe d'études classiques, héberge l'humaniste Léonce Pilat, qui lui traduit Homère et lui apprend le grec; il explique publiquement dans les églises *la Divine Comédie* de Dante et termine sa vie en se consacrant à l'érudition. Ces ouvrages de jeunesse laissent encore paraître un trop grand souci d'imiter fidèlement les formes classiques, mais on y devine déjà l'esprit observateur et le caractère passionné qui donneront naissance au *Décameron*. Là, il laisse l'empreinte ineffaçable d'un esprit mûr, désabusé, dont les qualités sont celles de la bourgeoisie florentine, férue à la fois de culture et de plaisir. Il s'y révèle le créateur de la prose italienne moderne et aussi de la nouvelle à la fois réaliste et satirique.

**Dante Alighieri**, poète italien (Florence 1265 – Ravenne 1321). Il a pour maître Brunetto Latini, s'exerce à monter à cheval, à manier les armes et mène une vie joyeuse et désordonnée. Avec ses amis, notamment avec Guido Cavalcanti, il forme l'école de la *dolce stil nuovo* qui tranchait par la simplicité pure sur la poésie savante et lourde d'un Guittone d'Arezzo. Il échange des chansons, ballades et sonnets avec des amis, selon la mode de l'époque. Ces œuvres traitent de reproches, de conseils, de confidences d'amour et de dissertations philosophiques ou morales. À partir de 1295, il participe à la vie politique. Il s'inscrit à l'*arte* (corporation) des médecins et pharmaciens, afin de pouvoir participer aux charges publiques. Dante est aussi membre du Conseil spécial du peuple et du conseil qui élit les prieurs. Il entre dans plusieurs luttes en tant que ambassadeur de San Gimignano et en tant que prieur (il bat les guelfes « noirs »). En 1302, il est condamné au bannissement et au paiement d'une amende pour « concussion », et ensuite il est condamné au bûcher. Dante séjourne alors entre autres à Vérone, à Rimini et à Bologne où il compose *Le Banquet*. Il écrit aussi le traité *De vulgari eloquentia*, en latin, sur les problèmes linguistiques et des *Épîtres* en latin. À cela s'ajoute *De Monarchia*, où il donne ses théories sur les rapports entre le pape et l'empereur, qu'il conçoit comme une collaboration entre le spirituel et le temporel, sans que jamais un pouvoir empiète sur l'autre. Cependant il écrit aussi la *Divine Comédie* dans lequel il se regarde lui-même et contemple le monde en spectateur, en juge et en peintre. Son œuvre devient un moyen de s'évader loin de la triste réalité, de se venger de ses ennemis, de transfigurer sur le plan poétique non seulement sa propre vie, mais aussi celle du monde contemporain. Par son caractère ardent et réfléchi, par son imagination créatrice et visionnaire et par son profond réalisme, par l'équilibre entre le sentiment religieux et le sentiment civique et politique, par sa fierté indomptée, Dante est un des esprits les plus complets et les plus universels de tous les temps.

**Pétrarque**, poète et humaniste italien (Arezzo 1304 – Arquà, Padoue 1374). Il étudie à Montpellier et à Bologne et revient, en 1325, en Provence. En 1327, il rencontre Laure et il naît un amour qui durera toute sa vie. Pétrarque mène une vie agitée où alternent la méditation solitaire, les recherches érudites, la vie de Cour, les voyages et les amours les plus profanes. Les honneurs ne lui manqueront point. Il fréquente les milieux humanistes et aristocratiques de Rome et écrit une confession en forme de dialogue en latin, *le Secretum*, qui est un vrai document psychologique. Pour ses

---

contemporains, sa gloire était fondée sur son activité d'humaniste et sur ses œuvres latines; il acheta et fit copier et copia lui-même de nombreux manuscrits anciens. Il écrit aussi un poème épique, *Africa*, des œuvres historiques comme *De viris illustribus*, des traités philosophiques comme *De vita solitaria* et des *Lettres (lettres familières et lettres de vieillesse)*. Pour les modernes, la gloire de Pétrarque est due au *Canzoniere*, œuvre poétique, publiée en 1470, où il apparaît comme le premier grand poète des Temps modernes à savoir exprimer sincèrement ses sentiments intimes. Les inquiétudes, les contradictions entre un attachement terrestre et une aspiration mystique constituent le fond de son inspiration. L'expression poétique en est d'une parfaite pureté; mais quelques bizarreries et raffinements de style ont été pris par ses imitateurs pour les plus beaux ornements de son art, d'où le caractère parfois artificiel que prendra le pétrarquisme.

<sup>56</sup> **Bellarmin**, controversiste, théologien et cardinal italien (Montepulciano, Toscane 1542 – Rome 1621). Entré dans la Compagnie de Jésus en 1560, il professa à Florence, à Mondovi, à Padoue, puis fut envoyé à Louvain. Il devint théologien du cardinal Cajétan, légat du Saint-Siège en France. Grégoire XIV l'appela à faire partie des congrégations établis pour la correction du Vulgate et Clément VIII le prit pour son théologien et le créa cardinal et archevêque de Capoue. Démissionnaire de Capoue, Bellarmin s'absorba dans le travail des congrégations romaines jusqu'à sa mort. Il fut le plus savant des controversistes de son temps. Son ouvrage le plus important est le corps de controverse intitulé *Disputationes de controversiis fidei christianae*.

<sup>57</sup> **Tolète**, François Tolet (Cordoue 1532-1596). Jésuite, casuiste et l'auteur d'une somme des *Cas de Conscience*, ou l'*Instruction des prêtres en VIII livres*.

**Navarre**, Martin Aspilcueta, dit le Docteur de Navarre, (1491-1586). Philosophe, théologien et grand canoniste. Il rétablit l'étude du droit canonique à Salamanque et fut l'auteur d'innombrables livres sur la morale et le droit canonique.

<sup>58</sup> **Vésale**, anatomiste flamand (Bruxelles 1514 – l'Île de Zante 1564). Il étudia à Louvain, à Montpellier et à Paris et se livra avec passion aux dissections anatomiques. À dix-huit ans il fut nommé professeur d'anatomie à Louvain et en 1540, il obtint une chaire d'anatomie à Padoue, puis à Bologne et à Pise. En 1539, Vésale publia sa célèbre *Epistola docens venam axillarem dextri cubiti in dolore laterali secandam* et quelques planches d'anatomie. Ces oeuvres sont suivies d'un traité *De corporis humani fabrica libri septem* (1539-1543), où les opinions de Galien et des Anciens étaient hardiment attaquées. Ce traité produisit une révolution dans la science anatomique et valut à Vésale des haines passionnées. Il fut nommé médecin de Charles Quint, mais plus tard, à Madrid, l'Inquisition le condamna à mort comme coupable d'avoir opéré la dissection d'un homme vivant. Cette peine fut commuée en un pèlerinage à Jérusalem. Venise lui offrit la chaire d'anatomie, mais Vésale n'y arriverait jamais, son vaisseau étant échoué sur l'île de Zante.

<sup>59</sup> **Mattioli**, Pierandrea, naturaliste italien qui vécut de 1500 à 1577.

<sup>60</sup> **Gesner**, Conrad, médecin et naturaliste suisse (Zurich 1516 - *id.* 1565).

**Aldroandus**, Ulisse Aldrovandi, médecin et naturaliste italien (Bologne 1522 – *id.* 1605). Son *Antidotarii Bononiensis epitome* a servi de prototype à toutes les pharmacopées. Ses nombreux ouvrages forment une histoire naturelle complète, qui, avec celle de

---

Gessner, constitua le seul corps de doctrine sur l'histoire des animaux jusqu'à Buffon. Il a publié en outre un *Musaeum metallicum in libros IV distributum* (1648).

- <sup>61</sup> **Rondelet**, Guillaume, (Montpellier 1507 – Réalmont 1566). Médecin et naturaliste français, célèbre pour ses travaux sur les poissons. Il a rencontré Ulisse Aldrovandi et fut le professeur de Jean et Gaspard Bauhin, de Conrad Gessner, etc.
- Salvianus**, Hippolyto Salviani, (1514-1572). Médecin et naturaliste italien, père de Salusto Salviani. Il décrivit quatre-vingt-douze espèces de poissons. Il fut le médecin de plusieurs papes.
- <sup>62</sup> **Vicomercat**, Franciscus Vicomercatus, (Gallupus, Franciscus). Auteur de *Commentarii* des livres sur la météorologie d'Aristote, publiés à Venise en 1565.
- <sup>63</sup> **Benedictus Pererius**, Benedict Pereira, (Ruzafa 1535 - Rome, 1610). Philosophe, théologien et exégète. Ce jésuite a publié huit ouvrages et laissé d'innombrables manuscrits. Il s'intéressa particulièrement au livre de *la Génèse* dans son *Commentariorum et disputationum in Genesim tomi quattuor* (Rome, 1591-1599).
- Villalpandus**, Juan Baptista Villalpandus (Cordoue, 1552- 1608). Jésuite, célèbre pour son commentaire sur *Ézechiel*. Le commentaire qu'entreprit Jerome Prado (1595), qui étudia les vingt-six premiers chapitres, a été complété par Villalpandus et publié à Rome (1596-1604), en trois volumes.
- Maldonat**, Juan Maldonado, théologien espagnol (Casas de Reina 1534 – Rome 1583). Jésuite, professeur de philosophie, puis de théologie au collège de Clermont, il renouvela l'enseignement de la théologie positive par le recours à l'Écriture et aux Pères. En même temps, il travailla, par ses sermons et ses controverses, à la Contre-Réforme catholique. Retiré à Bourges (1578), il rédigea son célèbre *Commentaire sur les Évangiles* (publié en 1596-1597). Visiteur de la province de France, il fut retenu à Rome par Grégoire XIII pour la révision du texte des Septante. Il est un des fondateurs de l'exégèse moderne.
- Monlorius**, Johannes Baptista Monlorius (Monllor) (1567 - ?). Théologien et philosophe de l'université de Valence. Il fut l'auteur de plusieurs commentaires sur les ouvrages analytiques d'Aristote.
- Zabarella**, canoniste italien (Piove di Sacco, Padoue 1360 – Constance 1417). Professeur de droit canonique à Florence, puis à Padoue, il fut nommé évêque de Florence. Mais, ayant renoncé à son siège, il fut créé cardinal. Il joua un rôle capital au concile de Constance (1414). Son oeuvre la plus importante reste *De Schismate...*
- Scaliger**, Jules-César, philologue et médecin italien (Riva del Garda 1484 – Agen 1558). Il fit ses études à Bologne, mais ce n'est qu'assez tard qu'il étudia la médecine. Au moment où Érasme, dans son dialogue, attaque les cicéroniens, Scaliger lui adresse un violent pamphlet. Il accuse aussi Dolet et Rabelais. En 1557, il renouvelle ses violences contre Cardan et son *De subtilitate*. Il publie ensuite des commentaires sur Hippocrate et des travaux sur Théophraste et Aristote. Il se signale surtout par sa *Poétique*, qui ébauche les principes du classicisme: il veut que la tragédie emprunte ses sujets à l'histoire et qu'elle respecte la vraisemblance.
- Proclus**, philosophe néo-platonicien (Constantinople 412 apr. J.-C. – Athènes 485). Il étudia la philosophie à Alexandrie et l'enseigna à l'école d'Athènes où il succédait à Domminos de Larissa. C'est, après Plotin, le plus célèbre représentant de l'école néo-platonicienne. Il est l'auteur d'un *Commentaire sur le Timée*, fort célèbre, de *Commentaires sur Parménide*, le *Théétète*, le *Cratyle*, la *République*, ainsi que sur

---

d'autres dialogues de Platon. Il avait également écrit une multitude d'ouvrages originaux sur les sujets les plus divers comme ses *Éléments de théologie*, exposé sur la métaphysique néo-platonicienne et abrégé en un traité *Sur les causes*. De son vivant, Proclus était considéré comme un sage et comme un mage inspiré.

**Marsile Ficin**, humaniste italien (Figline, Toscane 1433 – Careggi, Florence 1499). Encouragé par Cosme de Médicis, il se consacre entièrement à l'étude de Platon. Dès 1462, entouré d'humanistes, de poètes et de philosophes qui forment une académie, il s'entretient avec eux de la pensée platonicienne et poursuit ses travaux sur le philosophe grec. Ficin continue son enseignement jusqu'au moment où l'arrivée des Français (1494), puis l'agitation des partisans de Savonarole troublent la ville de Florence. Ficin a laissé une *Théologie platonicienne* et une traduction des oeuvres de Platon. Il a également traduit les *Ennéades* de Plotin. Son oeuvre et son influence ont largement contribué à développer le platonisme dans l'Italie de la Renaissance, mais l'admiration de Ficin pour la pensée antique n'est pas conciliable avec l'esprit du catholicisme. Il tente d'harmoniser la tradition religieuse avec la libre recherche philosophique.

**Alexandre d'Aphrodisias**, philosophe et commentateur d'Aristote (fin du II<sup>e</sup> et début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), auteur de quarante-deux ouvrages de grammaire, d'histoire, de géographie, de musique et de philosophie, dont il ne reste que quelques fragments peu importants.

**Themistius**, rhéteur grec (en Paphlagonie 317 – Constantinople v.388). Remarqué par Constance II, il fut appelé à l'université de Constantinople, devint sénateur et proconsul. Il fut lié avec l'empereur Julien, Théodose le nomma préfet de la ville et lui confia l'éducation de son fils Arcadius. Nous avons de lui des *Paraphrases sur Aristote*, et trente-cinq *Discours*, dont vingt harangues officielles pleines d'intérêt pour l'histoire. Il était également estimé des païens et des chrétiens.

**Flurance Rivault**, David Rivault, Sieur de Fleurance (1571- Tours, 1616). Gentilhomme au service d'Henri IV, précepteur en mathématiques de Louis XIII, il abandonna les armes pour la littérature et la science. Il publia les oeuvres d'Archimède: *Archimedis Opera quae extant, novis demonstrationibus illustrata*, Paris, 1615.

**Théon d'Alexandrie**, astronome et mathématicien grec du IV<sup>e</sup> siècle. On lui doit un commentaire de L'*Almageste*, une refonte des *Éléments* ainsi que de l'*Optique* d'Euclide, et une *Catoptrique* compilée sur des ouvrages d'Archimède et de Héron.

**Campanus de Novare**, astronome et mathématicien italien du XIII<sup>e</sup> s. Il parcourut l'Arabie, ainsi que l'Espagne, et dota de commentaires devenus classiques les *Éléments* d'Euclide, qu'avait traduits Adalard. Imprimés pour la première fois à Venise en 1482, ils font état du nombre d'or et de la définition de la droite comme « la ligne la plus courte joignant ses extrémités ».

**Cardan**, cf. note 8.

<sup>64</sup> **Sánchez**, Tomás, canoniste espagnol (Cordoue 1550 – Grenade 1610). Il entra au noviciat des Jésuites et en tant que maître des novices à Grenade, il professa ensuite en divers collèges. Sa réputation de casuiste franchit les frontières de l'Espagne. De son vivant, il n'a publié qu'un traité sur le mariage, *De Matrimonio* (1602-1605), qui donna lieu à de nombreux résumés et qui, jusqu'à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, fut à l'Index. Parmi ses oeuvres posthumes, il faut signaler *Opus morale in praecepta Decalogi*. Sánchez fut au premier rang des casuistes jésuites attaqués, pour laxisme, dans les *Provinciales* de Pascal.

---

**De Saintes**, Claude (1525 – 1591), Évêque d'Évreux, grand théologien, prédicateur fameux et l'un des principaux controversistes du siècle. Il était du Perche et il entra chez les chanoines réguliers de saint Augustin dans l'abbaye de Saint-Chéron, proche de Chartres en 1536. Peu après il vint à Paris et le Cardinal de Lorraine le mit dans le Collège de Navarre, où il fit les humanités et étudia la philosophie et la théologie. En 1555, il fut docteur en théologie. Le cardinal de Lorraine l'employa au Colloque de Poissy en 1561 et il participa aussi au Colloque de Trente, y étant envoyé par le roi avec onze autres docteurs. Il s'acquiesça une si grande réputation, tant par ses écrits que par ses sermons et par les disputes contre les Huguenots, qu'il fut pourvu en 1575 de l'Évêché d'Évreux. Il devint un des plus ardens ligueurs et, ayant été pris dans Louviers par les gens du roi Henri IV, on trouva parmi ses papiers un écrit, où il justifiait l'assassinat d'Henri III et disait que le roi méritait le même traitement. Il est condamné à demeurer le reste de ses jours en prison, où il mourut peu de temps après, en 1591. Son oeuvre la plus importante est le *Traité de l'Eucharistie*, écrit en latin et imprimé en 1575.

**Du Perron**, cardinal et écrivain français (1556 – Paris 1618). Venu à Paris, il y abjura le calvinisme et devint lecteur du roi Henri III. En 1600, à Fontainebleau, Du Perron eut une controverse célèbre avec Du Plessis – Mornay, défenseur des thèses calvinistes, et l'emporta brillamment. Il fut nommé cardinal, puis archevêque de Sens et en 1610 il était membre du Conseil de régence. Aux états généraux de 1614, Du Perron combattit les propositions du Tiers sur l'indépendance absolue de la Couronne à l'égard du Saint-Siège. Prêlat puissant et écouté à Rome, il jouissait aussi d'une grande autorité en littérature. Ami de Ronsard, il avait composé l'oraison funèbre de celui-ci en 1586. Ses *Œuvres* (controverse religieuse, littérature, récits d'ambassades) furent publiées en 1622 et 1623.

**Gilbert**, William, médecin et physicien anglais (Colchester 1544 – Londres 1603). Il devint premier médecin de la reine Élisabeth, puis du roi Jacques I<sup>er</sup>, fut membre de Saint John's College à Cambridge et président du collège des médecins. Il découvrit l'aimantation par influence et observa que l'aimantation du fer disparaît au rouge. Gilbert signala l'inclinaison magnétique, ainsi que ses variations. Le premier, il eut l'idée que la Terre est un grand aimant, et, ayant construit une sphère aimantée, il étudia le champ produit. Aucun chercheur avant lui n'avait appliqué la méthode expérimentale avec une telle ampleur, une telle variété de moyens et un sens aussi profond des phénomènes physiques.

**Maier**, Michael, (Kiel oder Rendsburg 1569 – Magdeburg 1662). Médecin, alchimiste, adepte de la Rose-Croix. Il est l'auteur de *Tractatus de Volucris arborea, Civitas corporis humani, Cantilenae intellectuales*, etc.

**Scortia**, Joannes Baptista. Auteur de *De natura et incremento libri duo*.

**Vendelinus**, Godfried Wendelinus ou Govaert Wendelen, astronome limbourgeois (Herk de Stad 1580 – Gand 1667). Il étudia à Tournai, à Louvain et à Orange. En 1619, il fut ordonné prêtre en Geetbets et puis, de 1633 à 1650, à Herk-de-Stad. Il écrivit des vers latins et des traités sur l'histoire juridique et composa surtout des ouvrages d'astronomie et de physique. Il entretenut une correspondance avec Pierre Gassendi, René Descartes etc. et suivit les idées de Copernique, Kepler et Galilée. Après le procès de ce dernier, il adhéra au héliocentrisme. En 1658 il se retira à Gand où il mourut à l'âge de 87 ans.

**Nugarola**, Ludovicus (Verona -1559). Il fut l'auteur de *De Nili incremento dialogus* et d'un *Dialogue de Timoteus*.

---

<sup>65</sup> **Sextus Empiricus**, philosophe, astronome et médecin grec, ainsi surnommé parce qu'il avait adopté l'empirisme en médecine (II<sup>e</sup> –III<sup>e</sup> siècle, probablement né à Mytilène). Il vécut à Alexandrie et à Athènes et fut à la tête de l'école sceptique de 180 à 210. Il est un des principaux représentants du scepticisme. Ce philosophe nous a laissé deux ouvrages où il expose les principes du scepticisme: les *Hypotyposes pyrrhoniennes* et *Contre les savants*; et encore onze livres, qui traitent des diverses sciences ou sont dirigés contre les dogmatiques. Sa méthode est d'opposer les dogmes philosophiques les uns aux autres, de montrer ensuite qu'on ne saurait affirmer la vérité de l'un sans être conduit à nier quelque autre vérité toute aussi apparente. Sextus Empiricus met aux prises toutes les doctrines et les présente, ainsi rassemblé par une forte critique, comme le corps entier de la philosophie grecque.

**Sánchez**, cf. note 64.

**Agrippa**, philosophe sceptique grec (fin du I<sup>er</sup> s.- début du II<sup>e</sup> s.apr. J.-C.). Il distingue cinq raisons de douter. Ses prédécesseurs avaient dit que nous ne possédons pas la vérité, Agrippa entreprend de prouver que nous ne pouvons la posséder.

<sup>66</sup> **Pic de la Mirandole**, penseur italien (Mirandola 1463 – Florence 1494). Il étudie à Bologne, puis dans les principales universités d'Italie et de France. En 1484, il se fixe à Florence, auprès de Laurent de Médicis, et fréquente l'académie platonicienne de Marsile Ficin (cf. note 63). Il apprend l'arabe et l'hébreu et s'initie à la cabale. En 1486, il publie à Rome les neuf cents thèses, les *Conclusiones philosophicae, cabalisticæ et theologicae*, qu'il entendait soutenir publiquement. L'ouvrage se fonde sur toutes les traditions philosophiques, religieuses et morales de toutes les civilisations et veut montrer la vérité du christianisme, considéré comme le point de convergence de toutes les formes antérieures de la pensée. La hardiesse de cette œuvre est condamnée par la curie romaine. Pic de la Mirandole fut poursuivi pour hérésie et s'enfuit en France, où il fut emprisonné à Vincennes pendant trois semaines. Il retourna à Florence, mena une vie consacrée à la science et à la piété et se lia avec Savonarole, sur lequel il exerce une grande influence. L'attitude antiastriologique de ce dernier, dans son *Trionfo della croce*, est calquée sur celle de Pic de La Mirandole. Quand celui-ci publie, en 1489, son *Heptaplus* (un commentaire sur le début de la Genèse), il a presque achevé son ouvrage sur l'astrologie judiciaire, mais il est empoisonné par Cristoforo De Casalmaggiore, son secrétaire.

<sup>67</sup> **Eugubinus**, Agostinus Steuchus (Gubbio, Umbria 1496 – 1549), savant et théologien italien. En 1513, il entra dans l'ordre religieux du St-Rédempteur. Il enseigna les langues orientales, la théologie et il donna aussi des cours sur l'Antiquité. En 1525, il devint le bibliothécaire de la bibliothèque de Saint-Antoine à Venise et ensuite il retourne à Gubbio en tant que prieur d'une confrérie. En 1538, le pape lui nomme l'évêque de Chisamo, mais il retourne à Rome, où il devint le préfet de la Bibliothèque Vaticane. Il a laissé de nombreuses œuvres sur la sainte Antiquité et aussi une exégèse de la Bible.

<sup>68</sup> **Les Salmonées**, les disciples de Salmoneus, fils d'Éole et frère de Sisyphe. Il régna d'abord en Thessalie, puis en Élide, où il fonda une ville, *Salmone*. Il prétendit s'égalier à Zeus, en contrefaisant le tonnerre et les éclairs avec un char roulant sur une route de bronze et en lançant des torches de tous côtés. Zeus le foudroya.

<sup>69</sup> **Morisotus**, Claude-Barthélémy (1592 -1661).

---

<sup>70</sup> **Scaliger**, cf. note 63.

<sup>71</sup> **Cardan**, cf. note 8.

<sup>72</sup> **Aristote**, philosophe grec (Stagire, Macédoine 384 – Chalcis, Eubée 322 av. J.-C.). Il nous a transmis toute la science positive de son époque. Vrai créateur de l'anatomie et de la physiologie comparées, de la logique et de l'histoire de la philosophie. Il est le premier à avoir signalé l'accroissement du delta du Nil, depuis l'époque d'Homère, et l'envasement du marais Méotide ainsi que la lenteur des révolutions du globe. Sa philosophie a marqué l'histoire de la philosophie européenne.

<sup>73</sup> **Casaubon**, érudit et théologien calviniste (Genève 1559 – Londres 1614). Il enseigna le grec à Genève, à Montpellier et à Lyon. Henri IV le nomma son bibliothécaire. Après l'assassinat du roi, il se retira en Angleterre. Casaubon a beaucoup écrit, publié divers traités de polémique, des éditions et des commentaires de Diogène Laërce, de Théocrite, du Nouveau Testament, d'Aristote, de Théophraste de Suétone, etc.

<sup>74</sup> **Baronius**, cardinal et historien italien (Sora 1538 – Rome 1607). Disciple de saint Philippe Néri, il lui succéda comme supérieur de l'Oratoire, devint confesseur du pape Clément VIII et bibliothécaire de la Bibliothèque Vaticane (1597). Ses *Annales ecclesiastici* (jusqu'en 1198 [Rome, 1588-1607]), écrites en réfutation des *Centuries* de Magdeburg, témoignent d'une vaste érudition.

<sup>75</sup> **Argentier**, Jean Argentarius (Piémont 1514 – Turin 1572), célèbre médecin qui exerça la médecine à Lyon et à Anvers et enseigna à Naples, à Pise et à Turin. Il composa divers traités, qu'on a recueillis après sa mort en trois volumes. On dit qu'il se sentait mieux dans la théorie que dans la pratique de la médecine. Il avoue lui-même qu'il n'avait pas une mémoire assez heureuse pour se souvenir des remarques qu'il avait faites dans son cabinet. Ses sentiments sont quelquefois opposés à ceux de Galien et il en fait gloire dans ses ouvrages. C'est ce qui lui a attiré la censure de divers médecins.

<sup>76</sup> **Galien**, cf. note 49.

<sup>77</sup> **Thomas Érase**, Thomas Lieber, médecin et théologien suisse (Baden-Durlach 1524 – Bâle 1583). Médecin de l'Électeur palatin, puis professeur à Heidelberg et à Bâle, il lutta contre les idées de Paracelse. En matière religieuse, il professa une variété de césaropapisme qui trouva des échos en Angleterre (*Explicatio gravissimae quaestionis*, 1589).

<sup>78</sup> **Paracelse**, alchimiste suisse, le père de la médecine hermétique (Einsiedeln, près de Zurich, v.1493 – Salzbourg 1541). Appelé à l'université de Bâle en 1526, il fit de son entrée en chaire un vrai manifeste d'une nouvelle médecine. Il s'exprima en allemand, se lança dans une diatribe violente contre Galien, Avicenne et Rhazès et brûla publiquement leurs œuvres. Il quitta Bâle en 1528, et, en reprenant alors sa vie de médecin nomade, alla de cité en cité, enseignant, observant, souvent persécuté. C'est en cette période qu'il publia ses ouvrages principaux. Sa thérapeutique a pour fondement une prétendue correspondance entre le monde extérieur et les différentes parties de l'organisme humain. Paracelse a ouvert la voie à la doctrine des spécifiques

---

et à la thérapeutique chimique. Comme chirurgien, il est surtout célèbre par sa théorie de la « mumie », le baume naturel, lymphé organisable, qui devait réparer d'elle-même le tissu. Comme magicien, il prétendait avoir possédé et expérimenté le fameux élixir qui donnait un immortel printemps et fabriqué l'*homunculus*.

<sup>79</sup> **Charpentier**, Jacques, médecin et philosophe français (Clermont-en-Beauvaisis 1521 – Paris 1574). Il professa la philosophie au collège de Bourgogne, les mathématiques au Collège de France et devint médecin de Charles IX. Partisan fanatique d'Aristote, il attaqua avec virulence Ramus, adversaire du péripatétisme, et fut accusé, sans doute à tort, d'avoir armé ses assassins à la Saint-Barthélemy.

<sup>80</sup> **Ramus**, humaniste, mathématicien et philosophe français (Cuts, Vermandois 1515 – Paris 1572). Il remplit les fonctions de valet au collège de Navarre et passa ses nuits à l'étude, à se faire recevoir maître ès arts. Il écrivit deux ouvrages contre Aristote: *Dialecticae partitiones* et *Aristotelicae animadversiones*. La Sorbonne s'émut et le conseil du roi condamna Ramus. Cependant, le principal du collège de Presles lui offrit de le suppléer, Henri II annula l'arrêt de la Sorbonne et Ramus obtint une chaire au Collège de France. Il y fut le premier professeur de mathématiques. Après le colloque de Poissy (1561), Ramus se jeta dans la Réforme et dut quitter sa chaire. Il reprit après la paix d'Amboise et revint à Paris après la paix de Saint-Germain (1570). Des assassins, soudoyés par Charpentier, son ennemi, le tuèrent dans son collège de Presles, lors de la Saint-Barthélemy.

<sup>81</sup> **Aristote**, cf. note 72.

<sup>82</sup> **Copernic**, astronome polonais (Toruń 1473 – Frauenburg 1543). Il étudia l'astronomie à l'université de Cracovie et à celle de Bologne. En 1500, il vint à Rome et fréquenta la Curie vaticane. Copernic prolongea ses études et étudia la médecine et le droit à l'université de Padoue, tout en continuant ses observations astronomiques. Jusqu'à la fin de sa vie, l'astronomie fut son étude favorite et elle rendit son nom illustre à jamais. Il démontre que la Terre n'occupe pas le centre de l'univers, mais qu'elle tourne autour du soleil avec les autres planètes. Il paraît avoir réuni les divers éléments de son *système* dès 1515, mais ne se décida à faire imprimer son immortel traité *De revolutionibus orbium caelestium libri IV*, qu'en 1543, à Nuremberg.

**Kepler**, astronome allemand, l'un des créateurs de l'astronomie moderne (près de Weil, Wurtemberg 1571 – Ratisbonne 1630). Pauvre, il fut admis gratuitement aux séminaires d'Adelberg et de Tübingen, où Maestlin, grand défenseur de l'hypothèse copernicienne, l'initia à l'astronomie. Après avoir été chassé de Graz, où il fut professeur de mathématiques, il devint le disciple, l'assistant et puis le successeur de Tycho Brahé, l'astronome de l'empereur. Kepler eut des embarras pécuniaires et fut réduit pour vivre à composer et à vendre des petits almanachs. Il sut quand même poursuivre ses études profondes et ardues. Partisan convaincu du système héliocentrique, il avait cherché en vain dans son premier ouvrage, le *Prodomus disserationum cosmographicarum*, à déterminer la force qui retenait les planètes sur leur orbite autour du soleil. Il fit quantité d'observations, notamment sur la planète Mars, du mouvement de laquelle il entreprit une étude précise et systématique. C'est lui qui découvra qu'en remplaçant le mouvement circulaire par une orbite elliptique, la théorie et les expériences étaient parfaitement d'accord. En 1609, il énonça les deux premières lois qui ont immortalisé son nom dans son *Astronomia nova*. La troisième

---

loi se trouve dans son *Harmonices mundi* de 1619. Dès lors, Kepler se consacra à l'établissement de tables précises des positions planétaires (*Tables rudolphines*).

**Galilée**, mathématicien, physicien et astronome italien (Pise 1564 – Arcetri 1642). Fondateur de la dynamique, il fut le premier véritable expérimentateur. Il découvrit les lois du mouvement pendulaire (en observant le balancement d'un lustre dans la cathédrale de Pise). Étudiant la cycloïde, il détermina expérimentalement le rapport entre la surface du cercle générateur et celle d'une arche de cycloïde. Reprenant les raisonnements de Simon Stevin; il réagit contre la théorie d'Aristote concernant la chute des corps dans le vide; il énonça le principe de l'inertie, la loi de composition des vitesses et entreprit l'étude des lois de la pesanteur dans la chute sur un plan incliné, trouvant expérimentalement les relations entre l'espace et le temps dans le mouvement accéléré. Dans ses *Discorsi intorno a due nuove scienze*, résumé de toutes ses recherches sur la mécanique, écrits avec Torricelli, Galilée indiqua que le trajectoire d'un projectile est une parabole. Réalisateur d'un des premiers microscopes, il construisit la lunette qui porte son nom, grâce à laquelle il se tourna vers l'astronomie et observa notamment les satellites Jupiter, l'anneau de Saturne, la rotation du soleil. Soutenant les idées coperniciennes, il fut condamné par le tribunal de l'Inquisition qui le fit abjurer.

<sup>83</sup> **Paracelse**, cf. note 78.

**Séverin le Danois**, Petrus Severinus, médecin et physicien de la cour de Frédérique II de Danemark, qui vécut à la fin du XVI<sup>e</sup> et au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Il fut un ami de Tycho Brahé avec lequel il entretenait une correspondance. Il a écrit l'*Idea medicina*, document très important dans lequel il élaborait et diffusait les idées de Paracelse.

**Du Chesne**, Quertanus ou Joseph Duchesne, médecin français (1544 -1609). Il suivit Paracelse et vanta quelques produits chimiques en tant que remèdes contre toutes sortes de maladies. Il fut l'auteur de *La pharmacopée des dogmatiques*, réformée et enrichie de plusieurs remèdes excellents, choisis et tirés de l'art spagyrique et d'un *Traité familier de l'exacte préparation spagyrique des médicaments*, ces médicaments étant pris d'entre les minéraux, animaux et végétaux .

**Crollius**, Oswaldus (1580 – 1609). Il fut un disciple de l'école de Paracelse et l'auteur de *Basilica chymica* (publié posthume en 1612). Dans cet ouvrage, dont la préface parle de la philosophie hermétique, il voulait démontrer que Dieu et la Nature ont signé toutes leurs créations et que chaque élément, produit de telle façon, forme la somme ineffaçable de cette force. Il y ajoute que chacun qui est introduit dans les lectures mystérieuses et secrètes de ces forces, peut lire à l'intérieur de ces éléments, comme dans un livre ouvert, les sympathies et les antipathies des choses et tous les autres secrets de la création.

<sup>84</sup> **Reuchlin**, humaniste et exégète allemand (Pforzheim 1455 – Bad-Liebenzell 1522). Il étudia le grec à Paris, le droit à Poitiers et à Orléans, et l'hébreu auprès du médecin Frédéric III. Il fut nommé juge de la Ligue souabe vers 1501. Un conflit éclata entre lui qui étudiait la Cabale et les dominicains de Cologne qui veulent la suppression des livres hébreux. Consulté en 1510, Reuchlin n'admit que la destruction des traités injurieux pour l'Évangile, affirma l'utilité de la Cabale et du Talmud et soutint son opinion dans un traité, l'*Augenspiegel* (1511). L'Inquisition de Mayence instruisit son procès et le pape se borna à différer le jugement. Reuchlin reste un des promoteurs des études hébraïques et grecques en Occident. Son *De rudimentis hebraicis* (1506) fut pour longtemps un ouvrage fondamental. Il proposa une nouvelle prononciation pour

---

le grec, qui se rapproche beaucoup plus de la prononciation moderne que celle qu'enseignait Érasme. Il écrivit aussi des drames humanistes en latin.

- <sup>85</sup> **Budé**, philologue et humaniste français (Paris 1467 - *id.* 1540). Il joua un rôle important dans la restauration des études grecques, ayant suivi les leçons d'un pédagogue grec, Hermonyme de Sparte et de Jean Lascaris. En 1522, il est nommé maître des requêtes et s'occupe de la librairie royale à Fontainebleau. Le philologue montre son talent dans les *Commentaires sur la langue grecque* (1529). Sa *Correspondance* constitue un document pour l'histoire littéraire du temps. À la ferveur de son humanisme, Budé ajouta un catholicisme profond. Ses qualités de mesure et de goût le font considérer comme un initiateur.
- <sup>86</sup> **Bodin**, Jean, magistrat, philosophe et économiste français (Angers 1530 – Laon 1596). Alors qu'il était avocat au parlement de Paris, le duc d'Anjou le prit comme secrétaire de ses commandements et maître des requêtes de son hôtel. Il remplit encore d'autres fonctions comme celle de député du Vermandois aux états généraux de 1576. Ayant été protestant, il engagea néanmoins, en 1589, la ville de Laon dans le parti de la Ligue. Une de ses œuvres les plus importantes est *la République* (1576), qui est considérée comme un chef-d'œuvre difficile à égaler. Partisan de la monarchie absolue, il soutient cependant que le souverain n'est pas maître des biens de ses sujets et qu'il ne peut établir des impôts sans le consentement des états généraux.
- <sup>87</sup> **Cocles**, Barthélemy, vivait dans le XV<sup>e</sup> siècle et fut si savant, dit-on, dans la chiromancie et dans la métropolcopie, que personne ne fit jamais tant de prédictions si véritables. Il en composa même un livre, où tout son art fut expliqué. Il mourut comme il l'avait prédit lui-même, d'un coup sur la tête. Il fut l'auteur de *Chyromantie ac phisionomie anastasis* (1504).
- <sup>88</sup> **Pierre Lombart**, cf. note 47.  
**S.Thomas**, cf. note 47.
- <sup>89</sup> **Licetus**, médecin célèbre (Rappalo, Gênes 1577 - 1656). Après avoir appris les *Lettres* de son père et avoir étudié à Bologne, il enseigna la philosophie à Pise. Sa grande réputation fit qu'on l'attira, en 1605, à l'université de Padoue, d'où il sortit en 1631 parce qu'on lui avait refusé la chaire après la mort de Crémonin. Mais en 1645, cette même université lui offra la chaire de professeur en médecine. Il a composé plus de cinquante traités différents dont les plus importants sont *De Ortu Viventiumi*, *De Immortalitate anima*, etc.
- <sup>90</sup> **Tagliacotius**, Gasparto Tagliacozzi, médecin italien (Bologna 1546 – *id.* 1599). Il fut l'élève de Cardan et étudia la philosophie et la médecine. Il fut professeur de médecine et d'anatomie et connut un grand succès. On lui nomma « le médecin miraculeux ». Parmi ses ouvrages figure *De Curtorum chirurgia per Insitione Libri Duo*, écrit à Venise en 1597 et imprimé l'année suivante.
- <sup>91</sup> **Libavius**, Andreas, médecin et chimiste allemand (Halle v.1550 – Cobourg 1616). Sa découverte la plus importante est celle du chlorure stannique, dit *liqueur fumante de Libavius*. Il a étudié surtout les propriétés médicinales de l'émétique, de l'acide arsénieux, et découvre l'acide camphorique. On lui doit aussi des recherches sur les

---

fondants utilisés en métallurgie. Il fut aussi l'auteur de l'*Alchemia Andreae Libavii*, écrit en 1597, œuvre très pratique dans laquelle l'auteur démontre sa maîtrise d'un style concis et sensible qui s'oppose au style plutôt emphatique et incohérent de Paracelse et d'autres chimistes. Il fut à la base des laboratoires modernes en soulignant leur utilité et rendant plus acceptés, par les autorités publiques, les produits chimiques.

<sup>92</sup> **Cardan**, cf. note 8.

**Pomponace**, philosophe italien (Mantoue 1462 – Bologne 1525). Professeur à Padoue, à Ferrare, à Bologne, aristotélicien subtil, il entendait séparer la philosophie de la religion. Son *Traité de l'immortalité de l'âme* (1516) le rendit suspect à l'Inquisition. Il refuse l'existence des entités universelles, rejette les miracles, proclame que l'âme est mortelle. La religion est un problème de foi, mais, dans la philosophie, la raison doit être le seul guide pour la recherche de la connaissance. Il y a des choses « vraies » pour la foi, « fausses » pour la science. Il consacre ainsi la rupture définitive, due à la Renaissance, entre le domaine de la foi et celui de la science.

**Brunus**, jurisconsulte allemand (Kirchen, Wurtemberg v. 1490 – Munich 1563). Il reçut de Charles Quint la mission de rédiger, avec Conrad Visch, les règlements de la chambre impériale d'Augsbourg.

<sup>93</sup> **La Cabale**, doctrine juive ésotérique sur Dieu et l'univers, qui se donne comme une très ancienne révélation, transmise par une chaîne ininterrompue d'initiés. *La Cabale* indique aussi l'art de communiquer avec les esprits surnaturels, l'interprétation de signes mystiques ou l'ensemble des partisans de cette doctrine juive ésotérique.

<sup>94</sup> **Lulle**, Raymond, théologien espagnol (Palma 1233 ou 1235 – Bougie? 1315). Après avoir quitté sa femme, il reçoit l'habit d'ermite de l'évêque de Barcelone, étudie l'arabe et s'engage à la religion, entre autres en fondant à Majorque un couvent préparant des missionnaires pour l'Afrique islamisée. Il prêche la foi et réclame le martyre à Naples, à Rome et à Gênes et multiplie, avec une véritable frénésie, ses opuscules et ouvrages. On le trouve à Paris et au concile de Vienne (1312) où il demande aux Pères l'interdiction d'enseigner l'averroïsme, la reprise de la croisade, l'érection de collèges de langues orientales. À Messine, il confère avec Frédéric II sur les moyens d'organiser une conférence avec les musulmans. Il est probablement lapidé à Bougie et meurt des suites de ses blessures. De son œuvre immense il faut retenir *Ars Magna* (1275) où il décrit la méthode universelle destinée à prouver les vérités de la foi, et qu'il résumera dans *Arbor scientiae* (1295). Ses innombrables ouvrages mystiques, antiaverroïstes et apologétiques eurent une telle influence qu'une école lulliste se développa, au XVII<sup>e</sup> siècle. On lui doit surtout d'avoir posé le problème de la conversion des musulmans par la prédiction et le sang des martyrs.

<sup>95</sup> **Luther**, théologien et réformateur protestant allemand (Eisleben, Thuringe 1483 – *id.* 1546). Il est reçu maître en philosophie, mais déjà préoccupé de son salut, il entre chez les Augustins d'Erfurt, où il subit profondément l'influence de Staupitz. Ordonné prêtre, docteur en théologie, il enseigna très tôt la philosophie, puis la théologie et surtout l'exégèse. Il se plonge dans la pénitence, la prière, la recherche théologique et cherche à atteindre partout son salut dans la vérité. Cette vérité, la formule célèbre *Semper peccator, semper justus ac semper poenitens* (« le chrétien se sait toujours pécheur, toujours juste et toujours repentant »), extraite de son *Commentaire de l'Épître aux Romains*, correspond à la triple perspective luthérienne: l'homme est pécheur lorsqu'il se regarde en face de la sainteté de Dieu, qui est Amour; juste,

---

lorsqu'il accepte par la foi que Dieu le mette au bénéfice de son fils (cf. l'importance de « Vous êtes sauvés par grâce, par le moyen de la foi »); repentant, lorsqu'il se tient devant Dieu dans l'humilité de celui qui sait qu'il n'a rien à offrir à un Dieu que sans cesse il offense et qui lui a tout donné. En 1517, en réaction contre Tetzels, Luther affiche ses quatre-vingt-quinze thèses, rédigées en latin, sur les portes de l'église du château de Wittenberg. Ces thèses marquent le début de la Réforme. Il ne veut pas quitter l'église, mais veut simplement lutter contre les abus et les erreurs. Luther affirme sa doctrine, prêchant, publiant de nombreux textes, discutant avec les théologiens demeurés orthodoxes et acceptant de controverser. Quand il brûle publiquement la bulle du pape, qui l'invite à se rétracter, le pape le condamne définitivement. En 1520, Luther publie les trois œuvres que l'on appelle traditionnellement les « grands écrits réformateurs »: le *Manifeste à la noblesse allemande*, appel aux hommes exhortés à prendre leurs responsabilités pour sauver la patrie et l'Église. Il y oppose le sacerdoce universel et le commun service et dit que Rome a tort de prétendre que seul le clergé peut interpréter l'Écriture. Le second écrit, *la Captivité de Babylone*, est publié à l'intention des théologiens. Luther y attaque les sacrements de l'Église romaine et critique le caractère sacrificiel de la messe. C'est de ce livre que le concile de Trente tirera la plupart des propositions condamnées. Le troisième écrit, *Petit Traité de la liberté chrétienne*, est le plus important, parce que Luther y concentre l'essentiel de sa théologie. Il formule une nouvelle doctrine de l'Église, de l'Église invisible, faite de ceux-là qui vivent dans la vraie foi. Il oppose à la doctrine fondée sur l'Écriture, l'autorité de l'Écriture seule et développe la théologie paulinienne de la justification par la foi sans l'intervention des œuvres. Il traduit aussi le Nouveau Testament en allemand. Luther est entraîné à intervenir dans la guerre des paysans (1524-1525), parce que les paysans ont poussé le point de vue de la liberté de Luther à ses extrêmes limites et se révoltent. Quand le peuple refuse d'écouter ses appels au calme, il écrit un livre d'une grande dureté, invitant les seigneurs à châtier impitoyablement les rebelles. Il écrit encore quelques autres œuvres d'opposition, avant de se consacrer essentiellement à la prédication et à la consolidation de l'Église.

**Calvin**, (Noyen, Picardie 1509 – Genève 1564). Tonsuré très jeune, il reçoit un bénéfice ecclésiastique et la cure de Saint-Martin de Martheville. Il étudia à Paris la grammaire, la logique et la philosophie aux collèges de la Marche et de Montaigu. Ces deux établissements lui donnent des influences contradictoires: l'évangélisme de Mathurin Cordier et l'orthodoxie catholique de Noël Bédard. Ensuite, il étudia le droit à Orléans et travailla sous la direction d'Alciat à Bourges. En outre, il fut initié au grec, à l'hébreu et à la théologie par un luthérien, Melchior Wolmar, qui l'orienta vers la Réforme. En 1532, il rédigea un *Commentaire du « De clementia »* de Sénèque, où il tenta indirectement de trouver des points de contact entre l'Évangile et le stoïcisme. Il rédigea aussi le discours de Nicolas Cop (recteur de l'université de Paris), véritable manifeste des idées nouvelles qui marque son ralliement brutal et définitif à la Réforme. Désormais la vie de Calvin sera celle d'un errant fuyant les foudres de l'Inquisition et prêchant la Réforme. Cette vie mouvementée ne se termina qu'au moment où il se fixa définitivement à Genève, en 1541. En 1536, il publia l'*Institution de la religion chrétienne*, dédicacée à François I<sup>er</sup>. Cette œuvre est considérée comme la somme du calvinisme et prouve, étant donné l'ampleur de ce livre élaborée à travers plusieurs années, que la conversion de Calvin s'était faite moins brutalement qu'on a pu le penser. Affirmant que le Christ est l'unique médiateur entre Dieu et les hommes marqués du sceau du péché par la seule faute d'Adam, il fit œuvre originale en exposant sa théorie fondamentale de la justification par la grâce et non par les œuvres.

---

Cette théorie entraîna celle de la prédestination de quelques élus, la grâce étant un don de Dieu qui se manifeste par l'action mystérieuse de la Providence. Pour soutenir l'effort des fidèles vers la sainteté, l'institution d'une Église qui prêche la parole de Dieu et d'un État qui fait régner l'ordre est indispensable. En 1541, les Ordonnances ecclésiastiques étant adoptées par le Conseil général, il organisa une nouvelle Église constituée de pasteurs élus par le peuple et chargés d'enseigner la parole de Dieu. Calvin voulut assurer cette réforme de Genève par la prédication. Cette prédication eut pour sujet unique la Bible, dont il commenta de jour en jour les chapitres successifs, mais en s'efforçant d'en tirer des exemples précis et concrets ayant une valeur immédiate et pratique. Pour être comprise, l'intellectualité de la pensée calvinienne nécessite un public averti, que seul l'enseignement peut former et Calvin multiplia donc les écoles élémentaires. De plus, grâce à ses méthodes directement inspirées de celles des humanistes du XVI<sup>e</sup> siècle et reposant sur la pratique des lettres gréco-latines et de l'exégèse biblique, il fit du collège de Genève l'un des centres universitaires les plus renommés d'Europe. Parmi les réformateurs du XVI<sup>e</sup> siècle, Calvin occupe une place éminente par la multiplicité de ses talents. Théologien rigoureux et passionné, pasteur compréhensif, chef d'État autoritaire, il est également un orateur incomparable et un écrivain remarquable, dont la prose est un modèle de clarté.

<sup>96</sup> **Monsieur de T., Monsieur de Thou**, cf. note 15.

<sup>97</sup> **Le Psalmiste**, il s'agit de l'évangéliste saint Luc (mort vers 70). La tradition le fait naître en Syrie où il exerça la profession de médecin. Il fut l'un des plus fidèles compagnons de saint Paul, l'illuminateur de sa vie et de ses écrits. Parmi les enjolivures tardives se trouvent, « Luc, l'un des douze disciples », « l'un des deux disciples d'Emmaüs » et « peintre de la vierge ». On ne sait rien de sûr concernant sa mort. Il est l'auteur des *Actes des Apôtres* et du troisième Évangile.

<sup>98</sup> **Luther**, cf. note 95.

**Melancthon**, réformateur allemande (Bretten 1497 – Wittenberg 1560). Il devint professeur de grec à l'université de Wittenberg et s'attacha alors à Luther, qu'il accompagna, en 1519, à Leipzig pour la discussion avec le Dr. Eyck. En 1521, il publia sa défense de Luther contre la Sorbonne (*Apologia pro Luthero*) et la première dogmatique protestante (*Loci communes*). À la mort de Luther, il devint le principal chef du luthéranisme. Il s'occupa du formulaire connu sous le nom d'*Intérim de Leipzig* (1548), présenté par Charles Quint à la diète d'Augsbourg en attendant un concile. Malgré les critiques passionnées des intransigeants, il poursuivit l'établissement d'un accord entre toutes les fractions de la Réforme et même entre la Réforme et le catholicisme. Dans les éditions ultérieures des *Loci*, il aboutit au synergisme.

**Pomeran**, Pierre de Caffel ou Mont-Caffel en Flandre, était versé dans la littérature. On a de lui, *De Ratione inflituendi Pueros* et *De fludiis Sapientiae*. Il passa la plus grande partie de sa vie en Italie.

**Bucer**, théologien allemand (Sélestat 1491- Cambridge 1551). Dominicain en 1506, il se rallia à Luther en 1521 et s'établit à Strasbourg après son excommunication (1523). Il prit part à la rédaction de la *Confessio Tetrapolitana*, présentée à la diète d'Augsbourg, en 1530, par Strasbourg, Memmingen, Constance et Lindau. Il chercha souvent à réaliser des compromis. Il parvint à amener luthériens et réformés suisses à signer le concordat de Wittenberg (1536). En revanche, il refusa d'accepter l'intérim

---

d'Augsbourg entre catholiques et protestants, ce qui l'obligea à se réfugier en Angleterre. Il fut dès lors professeur à l'université de Cambridge. Son habileté politique a fait de lui un des plus importants agents de la Réforme allemande.

**Calvin**, cf. note 95.

**Bèze**, écrivain et théologien protestant, le principal lieutenant de Calvin (Vézelay 1591 – Genève 1605). Il étudia à Bourges et à Orléans sous Melchior Wolmar, qui l'incline vers la Réforme. Après une grave maladie en 1548, il abjure le catholicisme et, sacrifiant ses importants bénéfices, il se maria avec Claudine Denosse. Il devint professeur de théologie et pasteur à Genève. Négociateur des intérêts de la cause protestante, il participa à plusieurs missions diplomatiques et joua un rôle important au colloque de Poissy (1561), où il disputa sur la Présence réelle contre les cardinaux de Tournon, de Lorraine et le jésuite Lainez. Puis il fut entraîné dans la guerre, « en manteau et non en armes », assista à la bataille de Dreux, et se tint auprès de Coligny. À la mort de Calvin (1564), il le remplaça comme recteur de la florissante académie de Genève et fit figure de chef de parti. Aux jésuites, qui parlaient de sa conversion, il répondit par une pièce satirique, *Beza-Redivus*. Remarquable par son dévouement lors de la peste de Genève, par son activité extraordinaire et par sa prodigieuse verve de polémiste, Théodore de Bèze fut aussi un promoteur de la Renaissance littéraire en proclamant la nécessité de prendre les Anciens pour modèles sans les imiter servilement.

**Daneau**, théologien réformé français (Beaugency v. 1530 – Castres 1595). Pasteur de Gien, il enseigna la théologie à Genève après la Saint-Barthélemy et finit sa vie comme pasteur et professeur à Castres. Citons parmi ses ouvrages *les Sorciers*, *Traité des danses*, *auquel est amplement résolue la question à savoir s'il est permis aux chrétiens de danser*.

**Gaultier**, Gauthier Donaldson, né à Abredon en Écosse. Il fut le secrétaire de David Cuningham, évêque d'Abredon, de Pierre Junius, évêque d'Écosse et auteur d'un cours de morale. Il suivit la jurisprudence de Denys Godefroi à Heidelberg. Gaultier enseigna la physique, la morale et le grec à l'Académie de Sedan. Ensuite, il fut le principal du collège à Charenton, contre lequel on fit un procès. Il a réuni ses pièces dans la *Synopsis oeconomica*, qu'il fit imprimer à Paris en 1620.

**Hospinian**, Rodolphus Hospinianus, historien suisse, (Altorf, canton de Zurich 1547- 1626). Il fut l'auteur de nombreux livres sur l'histoire ecclésiastique. Il commença ses études à partir de l'âge de sept ans et étudia à Zurich, Marpourg, Heidelberg, etc. En 1568, il fut nommé ministre et prêcha deux fois la semaine dans une église de la campagne. En 1569, on lui donna à régenter la troisième classe à Zurich et en 1571, on le fit proviseur de l'école Abbatiale. Cinq ans plus tard de l'école Caroline. Il donna tout le sens qu'il avait de reste à l'étude de l'histoire ecclésiastique et forma le plan d'un ouvrage qui put montrer aux catholiques romains, que c'est à tort qu'ils se vantent que leurs doctrines sont conformes à l'Antiquité. Cet ouvrage resta inachevé, mais lui donna une grande réputation et obligea certains maîtres à se retirer de la poudre des écoles. En 1588, il fut nommé archidiacre de l'Église de Caroline et six ans après on le fit ministre de l'Église Abbatiale. Il fut l'auteur de *Concordia discors*, ouvrage sur l'eucharistie qui chagrine les Luthériens avec lesquels il se trouva dans une dispute constante. Il combat aussi les Jésuites. En 1613, il retomba en enfance dont il ne sorta plus jusqu'à sa mort en 1626.

**Paré**, chirurgien français (Bourg-Hersent, près de Laval, v. 1509 – Paris 1590). Il commença son apprentissage médical chez un barbier d'Angers ou de Vitré et le continua à Paris chez un chirurgien-barbier. Il se fit admettre à l'Hôtel-Dieu et se fit ensuite recevoir

---

maître barbier-chirurgien. Il prit deux fois du service comme chirurgien dans l'armée. Il publie, en 1545, *la Méthode de traicter les playes faites par les arquebuses et aultres bastons à feu* et, en 1549, *Briefve Collection de l'administration économique, avec la manière de conjoindre les os*. Henri II l'admit au nombre de ses chirurgiens ordinaires, place qu'il conserva, après la mort de ce roi, auprès de François II, Charles IX et Henri II. Il mourut quelques mois après l'entrée d'Henri IV à Paris. Paré a été justement nommé *Le Père de la chirurgie moderne*. On lui doit le renouveau de la ligature des artères, substituée à la cuatérisation au fer rouge, après l'amputation des membres. Il a élucidé une foule de questions d'anatomie, de physiologie et de thérapeutique, dont il a écrit plusieurs ouvrages, comme *Dix Livres de chirurgie avec le magasin des instruments nécessaires à icelle* (1564).

**Bulenger**, André Boulenger ou Petit père André (1578 - 1657), religieux augustin réformé de la communauté de Bourges. Né riche, il méprisa tous les avantages qu'il pouvait espérer dans le monde, pour faire le religieux de la Réforme de saint Augustin. Il prêcha pendant 55 ans sans jamais discontinuer. Nous n'avons de lui que l'Oraison funèbre de Marie-Henriette de Bourbon, abbesse de Chelles. Son emploi de prédicateur et les charges qu'il exerça dans son ordre, ne lui donnèrent pas le temps de publier les divers ouvrages qu'il avait composés. Il mourut à Paris, dans le couvent de la reine Marguerite en 1657. On garde dans ce couvent quelques manuscrits de ses Sermons.

**Marlorat**, théologien réformé français (Bar-le-Duc 1506 – Rouen 1562). Passé au protestantisme alors qu'il était prieur d'un couvent d'Augustins à Bourges, il fut pasteur en Suisse et député au colloque de Poissy. Sa participation à la prise d'armes protestante à Rouen le fit condamner à mort et pendre. On a de lui des commentaires bibliques.

**Chemnitzius**, théologien luthérien allemand (Treuenbrietzen 1522 – Brunswick 1586). Pasteur à Brunswick, il travailla à l'union des partis luthériens et fut l'un des auteurs de la Formule de concorde. Principaux ouvrages : *Examen concilii Tridentini* (1585), réfutations des canons de Trente, *Harmonia evangelica* (posthume, 1600-1611).

**Bernard Occhim**, Bernardin Ochino (Sienne 1487 – Pologne 1564). D'abord religieux dans l'ordre des Cordeliers, il quitte cet ordre peu après et rentra dans le monde, où il s'appliqua à l'étude de la médecine et s'acquit l'estime du cardinal Jules de Médicis. Il changea ensuite de sentiments et touché du désir de faire pénitence, il rentra dans son ordre et embrassa la réforme de Capucins en 1534. Quelques-uns ont même avancé qu'il avait été le fondateur de l'ordre ou de la congrégation des Capucins, mais le contraire se prouve parce que l'établissement des Capucins se fit en 1525 et parce que Ochino ne fut que huit ans Capucin: il jeta le froc en 1542. Il était savant, éloquent et hardi. Il prêcha avec énormément de succès et d'applaudissement. Les fréquents conversations qu'il eut avec Jean Valdès, jurisconsulte espagnol, l'engagèrent dans les sentiments de Luther. Parmi les ouvrages d'Ochino figurent des sermons italiens, une lettre italienne aux seigneurs de Sienne pour rendre compte de sa foi et de sa doctrine, des discours italiens sur le libre arbitre, sur la prescience, sur la prédestination, etc.

**Pierre Marty**, Pier Martire Vermigli, réformateur italien (Florence 1500 – Zurich 1562). Supérieur du monastère augustin de Spolète, puis bénéficiaire à Naples (1533), il y rencontra Ochino et Valdès, fut gagné à leurs idées, qu'il répandit ensuite à Lucques. En 1524, la persécution obligea à se réfugier en Suisse. Ensuite, il se rendit à Strasbourg et à Oxford, où il professa l'exégèse du Nouveau Testament. Il termina sa vie comme professeur à Zurich. En 1561, il accompagna Théodore de Bèze au

---

colloque de Poissy. Il fut l'auteur de nombreux commentaires et traités théologiques et polémiques.

**Illyricus**, Mathias Flaccius Illyricus ou Trancowitz, luthérien et théologien de la confession d'Augsbourg (Albona 1520 – Francfort 1575). Il étudia les Belles Lettres à Venise sous Egnatius et s'intéresse ensuite à la théologie, se faisant moine. Il passa à Bâle, Tubingen et puis à Wittenberg, où il fut l'élève de Luther et de Mélancthon. Il gagnait sa vie à enseigner le grec et l'hébreu. Il publia divers ouvrages à Magdebourg, dont le plus considérable regarda les *Centuries de Magdebourg*, dont il eut la principale direction. En 1567, on l'appella à Brabant pour y dresser des églises suivant la confession d'Augsbourg, mais la persécution dissipa ces églises bientôt après, de sorte que Illyricus s'en alla à Strasbourg, puis à Francfort, où il se vit abandonné de la plupart de ses partisans, parce qu'on l'accusait de manichéisme, sous prétexte qu'il enseignait que le péché n'était pas un accident, mais l'essence de l'âme. Il eut des sentiments particuliers à l'égard des luthériens, concernant le péché originel puisqu'il croyait que la substance de l'âme était corrompue. Ses adeptes, les illyricains, sont mis par les catholiques romains au nombre des hérétiques. Ils rejettent entièrement la nécessité des bonnes oeuvres et renouvellent l'arianisme, ajoutant que c'est pour ces opinions que Illyricus fut condamné à Wittenberg.

**Osiander**, théologien protestant allemand (Gunzenhausen, Brandebourg, 1498 – Königsberg 1552). Prêtre à Nuremberg, augustin, prédicateur à Saint-Laurent, il fut le chef des réformés de Nuremberg, prit part à la diète d'Augsbourg, signa les articles de Smalkalde et devint professeur à l'université de Königsberg (1549). Il enseigna que l'homme est justifié par la foi qui lui est infusée par les mérites du Christ. Sa doctrine fut l'objet de vives luttes jusqu'après sa mort. Ce fut lui qui, le premier, publia l'astronomie de Copernic.

**Musculus**, théologien luthérien allemand (Schneeberg, Saxe, 1514 – Francfort-sur-l'Oder 1581). Professeur à Francfort, il se montra l'adversaire acharné de Calvin, de Melancthon et du socinianisme. Il a laissé un *Catéchisme* (1555).

**Les Centuriateurs**, ceux qui ont collaboré à la composition des *centuries de Magdebourg*. Cet ouvrage est un corps d'histoire ecclésiastique, que quelques ministres de Magdebourg, comme Mathias Flaccus, Jean Wigand, Nicolas Gallus, etc., publièrent en 1559-1560. Cet ouvrage est une compilation qui a demandé beaucoup de travail, mais qui ne peut point passer pour une histoire bien écrite, exacte et parfaite. Comme le but que les Centuriateurs semblent s'être proposé, était d'attaquer l'Église Romaine et d'établir la Réforme, le cardinal Baronius entreprit ses *Annales Ecclésiastiques*, pour les opposer aux *Centuries*.

**Du Jon**, théologien réformé français (Bourges 1545 – Leyde 1602). Pasteur à Anvers, puis à Schönau, il reçut d'Henri IV une mission diplomatique en Allemagne. Il termina sa carrière comme professeur de théologie à Leyde. Parmi ses ouvrages, citons sa *Méthode des lieux communs de la sainte Écriture, disposés selon l'ordre des chapitres que Calvin a suivi dans son Institution* (1599).

**Mornay**, Philippe de, homme politique français (Buhy, Vexin, 1549 – La Forêt-sur-Sèvre, Poitou, 1623). Calviniste, ami de Coligny, il échappa à la Saint-Barthélemy et devint conseiller écouté d'Henri de Navarre, dont il facilita la réconciliation avec Henri III et qui lui donna le gouvernement de Saumur. Après l'abjuration d'Henri IV, il se retira à Saumur, où il fonda la première académie protestante (1599). À la conférence de Fontainebleau, il discuta avec le cardinal du Perron de l'eucharistie, sur laquelle il avait écrit un *Traité* (1600). Réconcilié avec le roi, il s'employa, après la mort de

---

celui-ci, à apaiser les conflits entre la régente et les protestants, prêchant la modération à l'Assemblée de Saumur (1611).

**Dumoulin**, cf. note 48.

<sup>99</sup> **Érasme**, humaniste hollandais d'expression latine (Rotterdam v. 1469 – Bâle 1536). Érasme, dépouillé de son petit avoir, mena une existence mouvementée et souvent besogneuse. Religieux au monastère des Augustins de Steyn, il obtiendra plus tard du pape Jules II une dispense de ses vœux. Il étudia au collège de Montaigu à Paris, en Angleterre, où il rencontra John Colet et Thomas More, et à Bologne, où il obtint le grade de docteur ès arts. En 1511, il publia à Paris *l'Éloge de la folie* et ce fut un grand succès. Ensuite, il repartit pour l'Angleterre et devint professeur de théologie à l'université de Cambridge. En 1516, il publia la première édition grecque du Nouveau Testament, accompagnée d'une version latine. Érasme revint enfin dans sa patrie, où Charles Quint le nomma conseiller, et se fixa à Bâle, où Froben imprime une édition générale de ses œuvres (1521). Érasme n'aimait pas les querelles religieuses de son temps : il attaqua les paradoxes de Luther, tandis que Luther lui reprochait une tiédeur coupable. Érasme croit en effet que la sagesse réside dans la fidélité à l'esprit de l'Évangile, pourvu que nul fanatisme ne s'y mêle. Philosophe, il affirme que la nature humaine est bonne et son spiritualisme chrétien correspond à l'idéal de perfection qu'il propose aux hommes. La recherche du bien commun et de la paix est à la base de ses idées politiques. Dans son *Institution du prince chrétien* (1515), il demande que l'éducation des princes soit inspirée par la sagesse antique et la morale chrétienne. Érudit ingénieux, esprit cosmopolite, Érasme est un précurseur de l'esprit moderne et du libéralisme.

**Onuphre**, Onuphre Panvini (1530 – Palerme 1568), religieux de l'ordre de saint Augustin, historien, proche des Empereurs Ferdinand et Maximilien, ainsi que de Philippe II, roi d'Espagne. Il prépara une histoire générale des papes et des cardinaux, lorsqu'il mourut à Palerme. Il fut l'auteur de plusieurs livres sur l'histoire de l'Église.

**Turnèbe**, humaniste français (Les Andelys 1512 – Paris 1565). Élève de Jacques Toussain, il alla enseigner les Belles-Lettres à l'université de Toulouse, puis succéda en 1547 à Toussain dans la chaire de littératures anciennes au Collège royal (Collège de France), puis il fut chargé de la chaire de philosophie grecque. De 1552 à 1556, il dirigea l'impression des livres grecs à l'Imprimerie royale. Renommé pour son immense culture et sa probité intellectuelle, il a donné des éditions et des commentaires d'auteurs grecs.

**Lipse**, cf. note 4.

**Genebrard**, Gilbert, Français (Riom 1537 – Semeur, Bourgogne, 1597), bénédictin et archevêque d'Aix-en-Provence. Il étudia à Paris auprès d'Adrien Turnèbe, Claude de Saintes, etc. Il fit un grand progrès dans les sciences et dans les langues et fut docteur en théologie à Paris. Piqué contre les ministres du roi, il prit le parti de la Ligue, et dans la suite la faveur du Duc de Mayenne lui fit obtenir du Pape Grégoire XIV les bulles de l'archevêché d'Aix, dont il prit possession en 1593. Il le gouverna, toujours plein de son entêtement pour la Ligue, et se déchaînant dans ses sermons contre le roi Henri IV. Mais voyant que les choses tournaient mal pour ce parti, il se retira à Avignon et composa son *De Sacrarum Electionum jure*, livre injurieux aux droits de l'Église de France, que le parlement de Provence condamna à être brûlé, par ordre du roi. On bannit Genebrard en même temps. Il se retira en Bourgogne où il mourut treize mois plus tard.

---

**Antonius Augustinus**, (Saragosse 1518 – Tarragone 1586), archevêque de Tarragone, un des plus savants hommes que l'Espagne ait produits. Il étudia à Alcalá, Salamanque, puis à Bologne, Padoue et Florence. Il se rendit très habile dans la connaissance du droit civil et canonique, dans les Belles-Lettres, dans l'histoire ecclésiastique, dans les langues et dans toutes sortes d'antiquités saintes et profanes. À l'âge de 25 ans, il publia *Emendationes et Opinionones juris civilis*, un traité qui lui acquit beaucoup de réputation. Suivant son maître Alciat, il unit la jurisprudence aux Belles-Lettres. Il fut un des douze auditeurs de Rote à Rome et remplit encore bon nombre d'autre fonctions pour différents papes et rois. Il se trouve aussi au concile de Trente en 1562. Il avait autant de piété que de sagesse et d'érudition et faisait paraître une immense intégrité, énormément de confiance et de grandeur d'âme. Il vivait avec une tempérance et une chasteté exemplaire et distribuait tous ses biens aux pauvres. Il se caractérisait par un esprit élevé et avait ramassé un si grand trésor de doctrine qu'il était un des plus riches hommes du monde en cette espèce de biens. Ses notes sur Varron ont été généralement estimées et son traité le plus considérable sur le Droit Canon, fut celui de la Correction de Gratien.

**Casaubon**, cf. note 73.

**Saumaise**, philologue français (Semur-en-Auxois 1588 – Spa 1653). Initié au grec et au latin par son père, il étudia le droit, la médecine, la théologie, l'histoire, apprit l'hébreu, l'arabe, le persan, etc. Ayant embrassé la religion réformée, il alla se fixer en Hollande, professa à l'université de Leyde et y acquit une gloire universelle. Il publia, en latin, un grand nombre d'ouvrages d'érudition ou de polémique. Il est connu pour son esprit encyclopédique.

**Bodin**, cf. note 86.

**Cardan**, cf. note 8.

**Patrice**, Francesco Patrizi, savant italien (dans l'île de Cherso 1529- Rome 1597). Élève à Padoue, il voyagea, devint professeur de philosophie platonicienne à Ferrare, puis à Rome et fut l'un des derniers représentants de l'école néo-platonicienne, contre Bellarmine. Parmi ses ouvrages figurent *Della historia dieci dialoghi* (1560) et *Nova de universis philosophia* (1591).

**Scaliger**, cf. note 63.

**Mercurialis**, Jérôme Mercurialis, médecin célèbre (Forlì 1530 – Forlì 1596). Il se rendit vite très habile dans les sciences et principalement dans la médecine. Ainsi, il a traité d'affaires importantes à la cour du pape Pie IV. Il composa aussi quatre livres *de Arte Gymnastica*, œuvres qui lui acquirent une grande réputation et qui firent connaître sa profonde érudition et sa parfaite intelligence des langues. Il fut professeur à l'université de Venise, de Pise et de Bologne et fut aussi le conseiller de l'empereur allemand Maximilien II qui avait une santé chancelante et qui le remercia par de nobles titres (Comte et Chevalier) et de remboursements considérables. M. de Thou (cf. note 15) dit que Mercurialis était un homme bien fait et de bonne mine, qu'il avait beaucoup de douceur, une piété exemplaire et un savoir merveilleux. Mercurialis est le premier qui ait fait imprimer, à Venise en 1588, les œuvres d'Hippocrate en grec et en latin, mais cette édition ne répond pas à l'attente des savants.

<sup>100</sup> **Calepin**, Ambrogio Calepino, lexicographe et humaniste italien (Bergame v. 1440 - 1510). Il était moine augustin et consacra sa vie entière à la rédaction de son *Dictionnaire de la langue latine* (1502). L'importance de ce lexique, d'abord latin-italien, puis augmenté de traductions en français, allemand et anglais, le fit regarder,

---

en son temps, comme un abrégé de la science universelle. Sa dernière édition a été faite par Iacopo Facciolati de Padoue en 1772.

<sup>101</sup> **Le livre des Équivoques**, livre qui figure probablement dans l'ouvrage de Estelle Bœuf, *Bibliothèque parisienne de Gabriel Naudé en 1630. Les lectures « d'un libertin érudit »*, Genève, Dros, *Travaux du Grand Siècle*, 2007, 440 p. Malheureusement nous n'avons pas encore pu consulter ce livre, l'ouvrage n'étant publié en mai et pas encore étant prêt à consulter

<sup>102</sup> **Hippocrate**, cf. note 49. L'oeuvre à laquelle Naudé réfère ici s'intitule *Aphorismes*.

<sup>103</sup> **Platon**, philosophe grec (Athènes 428 – 348). Il reçut l'éducation complète des jeunes riches de son temps et fut l'élève de Cratyle avant de rencontrer Socrate dont il suivit l'enseignement. Il se destinait aux affaires publiques, mais la dictature de Trente et la condamnation de Socrate par les démocrates l'en détournèrent. À partir de là, il désira de repenser les problèmes politiques. Après la mort de Socrate, il voyagea et rencontra Euclide, Archytas de Tarente, etc. Il créa l'Académie à Athènes où il enseigna tout en rédigeant et en publiant ses dialogues. Platon a abordé les grands problèmes philosophiques et métaphysiques en créant le genre philosophique vivant du dialogue. Il allia le discours rationnel au langage poétique. Il considère toute connaissance comme la conversion par laquelle l'âme réoriente son regard vers les réalités véritables. La forme supérieure du savoir est pour Platon une vision, une intuition intellectuelle des Essences qui ont pour principe premier l'idée du Bien. Il ne s'est pas contenté d'opposer le sensible et l'intelligible, mais il cherche aussi d'élucider leur rapports. Sans jamais abandonner la théorie des Idées, Platon aborda dans ses derniers dialogues les problèmes plus concrets de cosmologie, d'éthique et de politique. Interprétée comme un rationalisme mathématique ou un idéalisme à tendance mystique, la philosophie platonicienne n'est peut-être que l'expression inversée d'une réalité historique et politique.

<sup>104</sup> **Aristote**, philosophe grec (Stagire, Macédoine 384 – Chalcis, Eubée 322). Après avoir été le disciple de Platon, il devint le précepteur d'Alexandre le Grand, dont il fut aussi l'ami. Il fonda le Lycée à Athènes et y enseigna pendant douze ans. À la mort d'Alexandre, voulant éviter une condamnation pour impiété, il se rendit à Chalcis où il mourut l'année suivante. D'une intelligence encyclopédique, Aristote voit dans la philosophie la totalité ordonnée du savoir humain. Sa théorie du syllogisme et son analyse des différentes parties et formes du discours, font de lui le père de la logique. Son *Organon* composé d'oeuvres logiques forme le premier corpus de ce genre. Aristote fut également naturaliste et il voit la "Physique" comme l'étude des êtres naturels dans leur devenir. À partir d'observations et d'expériences, il fait une classification des espèces animales et en décrit les habitudes. Contrairement à l'Idée platonicienne, la théorie d'Aristote est un principe immanent d'organisation de la matière. L'oeuvre d'Aristote comporte également des traités de morale et de politique et une étude sur la création et les genres littéraires. Ses textes eurent une influence considérable sur la formation de la pensée arabo-islamique et le développement de la scolastique et du thomisme, et par là, sur toute la pensée occidentale.

<sup>105</sup> **Symmaque**, Quintus Aurelius Symmachus, orateur et homme d'État romain (Rome v.340-410). Il fut questeur et puis préteur et suivit Valentin I<sup>er</sup> dans sa campagne sur le

---

Rhin. Il prononça le panégyrique de l'empereur et devint proconsul d'Afrique. Aristote étroitement attaché à la tradition, il se mit à la tête de la réaction païenne. Un conflit célèbre l'opposa à saint Ambroise, lequel obtint la disparition de l'autel de la Victoire érigé dans la salle du sénat. Cela n'empêche pas Symmaque, préfet de Rome, d'obtenir le consulat en 391. Les écrits de Symmaque sont d'une élégance recherchée. On a de lui des *Rapports* concernant son administration, de nombreuses lettres dans lesquelles il cherche à imiter Pline le Jeune et des fragments de *Discours*.

<sup>106</sup> **Horace**, cf. note 44.

<sup>107</sup> **La mère d'Évandre**: Évandre fut un prince légendaire du Latium, qu'il aurait civilisé. Fils d'Hermès et d'une nymphe, il quitta l'Arcadie à la suite d'une émeute et après avoir tué son père. Il s'établit dans le Latium, environ soixante ans avant la guerre de Troie, bâtit sur le Palatin la ville de *Pallantium*, introduisit dans le pays la fête des Lupercales, l'écriture et diverses pratiques agricoles. Dans *l'Énéide*, il s'allie à Énée contre les Latins. Une tradition, étayée par de récentes découvertes archéologiques, lui attribue l'invention de l'écriture.

<sup>108</sup> **Les aïeux de Carpentra**: Carpentras est une ancienne cité gauloise, capitale des *Memini*, puis colonie romaine au temps d'Auguste. Cette ville fut le siège de l'administration du comtat Venaissin de 1229 à 1790, et, depuis le III<sup>e</sup> siècle jusqu'en 1789, le siège d'un évêché dont les titulaires étaient aussi, dans le haut Moyen Âge, seigneurs temporels de la ville. Aujourd'hui cette ville se trouve dans l'arrondissement du Vaucluse, située au milieu d'une campagne irriguée. Carpentras est un important marché agricole et un petit centre industriel de boîtes métalliques, conserves alimentaires, etc. Des monuments de l'époque gallo-romaine, il ne reste qu'une partie d'arc historié, englobé dans le palais de justice et qui est orné de sculptures d'un grand intérêt, représentant les Gaulois et Gauloises prisonniers.

<sup>109</sup> **Thucydide**, historien grec (Athènes v. 465 - après 395 av. J.-C.). Sa famille gérait les mines d'or de Thrace et il fréquenta les écoles des sophistes. Condamné à l'exil, il passa de longues années en Thrace, où il commença son histoire de la guerre du Péloponnèse, qu'il poursuivit à Athènes, une fois amnistié. Mais il ne put achever son œuvre, étant mort accidentellement. À l'opposé d'Hérodote, il a cherché dans les événements des contemporains d'utiles leçons pour le sage. Renonçant aux récits légendaires, à l'évocation des interventions divines, il note avec impartialité ce qui semble sûr, et retient comme valeurs essentielles dans les actes humains la force et l'esprit de justice. Il expose avec soin les causes proches ou lointaines du conflit qu'il analyse, situe les lieux de l'action, les décrit, cite des textes officiels, se garde bien de toute digression, mais n'échappe pas à l'usage traditionnel des harangues prononcées par ses personnages. Seules quelques réflexions s'ajoutent ici et là à un récit d'une extrême sobriété. Néanmoins, cette histoire est aussi un monument de style. L'auteur cherche à émouvoir le lecteur. On s'accorde à voir en Thucydide un des créateurs de la science historique.

<sup>110</sup> **Nonnus**, Nonnos, poète grec (Panopolis, Haute-Égypte v. 410 après J.-C.). Vers le milieu de sa vie il se convertit au christianisme. On a de lui deux poèmes. Le premier, les *Dionysiaques*, en quarante-huit livres, est païen d'inspiration. C'est un vaste répertoire de mythes, précieux pour les érudits. L'autre poème de Nonnos, qui date de la seconde

---

partie de sa vie, est d'inspiration chrétienne : c'est une *Paraphrase du saint Évangile de Jean*. Nonnos a été le chef d'une véritable école poétique, dont les principaux représentants ont été Tryphiodore, Kyros, Colouthos et Musée, et qui s'est prolongée jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle avec Georges Pisidès.

<sup>111</sup> **Suidas**, auteur grec qui vivait avant le dixième siècle. Il est l'auteur d'un dictionnaire, *Lexique de Suidas*, ouvrage grec de l'époque byzantine dont il existe encore une édition en trois volumes in folio, faite à Cambridge en 1704. Son ouvrage renferme plusieurs histoires souvent peu fidèles. Son *Lexicon* n'est qu'une compilation de plusieurs autres dictionnaires, dont il a nommé les auteurs à la tête de son ouvrage. Cette oeuvre contient l'interprétation des mots et des éclaircissements lexicologiques, mais aussi des notes biographiques sur les vies des savants et des princes et diverses histoires aujourd'hui perdues. On peut le regarder comme un trésor de la grammaire parce qu'il n'y rien là-dedans qu'il ne soit repris aux Anciens. Après sa mort, plusieurs ont fait des additions à son *Lexicon*. Et comme les capacités et les moeurs de ceux qui ont fait des augmentations, ont été fort différentes, aussi bien que les temps auxquels ils les ont faites, on ne doit pas être surpris d'y trouver tant de choses peu exactes. Les fautes qu'on y remarque, soit contre la pureté de la religion, soit contre la vérité de l'histoire, soit contre la connaissance des Belles-Lettres, ne doivent pas toutes être attribuées à Suidas. Possevin (cf. note 24) en a fait un recueil d'une bonne partie de ces fautes dans son *Apparat sacré* (X<sup>e</sup> siècle après J.-C.). C'est par une déformation erronée du titre d'ailleurs obscur (*Suda*) sous lequel l'ouvrage a été connu qu'on a créé le nom de l'auteur supposé: *Suidas*.

<sup>112</sup> **Démosthène**, orateur et homme politique athénien (384 – 322). Élève d'Isée, il dut soutenir une série de procès contre ses tuteurs, dilapidateurs de sa fortune. Logographe de métier, il eut à plaider pour une plus stricte gestion des finances de l'État (*Sur la loi de Leptine*). Sa vocation politique l'amena vite à la tribune de l'assemblée et, dénonçant le danger barbare, il se fit l'apologiste de la démocratie. Sa carrière de grand orateur et de chef du parti patriotique fut déterminée par son opposition passionnée à l'expansion macédonienne et par son prestige et sa force de persuasion. Finalement impliqué dans le scandale financier d'Harpale en 324 et condamné à payer une amende qu'il ne peut acquitter, il dut s'exiler pendant une année. Il s'empoisonna dans le temple de Poseidon, sur l'île de Calaurie après avoir été condamné à mort et chassé par les mercenaires d'Antipatros. Le discours de Démosthène marque l'apogée de l'éloquence antique, qui, sortie des écoles de la rhétorique, s'épanouit avec la démocratie athénienne et périt avec elle. La confrontation de deux partis de grands orateurs, celui de Démosthène avec Hypéride, est l'illustration la plus grandiose du déchirement grec. Le nom de Démosthène devint synonyme de l'éloquence et la *philippique* celui du discours belliqueux. Nourri de Thucydide, il est inégalé dans l'art d'associer les grandes idées à l'actualité. La véhémence et l'imagination, le raisonnement minutieux et le pathétique, la vigueur et la sensibilité sont savamment entrelacés dans ses harangues.

<sup>113</sup> **Symmaque**, cf. note 105.

<sup>114</sup> **Piccolomini**, Alessandro, écrivain et prélat italien (Sienne 1508 – *id.* 1578). Après une vie dissipée et un ouvrage licencieux, *La Rafaella* (1539), traduit en français sous le titre d'*Instruction aux jeunes dames* (1583). Il entra dans les ordres, devint archevêque *in*

---

*partibus* de Patras et coadjuteur de Sienne. Piccolomini a laissé des ouvrages d'érudition, en particulier une traduction de la *Poétique* d'Aristote, suivie de commentaires, et un ouvrage d'astronomie, *Della sfera del mondo*.

**Zabarelle**, cf. note 63.

**Achillin**, Alessandro Achillini, médecin et philosophe italien (Bologne 1463 – *id.* 1512). Auteur de *Humani corporis anatomia* et *Annotationes anatomiae*.

**Niphus**, Agostino Nifo, philosophe italien (Sessa, Calabre 1469 – Salerne? entre 1539 et 1546). Nommé professeur à l'université de Padoue, il fut accusé d'averroïsme et dut corriger quelques passages de son traité *De intellectu et daemonibus*. Un peu plus tard, il publia un livre contre l'opinion de Pomponace sur l'immortalité de l'âme, *De immortalitate animae*. Il enseigna à Padoue, Naples, Pise et Salerne. Outre de nombreux commentaires d'Aristote, il a encore écrit *De falsa diluvii prognosticatione*, *De auguriis libri duo* et deux livres fort curieux et un peu licencieux : *De pulchro et amore* et *De re aulica*.

**Pomponace**, cf. note 92.

**Licetus**, cf. note 89.

**Cremonin**, Cesare Cremonini, philosophe italien (Cento, duché de Modène 1550 ou 1553 – Padoue 1631). Il enseigna la philosophie à Ferrare, puis à Padoue, où on lui donna en même temps une chaire de médecine. Sa doctrine est celle d'Aristote, sa méthode est expérimentale. Il voudrait étendre aux mathématiques mêmes les procédés de l'induction. De là la nécessité qu'il impose au philosophe d'être en même temps médecin. Selon lui, il y a trois sciences spéculatives : la physique, les mathématiques et la métaphysique. L'harmonie des choses nous révèle un Dieu que nous ne pouvons connaître qu'imparfaitement; il est non la cause efficiente, mais la cause finale et comme la substance du monde.

<sup>115</sup> **Aristote**, cf. note 72.

**Alciat**, cf. note 48.

**Tiraqueau**, André, juriste français (Fontenay-le-Comte v. 1480 – Paris 1558). Sénéchal de Fontenay, il fit relâcher Rabelais, détenu par les cordeliers. Conseiller au parlement de Paris (1541), il se signala par sa connaissance du droit coutumier : *De legibus connubialibus* (1513), *De nobilitate et jure primogenitorum* (1549).

**Cujas**, cf. note 48.

**Dumoulin**, cf. note 48.

<sup>116</sup> **Le Code**, du latin *codex*, recueil de lois et de constitutions régissant un pays ou ensemble des lois qui régissent une matière spéciale. *Par extension*: Recueil d'ordonnances ou ensemble de règles permettant de transcrire une information exprimée au moyen d'un système de symboles dans un autre système de symboles.

**Le Digeste**, du latin *digesta*, recueil méthodique de droit. Le premier s'intitule *Digesta sive Pandecta juris* et fut établi sous l'empereur Justinien et rendu exécutoire le 30 décembre 529.

<sup>117</sup> **Alexandre de Ales**, cf. note 47. *La Somme*, *Summa universae theologiae* a fait sa célébrité, mais n'est que partiellement de lui. Il y figure aussi un commentaire de Pierre Lombard (cf. note 47).

**Henry de Gandavo**, Henri de Gand (cf. note 47) a aussi écrit une *Somme théologique*.

<sup>118</sup> **S.Thomas**, cf. note 47.

---

**Clavius**, Christoph Klau, latinisé en Christophorus, jésuite et mathématicien allemand (Bamberg 1537 – Rome 1612). Le pape Grégoire XIII l'employa à la réforme du calendrier, dont il précisa les principales caractéristiques. Professeur de mathématiques à Rome, il fut surnommé, avec un peu d'exagération « L'Euclide du XVI<sup>e</sup> siècle ».

**Maurolic**, Francesco di Maurolico, dit de Messina, bénédictin et savant italien d'origine grecque (Messine 1494 – *id.* 1575). Après avoir écrit une *Cosmographia*, il entreprit une étude systématique des prismes, des miroirs sphériques et du mécanisme de la vision et donna une des premières descriptions scientifiques du fonctionnement de l'œil. *Photismi de lumine et umbra*, où il consigna ses résultats, traite de la réfraction et donne quelques notions sur la détermination du foyer d'une lentille, ainsi qu'une explication de l'arc-en-ciel. Il publia encore une *Gnomonique* et un traité d'ensemble des coniques. Ses *Opuscula mathematica* contiennent la détermination du centre de gravité de différents corps et la première idée d'une correspondance entre sommets et faces d'un polyèdre régulier. Dans ses *Arithmeticonum libri duo*, on trouve l'emploi systématique de lettres au lieu de nombres concrets, du mode de raisonnement appelé plus tard « induction mathématique ».

**Viette**, François Viète, avocat et mathématicien français (Fontenay-le-Comte 1540 – Paris 1603). Il fut le précepteur de Catherine de Parthenay, fille de Soubise, lequel le garda comme secrétaire pour la rédaction de ses Mémoires. Il fut nommé avocat et conseiller de divers parlements, comme ceux de Paris et Bretagne, et fut nommé « conseiller intime » et maître des requêtes de l'hôtel d'Henri III et d'Henri IV. Viète fut le plus grand mathématicien de son siècle. En arithmétique, il établit des règles pour l'extraction des racines. Il donna à la trigonométrie sa forme définitive, décrite par exemple dans son *Canon mathematicus* de 1579. Son principal mérite est, sinon d'avoir inventé l'algèbre, du moins de l'avoir complètement transformée en introduisant l'usage des lettres pour représenter les valeurs numériques. Il a aussi inventé l'application de l'algèbre à la géométrie et présumé l'incommensurabilité du nombre  $\pi$ . Chargé par Henri IV, durant les guerres de la Ligue, de découvrir le chiffre des dépêches secrètes échangées entre Espagnols et Italiens, Viète y parvint en moins de deux semaines, trouvant même le moyen de suivre ce chiffre durant toutes ses variations.

<sup>119</sup> **Euclide**, mathématicien grec du III<sup>e</sup> siècle. Fondateur de l'école de mathématique d'Alexandrie, il enseigna au Musée, institution réunissant des savants de toutes disciplines. Son oeuvre, très étendue, ne nous est que partiellement parvenue. Son premier écrit, les *Éléments*, a fait autorité jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle dans les mathématiques élémentaires. À partir de cinq demandes, il y traite de la géométrie du plan, donne une étude abstraite des rapports et proportions et l'application à la géométrie plane et parle ensuite de l'arithmétique. Cette dernière partie constitue le plus ancien traité conservé de la théorie des nombres et consiste en une étude théorique de la nature du nombre entier. Il aborda l'étude des nombres irrationnels algébriques les plus simples et traita la géométrie de l'espace. Plus tard, il écrit les *Données* qui complètent les *Éléments*. On lui doit également une *Optique* basée sur la propagation rectiligne de la lumière et dans laquelle il construisit une perspective énonçant des lois qualitatives.

**Archimède**, savant grec (Syracuse 287 – 212). On lui doit une oeuvre scientifique considérable. En mathématiques il perfectionna le système de numération des Grecs et il compléta les livres d'Euclide sur la géométrie dans l'espace. Sa méthode est

---

“mécanique” et dépasse les simples considérations infinitésimales sur lesquelles repose la méthode d’exhaustion (dont le principe figurait déjà dans les *Éléments* d’Euclide). En physique, on lui doit le premier traité scientifique de statique et les premières bases d’une hydrostatique scientifique. Dans le domaine de la mécanique pratique, il imagina entre autres la vis sans fin qui porte son nom, un *planetarium* pour la représentation du mouvement des astres, des machines de guerre, etc. Archimède fut tué par un soldat, contrevenant aux ordres du consul Marcellus, lors du siège de la ville par les Romains.

<sup>120</sup> **Montaigne**, Michel de Montaigne, écrivain français (Dordogne 1533 – Bordeaux 1592). Magistrat à Bordeaux, où il se lia d’amitié avec Étienne de La Boétie qui le gagna pour un temps au stoïcisme, puis investi d’un mandat municipal, Montaigne se retira sur ses terres, après avoir pris la leçon des hommes et des événements durant de brefs séjours à la cour et grâce à un long voyage à travers l’Europe. Dès 1572, il avait groupé des réflexions sur ses lectures et sur sa vie, noyau d’un ouvrage nommé *Essais*, qui évolua et se développa. Montaigne se décrit et se commente en utilisant une méthode introspective dont il reconnaît la difficulté, et en confrontant son expérience et son propre texte à ses lectures. La morale de Montaigne naît de son scepticisme modéré. Selon lui, l’homme parvient au “grand et glorieux chef-d’œuvre”, la réalisation lucide de sa nature, par une indépendance du jugement et la maîtrise des passions. L’œuvre de Montaigne, célébrée par ses contemporains, fut très discutée dès le XVII<sup>e</sup> siècle. Mais aux accusations de vanité succédèrent les jugements admiratifs .

**Charon**, Kharôn de Lampsaque, historien grec, contemporain des guerres médiques, auteur d’ouvrages sur la Perse, la Grèce et Lampsaque, dont il ne reste que de minimes fragments.

**Verulam**, Francis Bacon, baron de Verulam, chancelier d’Angleterre et philosophe (Londres 1561 – *id.* 1626). Il étudia le droit et essaya de se faire une place au barreau; En 1593, il entra à la Chambre des communes, mais en 1601, son protecteur Essex étant disgracié, Bacon obtint, comme avocat de la Couronne, sa condamnation. Il gagna la faveur de Jacques I<sup>er</sup> et du duc de Buckingham, et devint successivement avocat ordinaire de la Couronne, avocat général, procureur général, « maître garde du grand sceau », grand chancelier, baron Verulam en 1618 et vicomte de Saint Albans. En 1621, étant accusé de vénalité, il perdit sa charge et se trouva exclu de la vie publique. Il consacra ses dernières années à la science et à la philosophie. Parmi ses ouvrages principaux figurent les *Essais de la morale et de la politique*, un *Traité de la valeur et de l’avancement des sciences* et l’*Histoire d’ Henry VII*.

<sup>121</sup> **Sénèque**, cf. note 17.

**Plutarque**, écrivain grec (Chéronée, en Béotie v. 50 après J.-C. –*id.* v. 125). Il fit sa première éducation dans sa ville natale, puis à vingt ans, il se rend à Athènes, où il étudia la rhétorique et les sciences. Ensuite, il voyagea pour ses affaires ou son instruction et visita Rome, où il donna des conférences en grec, Égypte, etc. Il passa la fin de sa vie à sa ville natale, où il remplit des fonctions municipales. Il donne l’exemple de toutes les vertus de famille, initie à la philosophie sa femme et ses fils, vit dans un cercle de gens aimables et instruits. Il avait composé un très grand nombre d’ouvrages sur les sujets les plus divers, mais beaucoup d’apocryphes se sont introduites dans la collection de ses œuvres. Dans l’ensemble des ouvrages authentiques, on distingue deux groupes. Premièrement les *Vies parallèles* qui lui donnent une immense popularité et révèlent un historien ingénieux, doublé d’un moraliste sincèrement

---

attaché à la vertu. Deuxièmement les *Œuvres morales* qui groupent en fait des opuscules et des brochures sur les sujets les plus variés. Plutarque y apparaît comme un esprit curieux, attentif et fin, capable de présenter avec adresse et clarté une idée générale, sans jamais prétendre à une philosophie trop profonde. Plutarque fut, parmi les auteurs de l'Antiquité, de ceux qui acquirent la plus grande popularité à la Renaissance.

<sup>122</sup> **Fernel**, cf. note 49.

**Sylvius**, Jacques Dubois, médecin français (Amiens 1478 – Paris 1555). Le premier, il se servit de cadavres humains pour l'étude de l'anatomie, mais il sacrifia, malheureusement, les données expérimentales ainsi acquises aux idées d'Hippocrate et de Galien qu'il n'osait combattre.

**Fusth**, Johann Fust, imprimeur de Mayence (v. 1400 – Paris 1466). Commanditaire de Gutenberg et associé à ses travaux depuis 1450 au moins, il se sépara de lui après un procès, en 1455, et publia, en collaboration avec Peter Schöffer, le *Psautier* de Mayence (1457), premier livre imprimé important portant une date. On lui doit également la *Bible* de 1462, ainsi que d'autres belles éditions.

**Cardan**, cf. note 8.

<sup>123</sup> **Galien**, cf. note 49.

**Avicenne**, cf. note 49.

<sup>124</sup> **Érasme**, cf. note 99.

**Casaubon**, cf. note 73.

**Scaliger**, cf. note 63.

**Saumaise**, cf. note 99.

<sup>125</sup> **Varron**, Marcus Terentius Varo, érudit latin (Réate 116 – 27). Lieutenant de Pompée pendant les guerres civiles, il se réconcilia après Pharsale avec César qui le chargea de constituer les premières bibliothèques publiques de Rome. Il a laissé de nombreux ouvrages dont *Les Satires Ménippées*, traité philosophique et *La langue latine*, traité de grammaire et de philologie. Il fut un des premiers encyclopédistes romains et a été une source inépuisable de renseignements pour les autres écrivains.

<sup>126</sup> **Commines**, Philippe de Commynes, sire d'Argenton, chroniqueur français (Renescure, près Hazebrouck ? 1447 – Argenton 1511). Il entra au service de Philippe le Bon et de Charles le Téméraire, mais à la fameuse entrevue de Péronne, en 1468, Commynes découvrit en Louis XI le maître qui convenait à son esprit et il commença à se détacher de son maître bourguignon. Le roi de France eut en lui le conseiller qu'il avait souhaité et en fit en quelque sorte son chef de cabinet, tout en lui comblant de faveurs et de dons. À la mort de Louis XI, Commynes fut nommé membre du conseil de régence durant la minorité de Charles VIII. Mais ayant pris le parti des princes ligués contre les Beaujeu, il fut chassé, puis arrêté en 1486 et emprisonné à Loches, puis à Paris. Rappelé par Charles VIII, il fit part aux négociations qui préparèrent le traité de Senlis et remplit encore d'autres missions politiques, aussi sous Louis XII. Puis, il se retira au château d'Argenton. *Ses Mémoires* (8 livres) furent rédigés de 1489 à 1498 et embrassent les années 1464 – 1498. La partie consacrée à Louis XI, dont Commynes donne un portrait profondément fouillé, est très supérieure à la celle sur Charles VIII.

---

N'ayant pas eu la formation d'un clerc, Commynes écrit comme il parle, avec une spontanéité qui n'exclut pas la pénétration de l'analyse.

**Guicciardin**, Francesco Guicciardini, homme politique et historien italien (Florence 1483 – Arcetri 1540). Il étudia le droit à Ferrare, Padoue et Pise et embrassa la carrière d'avocat à Florence. La République le nomma ambassadeur en Espagne auprès de Ferdinand le Catholique. De retour à Florence en 1514, il entra en grâce auprès des Médicis, le pape Léon X le nomma gouverneur de Modène et le pape Clément VII lui confia l'administration de la Romagne, excepté Bologne. Il conseilla au pape de s'allier avec la France contre Charles Quint et engagea Rome, aux côtés de François I<sup>er</sup>, dans la ligue de Cognac (mai 1526). Mais l'échec de la ligue, le sac de Rome, etc. emportèrent tous ses espoirs de vivre dans une Italie définitivement libérée des Barbares. Il consigna ses déceptions dans son *Ricordi politici e civili*, dénonçant l'indifférence des Italiens devant leur déchéance, la tyrannie des étrangers et des prêtres. Chassé momentanément de Florence, il revint en 1530 et, favorable à la restauration des Médicis par les lansquenets impériaux, il exerça sur leur pouvoir une influence modératrice. Conseiller d'Alexandre, puis de Cosme, il dut abandonner la vie politique et se retira dans sa ville d'Arcetri, où il écrivit sa *Storia d'Italia* qui retrace l'histoire de l'Italie de 1492 à la mort de Clément VII. Historien, il recherche l'exactitude et sait analyser sans passion les causes et les conséquences des événements.

**Sleidan**, Johannes Philippus, dit Sleidanus, historien allemand (Schleiden, Eifel 1506 – Strasbourg 1556). Partisan de la Réforme, il écrivit l'histoire de ses débuts: *De statu religionis et reipublicae, Carolo Quinto Caesare* (1555).

<sup>127</sup> **Tite-Live**, historien romain (Padoue 64 ou 59 – v. 10). Auteur d'une *Histoire de Rome (Ab Urbe condita libri)* en cent quarante-deux livres, allant des origines à l'an 9, commencée en 25, et qui l'occupa jusqu'à sa mort. Par souci de vie et de naturel, Tite-Live a interrompu le récit, écrit selon un plan chronologique, par des épisodes dramatiques et des discours. Véritable philosophe de l'histoire, animé par un patriotisme profond plus que par une foi politique, cherchant les causes de la grandeur romaine dans la morale des Romains, il a tracé un portrait du Romain idéal, héroïque, travailleur, tenace, épris de justice, contribuant ainsi à répandre une image de Rome exaltante et par là même unifiante.

**Corneille**, Cornelius Nepos, historien latin (99 – v.24 avant J.-C.). Il introduit le genre alexandrin de la biographie à Rome, forme reprise plus tard par Plutarque et Suétone. Son oeuvre principale s'intitule *De excellentibus ducibus*.

<sup>128</sup> **Tacite**, cf. note 13.

**L'Arioste**, Ludovico Ariosto, poète italien (Reggio Emilia 1474 – Ferrare 1533). Il a écrit sept *Satires* (1517 et 1525) et six comédies: *la Cassaria* (1508), *I Suppositi* (1509), qui sont bâties selon les modèles de Plaute et de Térence; *Il Negromante* (1520), sur un magicien dans un milieu contemporain; *La Lena* (1529), *I Studenti* et *la Scolastica*. Mais sa renommée est due surtout au poème *Orlando Furioso*, commencé en 1506 et publié en 1516, chef-d'œuvre de la Renaissance.

**Tasso**, à l'intérieur du texte de Gabriel Naudé, nous ne pouvons pas avec certitude dire de quel membre de la famille Tasso il s'agit, le père et son fils étant tous les deux des auteurs importants qui peuvent figurer dans cet *Avis*.

1. **Bernardo Tasso**, poète italien (Venise 1493 – Ostiglia, Mantoue 1569). Il passa la plus grande partie de sa vie au service des grands comme Renée d'Este et Guillaume

---

de Gonzague, qui le nomma gouverneur d'Ostiglia. À leur service, il fit de nombreux voyages en France, en Flandre et en Afrique. Il a écrit un long poème épique de cent chants, *Amadis de Gaule* (1560), inspiré du roman espagnol de ce nom. Cette œuvre touffue essaie de concilier la tradition chevaleresque héritée de l'Arioste avec les préceptes d'Aristote sur la poésie épique. Un autre poème héroïque, *Florissant*, publié en 1587 par son fils Torquato Tasso, était à l'origine un épisode d'*Amadis de Gaule*. Il a laissé, en outre, des *Amours*, *Égloues*, *Élégies*, *Psaumes*, *Odes*.

2. **Torquato Tasso**, poète italien et fils de Bernardo Tasso (Sorrente 1544 – Rome 1595). Après une enfance très difficile, il devint un courtisan accompli. Il connut un grand succès grâce au poème *Il Rinaldo* (1562) et à la fable *Aminta* (1573). De 1565 à 1571, il se trouve à la cour de Ferrare. À cette période heureuse suit un temps de crises d'angoisses parce qu'il tombe amoureux d'Éléonore d'Este, lui étant à la merci de la famille d'Este, et surtout après l'attaque sévère des religieux à propos de son œuvre la plus importante *La Gerusalemme liberata*. À cause de ces extravagances dangereuses on l'enferme pendant sept ans. Ensuite il erra de ville en ville et mourut à Rome dans un couvent.

**Du Bertas**, Guillaume de Salluste, seigneur du Bartas, poète français (Montfort, près d'Auch 1544 – Paris 1590). Huguenot, après une jeunesse studieuse, il se mit au service d'Henri de Navarre, qui lui confia plusieurs missions diplomatiques importantes. Son œuvre principale est *la Semaine* (1578), tableau des sept jours de la Création, qui eut plus de trente éditions. La *Seconde Semaine* (1585), inachevée, est une histoire de l'humanité. Dans ce catalogue romancé des connaissances scientifiques de l'époque, on trouve une érudition étendue, mais surtout la puissance de l'inspiration et du zèle religieux. Ce rival de Ronsard a des qualités incontestables, un sentiment de la grandeur, mais son œuvre est gâtée par le mauvais goût, l'enflure ou la préciosité, et par une langue rocailleuse.

<sup>129</sup> **Homère**, poète épique grec, le premier dont l'œuvre nous soit parvenue, et le plus grand. On ne sait rien de précis sur sa vie. C'était un Ionien qui naquit probablement à Smyrne. Il vécut à Chios et mourut à Ios. Hérodote le fait vivre vers 850 av.J.-C. et rien ne contredit cette date. On le considère comme l'auteur de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*. Les *Hymnes homériques* et la *Batrachomyomachie*, qui lui furent attribués, sont sensiblement postérieurs. On se demande souvent si, et dans quelle mesure, il est l'auteur unique de *l'Iliade* et de *l'Odyssée* parce que ces poèmes n'ont sans doute pas été conçus et composés dans la forme où nous les lisons actuellement, elles portent des marques d'interpolations et de remaniements. On se demande aussi si l'auteur de *l'Iliade* est celui de *l'Odyssée* parce que les deux poèmes montrent d'incontestables différences de conception, de style et de technique poétique. La gloire d'Homère fut immense. Aucun poète ne fut l'objet d'une aussi constante et fervente admiration. L'influence du poète s'exerça non seulement sur la littérature, mais encore sur la vie même des individus, car il fut, pour la Grèce entière, le Poète par excellence et garda, jusqu'à la fin de l'hellénisme, une place capitale dans l'éducation grecque.

**Virgile**, Publius Virgilius Maro, poète latin (Andes, près de Mantoue v. 70 – Brindes 19 av. J.-C.). Il eut une solide instruction et étudia à Crémone. Puis, il se rendit à Milan, enfin à Rome, où il étudia en particulier sous l'épicurien Siron. Vers 44-43, il retourna à Crémone et y brilla dans le cercle cultivé autour du gouverneur Asinius Pollio. Il composa des *Bucoliques*. Virgile eut un dévouement pour le futur empereur Ocate parce que celui-ci lui permit de recouvrer ses terres livrés aux vétérans. En même temps, il s'était présenté à Mécène et lui avait fait à son tour connaître Horace. Il se

---

fixa à Rome et publia ses *Bucoliques*, qui obtiennent un grand succès. Puis, sur l'invitation de Mécène, il écrit les *Géorgiques*. Il servit ainsi les désirs d'Auguste, qui chercha à rendre aux Romains leur goût antique, mais bien abandonné, pour l'agriculture. À partir de 29 av. J.-C., Virgile entreprit son grand poème de *l'Énéide*, épopée nationale qui doit continuer les *Géorgiques* en ranimant chez les Romains l'amour de la patrie et du culte. Il y travailla dix ans, mais ne put achever son ouvrage. Il voulut, pour le compléter, connaître la Grèce et l'Orient. La mort le surprit au retour, à Brindes, où il avait débarqué en 19. Mourant, il voulut détruire cet ouvrage imparfait, mais ses amis sauvèrent le poème. Après sa mort le nom de Virgile fut entouré d'un véritable culte et sa renommée ne fit que grandir avec les siècles. Virgile est un des poètes les plus personnels qui aient jamais existé. Influencé à l'origine par l'alexandrinisme des cercles qu'il fréquentait, Virgile s'éloigna vite d'un art facilement sec et artificiel. La portée de son oeuvre fut immense. Il est de tous les Latins celui qui a eu la plus grande influence sur les littératures suivantes.

<sup>130</sup> **Boccalini**, Traiano, écrivain italien (Lorette 1556 – Venise 1613). Il publia en 1612 *les Nouvelles du Parnasse*, ouvrage satirique sur la littérature, les moeurs et la politique du siècle, continué par *la Pierre de touche politique (Pietra del paragone politico)*, publié seulement en 1614, où il attaqua violemment la domination espagnole.

<sup>131</sup> **Tostat**, cf. note 46.

<sup>132</sup> **Salmeron**, cf. note 46.

<sup>133</sup> **Sénèque**, cf. note 17.

<sup>134</sup> **Pline**, Plinius Caecilius Secundus ou Pline le Jeune, cf. note 7.

<sup>135</sup> **Cicéron**, Marius Tullius Ciceron, homme politique et orateur latin (Arpinum 106 – 43 av. J.-C.). Avocat, questeur de Lilybée (en Sicile) et consul en 63. Il déjoua la conjuration de Catilina et put penser avoir autour de lui une union de tous les « honnêtes gens », les Optimates. Mais accusé d'avoir fait exécuter sans jugement des citoyens, il fut exilé en Grèce par les triumvirs César, Pompée et Crassus, puis envoyé comme gouverneur en Cilicie. Après, il retourne à Rome, où il attaqua Antoine après l'assassinat de César, mais Cicéron fut proscrit, rejoint dans sa fuite et assassiné sur l'ordre d'Antoine. Son ambition principale fut de jouer un rôle politique de premier plan et d'être le plus grand personnage de l'État. Jusqu'à un certain point, son activité intellectuelle resta pour lui un moyen au service de cette fin. Théoricien de la politique, il ne parvint pas à imposer ses idées en une période de troubles où apparaissent les prodromes de la guerre civile. Écrivain de premier ordre, il a porté l'art oratoire latin à son apogée dans ses plaidoyers (*Pro Archia*, etc.) et dans ses harangues politiques (*Catilinaires*, etc.). Il a élaboré une théorie romaine de l'éloquence (*De Oratore*, etc.). La composition de ses discours et son célèbre « prouver », « plaire » et « émouvoir » a servi de modèle à toute la rhétorique latine. Il chercha aussi à concilier les différentes écoles (épicurienne, stoïcienne, académique) pour dégager une morale pratique en harmonie avec les exigences de la cité (*De republica*, *De senectute*, etc.). Cicéron a créé une prose philosophique latine. Sa *Correspondance* nous donne l'image d'un homme orgueilleux, pusillanime et souvent

---

irritant mais qui force la sympathie par la noblesse de ses buts et la richesse de ses dons intellectuels.

- <sup>136</sup> **Perse**, Aulus Persius Flaccus, poète satirique latin (Volterra 34 apr. J.-C. – Rome 62). Il était chevalier romain et appartenait à une famille qui maintenait l'esprit d'opposition aux empereurs. À l'âge de douze ans, il vint à Rome. Il eut pour maître le stoïcien Annaeus Cornutus, qui devint son directeur de conscience. Il lui doit la profonde élévation morale des six petites *Satires* qu'il nous a laissées. Il est d'ailleurs moraliste plus que satirique. Il a cherché à faire de la satire traditionnelle un « grand genre », mêlant les procédés oratoires au pittoresque. Le style en est souvent trop concis et pénible.
- <sup>137</sup> **Philelpe**, Francesco Filelfo, humaniste italien (Tolentino, Ancône 1398 – Florence 1481). Il partit en 1419 pour Constantinople, où il apprit le grec avec Chrysoloras. Rentré en Italie, il vécut à Venise, Bologne, Florence, Sienne et finalement, à partir de 1440, à Milan. Il fut appelé à Rome en 1474. Très orgueilleux, dénué de scrupules, il vivait dans le luxe et avait de grands besoins d'argent. Pour s'en procurer, il flatta ou attaqua les puissants dans ses écrits. Ses œuvres, écrites en latin, comportent des satires, des fables et des odes, ainsi qu'une épopée en l'honneur des Sforza : *Sphortias*.
- <sup>138</sup> **Huarto**, Jean Huarte, Espagnol, vivant l'an 1580. Il est l'auteur de *l'Examen des esprits*, dans lequel il traite de la différence des esprits. Suivant Dom Nicolas-Antonio, cet ouvrage est fort estimé de toutes les nations.
- <sup>139</sup> **Zara**, Zzera, pharaon éthiopien, selon la Bible vaincu par un roi de Juda, (II Chroniques, XIV, 8-14). On a supposé qu'il s'agissait d'un pharaon, Osorkon II, ou d'un quelconque chef nomade d'Arabie (IX<sup>e</sup> siècle av. J.-C.)
- <sup>140</sup> **Ramus**, cf. note 80.
- <sup>141</sup> **Forcadel**, Pierre Forcadel (Béziers ? – Paris 1577). En 1560, il obtint une chaire de mathématiques au Collège de France grâce à la protection de Ramus. Il fut le frère d'Étienne Forcadel, célèbre juriste. On lui doit des traductions françaises de la *Géométrie* d'Euclide, des livres de Proclus sur le mouvement et du *Traité des poids* d'Archimède.
- <sup>142</sup> **Machiavel**, Niccolò Machiavelli, homme d'État et écrivain italien (Florence 1469 – *id.* 1527). On ne sait à peu près rien de sa prime jeunesse, sinon qu'il naît probablement peu fort fortunée, puisque Machiavel affirme qu'il est né pauvre. Secrétaire de la seconde chancellerie de Florence, il accomplit plusieurs missions diplomatiques. Lorsque les troupes françaises se replièrent (en 1512, après la bataille de Prato), la république s'effondra à Florence. Avec le retour au pouvoir des Médicis, Machiavel perdit ses fonctions, fut même impliqué dans un complot et emprisonné. Puis, banni de la ville, il s'installa à San Casciano où il écrivit *Il Principe* (1513), dont la doctrine politique cynique fut qualifiée de machiavélisme et les *Discours sur la première décennie de Tite-Live* (1513-1520). Il rédigea une *Histoire de Florence*, à la demande de Jules de Médicis. Ce n'est qu'en 1526 qu'il obtint à nouveau des fonctions officielles. Mais il mourut en 1527, alors que les Médicis venaient d'être renversés et la

---

république proclamée. Parmi ses œuvres, on peut encore citer l'*Art de la guerre* et quelques comédies comme *La Mandragore*.

<sup>143</sup> **Dumoulin**, cf. note 48.

<sup>144</sup> **Vallius**, Jean Baptiste, natif d'Auxerre. Il était réputé à cause de sa science en arabe. Il aima apprendre l'arabe après avoir entendu, en 1600, un discours de l'utilité de l'arabe d'Étienne Hubert à Paris. Il approfondit sa connaissance de cette langue à Rome, sous la direction de Jean Baptiste Raymond. Ensuite il devint *l'Interprète pour les langues orientales* du roi français. Il était aussi fort versé dans d'autres sciences et doit avoir été bon antiquaire. Il mourut en 1634.

<sup>145</sup> **Volusius**, auteur des *Annales* en vers dont on se moqua. Catulle en parle très désobligeamment en deux endroits. Quelques auteurs croient que ce Volusius est peut-être le même que Tanufius Géminus, dont parle Sénèque.

<sup>146</sup> **Salluste**, Caius Sallustius Crispus, historien romain (Amiternum 86 av. J.-C. – v. 35 av. J.-C.). Il suivit une carrière politique et fut un partisan de Clodius contre Milon. Gouverneur de Numidie (46), il amassa une fortune scandaleuse, qui lui permit de faire bâtir sur le Quirinal une maison remplie d'œuvres d'art et entourée de jardins qui devinrent célèbres (*Horti sallustiani*). Retiré de la vie politique à la mort de César, il se consacra à ses ouvrages historiques: *Conjuration de Catilina*, *Guerre de Jugurtha*, puis à ses *Histoires*, que nous possédons fragmentairement et qui traitent la période 78-67. Il y ajoute des œuvres brèves, d'authenticité discutée, comme l'*Invective contre Cicéron*. Salluste semble s'être progressivement dégagé de la partialité héritée de sa carrière antérieure, avoir amélioré ses qualités d'historien, tandis que s'aggravait le pessimisme de sa philosophie. Il apparaît comme un moraliste inattendu après une vie politique assez trouble. Alors que l'homme politique eut des ennemis acharnés, l'historien connut de nombreux admirateurs, dont Sénèque et Tacite, en raison de la fermeté de son style et de la pénétration de ses analyses, qui rappellent Thucydide. Sa langue est quelque peu archaïsante.

<sup>147</sup> **Épictète**, philosophe stoïcien (Hiérapolis, Phrygie, v. 50 apr. J.-C. – Nicopolis, Épire entre 125 et 130). On a peu de détails authentiques sur sa vie. Il fut l'esclave d'Épaphrodite, affranchi de Néron. Il y entendit les leçons du stoïcien Musonius ufos. Ayant été affranchi, Épictète se consacra à la philosophie et fit que le stoïcisme devient presque exclusivement une doctrine morale, préoccupée de dicter à l'homme des règles de conduite pratiques, sans chercher à les fonder théoriquement. Il vit très pauvrement à Rome et à Nicopolis, où il s'était retiré et où il mourut. Il n'a rien écrit, mais son action a été considérable : il a eu des disciples enthousiastes, entre lesquelles Flavius Arrien, qui avait suivi ses leçons à Nicopolis et rédigea, avec les notes qu'il a prises, les *Entretiens* et le *Manuel* ou *Enchiridion*. Le philosophe y est peint avec la douceur de son âme, la brusque familiarité de sa parole, la rigueur paradoxale de sa vertu, la sécheresse et l'insensibilité de sa morale et l'orgueil de sa doctrine.

<sup>148</sup> **Loriot**, François. Il fut l'auteur des *Secres moraux, concernant les passions du coeur humain*, publié à Paris en 1614.

---

<sup>149</sup> **Fracastor**, Girolamo Fracastoro, médecin italien (Vérone 1483 – Incaffi, Vérone 1553). Il s'adonna à l'étude de toutes les sciences, surtout de la médecine et de l'astronomie, et fut un poète remarquable. Son principal ouvrage est un poème didactique célèbre sur la *syphilis* (ce nom vient de cette œuvre): *Syphilis sive de morbo gallico* (Vérone, 1530).

<sup>150</sup> **S.Thomas**, cf. note 47.

<sup>151</sup> **Cornelius Gallus**, poète latin (Fréjus [Forum Julii] 69 av. J.-C. – 26 av. J.-C.). Partisan d'Octave, il participa à la bataille d'Actium et fut nommé préfet d'Égypte. Mais, devenu suspect, il fut accusé devant le sénat et se suicida pour échapper à la condamnation portée contre lui. Gallus avait la réputation d'être un des bons poètes élégiaques de son temps. Il avait pris pour modèle, dans l'élégie érotique, Euphorion de Chalcis. Condisciple et protecteur de Virgile, qui avait pu, grâce à son influence, recouvrer son petit domaine, il est célébré par lui dans la sixième et dans la dixième églogue des *Bucoliques*.

<sup>152</sup> **Jacques Criton**, Écossais qui vivait à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle (1561 - 1583). Il avait fait de merveilleux progrès dans la connaissance de toutes sortes de sciences et arts et passait pour un prodige. Il parlait dix langues et faisait de la philosophie, de la théologie, des mathématiques, etc. Il possédait toutes les bonnes qualités qu'un jeune homme pourrait souhaiter. À cause des guerres civiles, il devait se retirer à Venise. Il participa aux disputes publiques et soutint des thèses publiques sur toutes sortes de sciences, ce qui renouvela en sa personne le prodige qu'on avait autrefois admiré en Pic de la Mirandole. Il fut tué par un accident funeste à Mantoue, où le prince le tue d'un coup d'épée.

<sup>153</sup> **Raymond**, Raymond Martini, dominicain, théologien et orientaliste (Catalonia 1220 – 1284). Il étudia les langues orientales et fit partie de l'une commission de censure des ouvrages juifs à Aragon. Il prêcha en Espagne et en Tunisie. Il écrivit plusieurs textes contre les juifs et laissa aussi deux œuvres polémiques, *Summa contra Alcoranum* et *Capistrum Judaeorum*, ainsi qu'un ouvrage intitulé *Explanatio simboli apostolorum ad institutionem fidelium edita*.

**Gallutius**, en réalité il peut s'agir de deux hommes :

1. Tarquinius Gallutius, (Italie 1574 – Rome 1649). En 1590 il entra chez les jésuites. Il enseigna la rhétorique et la morale au Collège Romain. Il fut l'auteur de divers ouvrages, comme *Vindicationes Virgilianae* et *De Comedia*.
2. Jean-Paul Gallutius, astronome italien qui vivait au XVI<sup>e</sup> siècle. Il inventa un instrument pour observer les phénomènes célestes et publia divers ouvrages astronomiques. Il écrivit aussi quelques œuvres sur la médecine et fut académicien à Venise.

**Bencius**, François, jésuite italien (Aquapendente 1542 - Rome 1594 ). Il fut l'élève du rhétoricien Marc Antoine Muret et étudia les Belles Lettres à Rome. Il devint un des plus importants rhéteurs du siècle et se montre aussi un très bon poète latin. Il entra dans l'ordre des jésuites et enseigna la rhétorique dans le Collège de la Société à Rome.

**Perpinian**, Pierre-Jean de Perpignan (Elché en Valence 1530 - 1570). Son éloquence fut admirée dans les universités de Conimbre, de Rome et de Paris. Il était entré dans la

---

société des Jésuites et mourut en 1570. On a de lui en latin dix-huit harangues qui roulent sur des sujets divers.

<sup>154</sup> **S. Augustin**, Aurelius Augustinus, le plus célèbre des Pères de l'Église latine (Tagaste 354 Hippone 430). Il professa l'éloquence à Tagaste, à Carthage, puis sur la recommandation de Symmaque, à Milan. C'est à Milan que s'achève l'évolution spirituelle d'Augustin. Inscrit un certain temps parmi les catéchumènes, il était devenu manichéen. Mais il chercha et crut trouver la vérité dans les doctrines neo-platines, puis se convertit au christianisme et se fit baptiser par saint Ambroise. Il mourut dans sa ville épiscopale (Hippone) assiégée par les Vandales. La pensée et l'activité littéraire de saint Augustin ont quelque chose d'universel. En tant qu'évêque, il gouverne et enseigne son peuple; théologien et philosophe, il multiplie les traités doctrinaux, s'intéressant à tous les grands problèmes dogmatiques, moraux, ascétiques et mystiques; apologiste, il défend le christianisme contre les reproches des païens et tente de dégager le sens surnaturel de l'histoire. Certaines de ses *Lettres* sont de vrais traités, ses *Confessions* échappent à toute définition littéraire. Dans ses *Lettres* il donne des directives pour sa petite communauté fraternelle et on y dégage les lignes maîtresses de nombreuses règles religieuses. Toute sa pensée se compose autour de Dieu et le destin de l'homme, perdu par le péché, sauvé par la grâce. L'influence de saint Augustin est la plus forte de celles qui ont marqué la théologie et a comme grands thèmes : connaissance et amour, mémoire et présence, etc.

<sup>155</sup> **Plutarque**, cf. note 121.

<sup>156</sup> **Galien**, cf. note 49.

<sup>157</sup> **Érasme**, cf. note 99.

**Lipse**, cf. note 4.

**Turnèbe**, cf. note 99.

**Mizault**, Antoine, Français, natif de Montluçon. Il était médecin, philosophe et mathématicien et vivait au XVI<sup>e</sup> siècle. Il négligea presque entièrement la médecine pour vaquer à la recherche des secrets de la Nature et composa divers ouvrages, qui font paraître sa rare doctrine et son jugement exquis. Monsieur de Thou dit que Mizault exerça la médecine avec tant de savoir, de gloire et de succès, et fit un si grand nombre de cures extraordinaires et merveilleuses, qu'il pouvait avec raison être appelé l'Esculape de la France. Il ajoute qu'il ne réussit pas moins dans l'étude de la philosophie et des mathématiques qu'en celle de la médecine et il donna au public un si grand nombre de doctes écrits qu'il acquit la réputation d'un des plus savants hommes de son siècle. Parmi ses ouvrages imprimés figurent *Phaenomena*, *De Arcanis Naturae*, etc.

**Sylvius**, cf. note 122.

**Calcagnin**, Celio Calcagnini, astronome et humaniste italien (Ferrare 1479 – *id.* 1541). Il servit d'abord dans les armées de Maximilien et de Jules II, puis fut envoyé en mission diplomatique à Rome et en Hongrie. En 1520, il entra dans les ordres et devint professeur à l'université de Ferrare. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Bâle en 1544. Dans une de ses dissertations, *Quomodo coelum stet*, il devance les théories de Galilée sur le mouvement de la Terre autour du Soleil.

---

**François Pic**, Jean François, prince de la Mirandole. Il s'adonna à l'étude et par son trop grand attachement à la scolastique, il négligea la belle latinité. Sa vie fut fort agitée et il fut deux fois chassé des ses États. Enfin il fut assassiné en 1533 par son neveu Galéotti.

<sup>158</sup> **Virgile**, cf. note 129.

<sup>159</sup> **Boèce**, cf. note 52.

**Symmaque**, cf. note 105.

**Sydonius**, saint Sidoine Apollinaire ou Caius Sollius Modestus Apollinaris Sidonius, évêque (Lyon 431 ou 432 – Clermont-Ferrand 487 ou 489). De 461 à 465, il mena en Auvergne la vie d'un grand propriétaire avec sa femme et ses trois enfants. Panégyriste éloquent d'Anthimus, il devint préfet de Rome, puis patrice. Élu évêque de Clermont dans des conditions obscures, il se montra pasteur zélé: il défendit l'Auvergne contre les Wisigoths. Son œuvre littéraire comporte vingt-quatre poèmes antérieurs à son épiscopat en cent quarante-sept lettres qui constituent une source importante pour l'histoire du V<sup>e</sup> siècle.

**Cassiodore**, homme d'État et écrivain romain (Scylacium v. 480 – monasterium de Vivarium, Bruttium v. 575). Il eut la faveur d'Odoacre, roi des Hérules, puis de Théodoric, roi des Ostrogoths, et fut consul et préfet du prétoire. Vers 540, il se retira dans une sorte d'académie monastique qu'il avait fondée à Vivarium. On y enseignait toute la science du temps. La plupart des ouvrages qui composaient sa belle bibliothèque nous sont parvenus grâce au grand nombre de copies soignées qu'il en répandit. Ses principaux ouvrages sont des *Variae* (variétés) relatives à son œuvre politique, le *De institutione divinarum litterarum*, et l'*Historia ecclesiastica tripartita*. Il avait en outre écrit sur la grammaire, la philosophie et l'Écriture sainte.

<sup>160</sup> **Picus**, il s'agit de Pic de la Mirandole, cf. note 66.

**Politian**, Ange Politien, cf. note 32.

**Hermolaus**, Hermolaüs Barbaro, un des plus savants hommes du XV<sup>e</sup> siècle (Venise 1454 – Rome 1493). La République de Venise lui charge de négociations importantes et il fut député vers l'empereur Frédéric. Le pape Innocent III lui fait d'abord son ambassadeur et puis il le nomma au patriarcat d'Aquilée. Mais le sénat de Venise lui défend, sous peine de dégradation et de confiscation de ses biens, de profiter de cette nomination. Hermolaus n'y renonce néanmoins pas et vit en exil à Rome en 1493, où il mourut de la peste. Il écrivait à partir de l'âge de dix-huit ans. Son oeuvre la plus importante traite de Pline: il y corrigea près de cinq mille passages et en rétablit trois cent dans Pomponius Méla.

**Gaza**, Teodoro, humaniste byzantin (Thessalonique 1398 – San Giovanni a Piro 1475). D'abord établi à Constantinople, il se rendit en Italie vers 1444. Professeur de grec à Ferrare, de philosophie à Rome, il séjourna à Naples, revint à Rome en 1458 et obtint une abbaye. Il a fait des traductions latines d'Aristote, Théophraste, Elien, Denys d'Halicarnasse. Il a aussi traduit en grec le *De senectute* et le *Somnium Scipionis*, de Cicéron. Il est surtout connu par sa *Grammaire grecque* (1495).

**Philelpe**, cf. note 137.

**Pogge**, Gian Francesco Poggio Bracciolini, humaniste italien (Terranuova, Florence 1380 – Florence 1459). Il fut secrétaire de divers papes et accompagna Jean XXIII au concile de Constance. En 1453, il fut nommé chancelier de la république de Florence. Il a découvert de nombreuses œuvres de l'Antiquité comme les discours et traités de Cicéron, douze comédies de Plaute, etc. Il a aussi écrit lui-même, toujours en latin, de

---

nombreuses œuvres : une *Histoire de Florence*, qui va de 1350 à 1445; le *De hypocrisia* (imprimé en 1679), satire contre le clergé, ... et surtout des *Facéties* (1438 -1452), recueil de contes qui a été traduit en français sous le titre de *Contes de Pogge Florentin* vers 1490.

**Trapezonce**, il s'agit probablement de George de Trézibonde, saint (1396 – 1484), auteur d'une *Dialectica*. En 1455, il a délivré Trézibonde, action armée qui apporte sa canonisation.

<sup>161</sup> **Platon**, cf. note 103.

<sup>162</sup> **Alexandre Aphrodisée**, Alexandre d'Aphrodisias, philosophe et commentateur d'Aristote (fin du II<sup>e</sup> et début du III<sup>e</sup> siècle après J.-C.). Il dirigea le Lycée entre 198 et 211. Parmi ses ouvrages figure *le Traité du destin et du pouvoir libre*, dédié aux empereurs Septime Sévère et Caracalla, combat la doctrine stoïcienne.

<sup>163</sup> **Les Péripatéticiens**, les adeptes du péripatétisme, la philosophie d'Aristote.

<sup>164</sup> **Aristote**, cf. note 72.

<sup>165</sup> **Abélard**, philosophe et théologien scolastique français (Le Pallet, près de Nantes 1079 – prieuré de Saint-Marcel, près de Chalon-sur-Saône 1142). Après le drame de son émasculatation, il entra en religion et se retira à l'abbaye de Saint-Denis, tandis qu'Héloïse, sa bien-aimée, prenait le voile au monastère d'Argenteuil. Accusé d'avoir émis des opinions hétérodoxes sur la Sainte-Trinité, il a vu le concile de Soissons (1121) condamner aux flammes son *Introduction à la théologie*. Il s'établit en monastère à Provins, puis à Saint-Gildas, en Bretagne, dans la presqu'île de Rhuys, après avoir fondé à Nogent-sur-Seine le couvent du Paraclet. Saint Bernard obtint contre lui, au concile de Sens, une nouvelle condamnation. Comme philosophe, il combattit à la fois le réalisme, qui affirmait la réalité métaphysique du concept, et le nominalisme, qui le réduisait au mot. Comme théologien, Abélard a recueilli dans son *Sic et non* (1121) les passages d'apparence contradictoire des Pères de l'Église, sur cent cinquante-sept questions. Son attitude critique et rationaliste envers la foi lui valut des persécutions constantes. La philosophie d'Abélard constitue une tentative déjà extrêmement moderne d'éclaircissement et de critique rationnelle des idées reçues. Sa théorie du concept a conservé toute sa valeur et ses recherches dialectiques, bien qu'antérieures à la traduction latine des traités logiques d'Aristote, devançant la philosophie de son temps. Abélard fait aussi figure de précurseur par sa morale individualiste et humaniste.

<sup>166</sup> **Empédocle**, philosophe grec (Agrigente v. 490 av. J.-C.). On croit qu'il succède son père en tant que chef du parti démocratique. Homme politique, législateur, poète, médecin, prophète, purificateur et thaumaturge. Nous avons des fragments de son poème sur *L'univers* et de ses *Purifications*. Il s'y vante d'être regardé comme un dieu. Au dire d'Aristote, il mourut dans le Péloponnèse, âgé d'environ soixante ans. Empédocle fut un homme remarquable et d'une puissante intelligence. Philosophe éclectique, il s'inspira d'Héraclite, de Parménide et de Pythagore; mais ce qui lui est propre, c'est la théorie des quatre éléments (l'eau, l'air, le feu et la terre), adoptée jusqu'à l'époque de la chimie moderne. La combinaison de ces quatre éléments crée toutes les choses et est continuelle. Deux principes opèrent sur les éléments: l'Amour, qui les unit et la

---

Haine, qui les sépare. En biologie, Empédocle a pressenti les notions d'évolution et de sélection naturelle. On peut voir également en lui un lointain précurseur du mutationnisme.

**Épicure**, philosophe grec, fondateur de l'épicurisme (Samos ou Athènes 341 – Athènes 270). Il passa sa jeunesse à Samos avant de suivre à Athènes les leçons de Xénocrate, puis celles de Nausiphane près de Colophon. En 311, il ouvrit une première école philosophique à Mytilène (Lesbos), puis à Lampsaque en 310 avant de fonder à Athènes, en 306, l'école du Jardin. Épicure écrivit beaucoup d'ouvrages où il expose ses théories, mais la plupart ont disparu. Nous ne possédons de ses œuvres que trois lettres dont la *Lettre à Hérodote sur la physique* et la *Lettre à Pythoclès sur les météores*.

**Philolaos**, Philolaos, philosophe et mathématicien grec (Crotone ou Tarent v. 470 av. J.-C. – Héraclée fin du V<sup>e</sup> siècle). Il fut le plus grand des pythagoriciens de la seconde génération. À la suite des révolutions qui chassèrent de Grande-Grèce les disciples de Pythagore, il fonda une école à Thèbes, où il eut pour disciples Cébès et Simmias, qui figurent dans le Phédon. La tradition rapporte qu'il fut le premier à divulguer les écrits du maître.

**Pythagore**, philosophe et mathématicien grec du VI<sup>e</sup> siècle, dont la vie et les œuvres sont très mal connues. Il serait né à Samos, mais aurait vécu à Crotone en Italie où il fonda des communautés philosophiques et politiques dont les adeptes acceptaient une morale ascétique. L'enseignement qui y était donné avait un caractère initiatique et serait d'inspiration orphique par certaines de ses croyances. Il ne reste aucun écrit de Pythagore. Les découvertes qu'on lui attribue sont certainement dues à l'ensemble de l'école pythagoricienne. Les théorèmes établis furent mis en ordre par Euclide au III<sup>e</sup> siècle. Les découvertes principales sont la table de multiplication, le système décimal et le théorème du carré de l'hypoténuse. Un de ses disciples, Philolaos, établit une théorie astronomique. Toutes ces découvertes mathématiques sont sans doute à l'origine de la philosophie pythagoricienne qui voit dans les nombres les principes de toutes choses, la loi de l'univers.

**Démocrite**, philosophe grec atomiste (Abdère, Thrace v. 460 – v. 370). On manque de renseignements sur sa vie (il aurait été un grand voyageur), comme sur son œuvre abondante qui fut presque totalement détruite. Il précisa et développa la théorie atomiste de Leucippe, première physique franchement matérialiste qui exclut l'intervention des dieux dans son explication de l'univers. Elle affirme que les qualités sensibles (couleur, odeur, etc.) sont purement subjectives et que les vrais principes des choses sont le vide et les atomes, particules insécables, éternelles dont les propriétés sont la grandeur, la forme et le mouvement. Cette physique s'accompagne chez Démocrite d'une morale qui prescrit à l'homme la modération dans ses désirs. Platon aurait été violemment hostile à sa philosophie.

<sup>167</sup> **Calphurne**, Titus Sículus Calpurnius, poète latin (Sicile I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C.). Il composa, au commencement du règne de Néron, sept églogues imitées de Virgile.

<sup>168</sup> **Albert le Grand**, cf. note 47.

**Niphus**, cf. note 114.

**Aegedius**, Égidio de Viterbe, cardinal (Viterbe v. 1465 – *id.* 1532). Général de son ordre (ermite de Saint-Augustin) en 1507, évêque de Viterbe, il ouvrit, au nom du souverain pontife, le concile de Latran (1512). Léon X le créa cardinal et le chargea de

---

missions en Allemagne (1517) et en Espagne (1518). Il compte parmi les meilleurs poètes latins de la Renaissance.

**Saxonia**, Hercule, célèbre médecin (Padoue 1551 - 1607). Il fut docteur en médecine et enseigna à Padoue et à Venise. L'empereur allemand Maximilien II le fit venir en Allemagne, pour prendre les avis sur une dangereuse maladie où il était tombé. Ce prince ayant recouvré la santé par le secours de Saxonia, il le couvra de bienfaits. Il y mourut en 1607 et laissa plusieurs écrits sur les différentes matières, entre autres: *De Phaenigmis*, *De Pulsibus*, etc. et quelques autres que son disciple, Pier Uffenbach, a fait imprimer ensemble sous le titre de *Pantheum sive Templum medicinae practicae*.

**Pomponace**, cf. note 92.

**Achillin**, cf. note 114.

**Hervié**, Herwych, Gysbertusz, Hervicus de Amsterdamis. Auteur de *In Fridericum victoriosissimum Bavariae Ducem et magnificentissimum principem oratio funebris*.

**Durand**, cf. note 47.

**Zimare**, Marcus Antonius Zimarus, philosophe italien (1460 -1532).

**Buccaferre**, Louis Buccaferrei ou Bocca di Ferro (1482-1545). Célèbre philosophe de Bologne qui vivait dans le XVI<sup>e</sup> siècle et étudia sous Alexandre Achillini. Il s'attacha à la médecine, mais ayant été engagé à enseigner la philosophie, il le fit avec tant de succès qu'on le considéra comme le plus savant philosophe de son temps. Deux cardinaux de la maison de Gonzague, qui avaient étudié sous lui, lui procurèrent des bénéfices et lui persuadèrent même d'aller à Rome pour y enseigner, en 1526. Il y mourut en 1545. Il laissa des commentaires sur Aristote.

<sup>169</sup> **Thrivier**, Jeremias Triverius ou Drivere. Professeur en médecine à l'université de Louvain au XVI<sup>e</sup> siècle, (Brakel 1502 - 1554). Il devint célèbre par ses ouvrages. Il reste de lui divers commentaires sur Hippocrate, Galien et Celse comme *Disceptatio de securissimo vicu* et *Commentarius de victu ab arthriticis morbis vindicante*.

**Capivacce**, Jérôme Capivaccio, natif de Padoue. Il fut un célèbre médecin au XVI<sup>e</sup> siècle et possédait les langues et la philosophie. Il fut un professeur renommé pendant trente-cinq ans. Capivacce se fixa dans sa patrie et mourut d'une fièvre violente en 1589. Il a laissé entre autres *Medicina practica libri septem* et *De Methodo astronomicai*.

**Montanus**, fondateur de la secte des montanistes (Phrygie II<sup>e</sup> – III<sup>e</sup> siècle). Prêtre de Cybèle converti au christianisme, il se livra à de fausses extases et prétendit prophétiser. Deux femmes, Maximilia et Priscilla, furent saisies des mêmes transports et prophétisèrent également (v.172). Montanus parcourut avec elles l'Asie Mineure, la ville de Pepuza étant le foyer de sa doctrine. Il alla peut-être à Rome.

**Valescus**, Valescus de Tarente, actif vers 1380 - 1418, français, médecin de Charles V.

<sup>170</sup> **Hugo Senensis**, Hugues de Sienne, médecin italien (mort en 1438). Il fut l'auteur de *Consilia saluberrima ad omnes egretudines noviter correcta*.

**Jacobus de Forlivo**, Jacques de Forli, célèbre médecin, surtout vers l'an 1430. Il est connu par le nom du lieu de sa naissance (Frioul). Il écrivit des commentaires sur les *Aphorismes* d'Hippocrate, sur Galien, etc.

**Jacques des Parts**, médecin de Philippe le Bon au XV<sup>e</sup> siècle. Les uns disent qu'il naquit à Tournay, les autres qu'il est originaire de Paris. Il fut chanoine dans l'une et dans l'autre ville, et mourut en 1463 à Tournay, où il exerçait aussi la charge de trésorier. Il est le premier qui ait écrit *de la Fièvre pourprée*. Lorsqu'étant à Paris en temps de peste, il conseillait aux magistrats d'interdire les bains. Les baigneurs voulaient le

---

meurtrier. Parmi ses ouvrages figurent *Summula alphabetica morborum ac remedium ex Mesua excerpta*, *Inventarium omnium Medicaminum*, etc.

**Valescus**, cf. note 169.

**Gordon**, Il peut s'agir de deux hommes différents :

1. James Gordon (1553–1641), Jésuite et scientifique.
2. Bernard Gordon, médecin anglais du XI<sup>e</sup> siècle. Il fut un praticien célèbre qui enseignait la médecine à Montpellier. Auteur du traité *Lilium Medicinae* ».

**Thomas**, il s'agit probablement de Thomas d'Aquin, cf. note 47.

**Dinus**, Dino del Garbo, Dinus de Florentia, (1280 à Florence - 1327), médecin et philosophe italien, auteur d'un *Tractatus de Unguentis*.

**Les Avicennistes**, les adeptes du philosophe Avicenne (cf. note 49).

<sup>171</sup> **Cardan**, cf. note 8.

<sup>172</sup> **Scaliger**, cf. note 63.

**Cardan**, cf. note 8.

<sup>173</sup> **Richard Suisset**, Richard Swineshead ou Suiseth, logicien et philosophe qui vécut au XIV<sup>e</sup> siècle. Il fut un des membres les plus renommés des « Calculateurs » d'Oxford entre 1340 et 1354. Auteur de *Liber calculationum*, écrit 1350. Grâce à cet ouvrage, on le nomma le « Calculateur ».

<sup>174</sup> **Occham**, cf. note 47.

<sup>175</sup> **Avicenne**, cf. note 49.

<sup>176</sup> **Virgile**, cf. note 129.

**Suétone**, Caius Suetonius Tranquillus, historien latin (Ostie ou Hippone? V.69 - entre 122 et 126 ou après 128 après J.-C.). Protégé par Pline le Jeune, il fit des études à Rome, enseigna peut-être la grammaire et devint, sous Hadrien, secrétaire *ab epistulis* (archiviste). Disgracié en 122, il se consacra à ses ouvrages. Il nous reste les *Vies des douze Césars*, pleines d'anecdotes pittoresques relatives aux empereurs. Suétone était bien informé, en raison de son passage dans l'administration. Néanmoins, certains de ses récits sont d'une authenticité très douteuse, d'autant plus que, partisan de la noblesse sénatoriale, il a noirci le portrait des empereurs adversaires du sénat. On trouve également des détails pittoresques dans son *De viris illustribus*. Son style et sa composition sont dénués d'artifice. Ses *Douze Césars* ont eu une fortune littéraire considérable au Moyen Âge.

**Perse**, cf. note 136.

**Térence**, poète comique latin (Carthage v. 190 - 159 av. J.-C.). Il fut vendu comme esclave au sénateur Térentius Lucanus, qui lui fit donner une éducation libérale et l'affranchit en lui donnant son nom. Ami de Scipion Emilien et de Laelius, il a laissé six comédies, jouées de 166 à 160 av. J.-C., comme *L'Adrienne*, *l'Hécyre*, *l'Heautontimoroumenos*, *l'Eunuque* et *Phormion*, dont Molière imite quelques aspects. Il mourut très jeune, au cours d'un voyage en Grèce entrepris pour recueillir des comédies inédites. Comme Plaute, Térence imite les auteurs grecs, souvent en combinant deux intrigues dans une seule comédie et il s'attache à retrouver, contrairement à son prédécesseur, l'équilibre dans la construction et la finesse psychologique des modèles. Il chercha la vérité, non la couleur. Ses personnages sont plus nuancés et d'une plus

---

grande moralité que ceux de Plaute. Ce sont les problèmes moraux qui demeurent au premier plan, au dépens du rythme scénique. La farce est loin, c'est de la comédie de mœurs et déjà du drame bourgeois. Théâtre peu comique finalement, il fut boudé par le public romain avant d'être loué par les classiques.

<sup>177</sup> **Robortel**, Francesco Robortello, philologue italien (Udine 1516 – Padoue 1567). Après avoir étudié à Bologne et à Lucques, il enseigna à Pise, Venise, Padoue et Bologne. Ses principaux ouvrages sont *De historica facultate* (1548), *De vita et victur populi romani sub imperatoribus Caesaribus Augustis* (1559), et ses éditions de la *Poétique* d'Aristote (1548).

<sup>178</sup> **Palingenius** ou Pierre-Ange Manzolli est un poète latin du XVI<sup>e</sup> siècle, né à Stellata. Il aurait vécu à la cour d'Hercule, duc de Ferrare. Il est l'auteur de *Zodiacus vitae hos est* et de *de hominis vita* et de *studio ac moribus optime constituendis*, dont la première publication date de 1537.

**Néander**, Michael, philologue et pédagogue allemand (Sorau 1525 – Ilfeld, Hanovre 1592), disciple de Luther et Melancton.

**Cardan**, cf. note 8.

**Gesner**, cf. note 60.

<sup>180</sup> **Ptolémée**, cf. note 33.

<sup>181</sup> **Robortel**, cf. note 177.

<sup>182</sup> **Bodin**, cf. note 86.

#### Chapitre V : p.54

<sup>183</sup> **Sénèque**, cf. note 17.

<sup>184</sup> **Ovide**, Publius Ovidius Naso, poète latin (Sulmona, Abruzzes 43 – Tomas, Roumanie 17 ou 18). Favorit de la haute société, plus intellectuel que poète, il exploita toutes les tendances de la poésie élégiaque. Il composa des œuvres d'inspiration érotique comme les *Amours* qui chantent sa passion imaginaire pour Corinne, les *Héroïdes*, lettres fictives d'héroïnes mythologiques, les *Fards*, *L'Art d'aimer* et les *Remèdes d'amour*, traités parodiques sur la société élégante de Rome. Lassé de ces jeux littéraires alexandrins, Ovide rêva d'une œuvre plus ambitieuse et entreprit les *Métamorphoses*, poème mythologique en quinze livres. En même temps, il s'appliquait à des recherches érudites dans les *Fastes*, calendrier commenté. Brutalement exilé à Tomes sous le prétexte d'avoir fait preuve d'immoralité dans *L'Art d'aimer*, il envoya à Rome pendant dix ans des poèmes épistolaires à ses amis, les *Tristes* et les *Pontiques*, échos de la douleur de l'exilé, œuvres originales, malgré l'artifice littéraire.

<sup>185</sup> **Richard De Bury**, cf. notes 14 et 22.

<sup>186</sup> **Pinellus**, Il s'agit de Monsieur Pinelli, cf. note 14. Gabriel Naudé utilise le nom *Pinelli* quand il parle de la personne dans sa vie quotidienne. Avec le nom *Pinellus* il renvoie à cette même personne en tant qu'auteur.

<sup>187</sup> **Sénèque**, cf. note 17.

- 
- <sup>188</sup> **Possevin**, cf. note 24.
- <sup>189</sup> **Le cardinal de Joyeuse**, François de Joyeuse, cardinal français (1562- 1615). Archevêque de Narbonne, puis de Toulouse. En tant que cardinal, il négocia la réconciliation d'Henri IV avec la Cour de Rome. Archevêque de Rouen, il présida l'assemblée générale du clergé (1605) et les états généraux de 1614.
- <sup>190</sup> **Monsieur Pithou**, Pierre (Troyes 1539 – Nogent-sur-Seine 1596). Jurisconsulte, disciple de Cujas, avocat au parlement de Paris, qui dut se réfugier à Bâle (1568). En 1578, il abjura le calvinisme et devint procureur général de Guyenne. Du groupe de modérés, il collabora à la *Satire Ménipée*. Son important *Recueil des libertés de l'Église gallicane* (1594) reconnaissait au roi le droit d'interdire les relations entre le pape et les évêques, et d'en appeler comme d'abus au parlement du jugement d'une officialité. Esprit universel, il publia aussi des *Observations sur le Code Justinien* ainsi que les *Mémoires des comtes de Champagne*. Humaniste, il édita les *Fables* de Phèdre, etc.
- <sup>191</sup> **S.Marc**, la place Saint-Marc, *piazza San Marco*, la grand-place de Venise. La « Piazzetta », qui prolonge la place Saint-Marc en bordure de la lagune, est bordée, à l'Est, par le palais des Doges, à l'Ouest par la bibliothèque (Libreria Vecchia), élevée par le Sansovino et Scamozzi (1536 -1582). Du côté du quai, deux colonnes de granite, rapportées d'Orient en 1180, servent de piédestal, l'une au lion de saint Marc, l'autre à une statue de saint Théodore, debout sur une crocodile.
- <sup>192</sup> **Le cardinal Bessarion**, Jean Bessarion, humaniste et écrivain byzantin (Trébizonde v. 1402 – Ravenne 1472). Il fut l'un des partisans les plus ardents de l'Union des Églises et accompagna l'empereur Jean VIII aux conciles de Ferrare et de Florence (1439). Grand ami d'Eugène IV, qui le fit cardinal (1439), il fut en Italie l'un des promoteurs de la Renaissance. Sa célèbre bibliothèque, léguée par lui à Venise, est devenue le noyau de la bibliothèque de Saint-Marc.
- <sup>193</sup> **L'Escorial**, cf. note 3.
- <sup>194</sup> **Hurtado de Mendoza**, homme d'État, historien et poète espagnol (Grenade 1503 – Madrid 1575). Il eut pour précepteur Pietro Martire di Anghiera, puis poursuivit ses études à Salamanque. Il fut chargé de diverses missions diplomatiques en Angleterre, en Italie et au concile de Trente. Disgracié par Philippe II, il se rendit à Grenade, où il participa à la répression du soulèvement des Morisques. Il réunit une superbe collection de manuscrits grecs et arabes, qu'il légua à la bibliothèque de l'Escorial. Ses *Œuvres poétiques* ont été publiées en 1610. Le roman *Lazarillo de Tormes* lui est attribué sans preuves. Sa *Guerre de Grenade* (1627) est remarquable par son impartialité et par ses qualités littéraires.
- <sup>195</sup> **L'Ambroisienne**, cf. note 5.
- <sup>196</sup> **Pinelli**, cf. note 14.
- <sup>197</sup> **Leyde**, Leiden, ville des Pays-Bas avec une université observatoire, fondé en 1623.
- <sup>198</sup> **Scaliger**, cf. note 63.

---

<sup>199</sup> **Ascagne Colombe**, Ascagne Colonne, gentilhomme français, contemporain de Naudé, qui apparaît dans les Mémoires du Cardinal de Retz.

<sup>200</sup> **Le cardinal Sirlette**, cf. note 14.

<sup>201</sup> **La Croix**, Pierre de la Croix, théoricien et compositeur français, originaire d'Amiens, qui vivait sous Louis IX et mourut en 1298. Un traité des tons, le *Speculum musicale* (1330 -1340), a été édité sous son nom.

**Fauchet**, Claude, (Paris 1529- *id.* 1601), président de la cour des monnaies dans le XVI<sup>e</sup> siècle. Il fut exact et très judicieux dans la recherche des antiquités, particulièrement celles de France. Pendant le siège de Sinne en 1555, le cardinal de Tournon l'envoya au roi pour prendre ses ordres sur le sujet d'une guerre si importante à la France. Cette députation lui ouvrit la porte aux honneurs et le fit parvenir à la charge de premier président à la cour des monnaies. Il est l'auteur d'une *Traduction de Tacite*, de *Déclin de la maison de Charlemagne*, de *Origines des chevaliers*, *Traité des libertés de l'Église gallicane*, etc.

**Marsile**, Marsile de Padoue, théologien italien (Padoue v. 1275 -1280 – Munich v. 1340). Il fut recteur de l'université de Paris en 1312-1313, séjourna à Avignon avec son ami Jean de Jandun. Lors du conflit qui opposa Jean XXII à Louis IV de Bavière, Marsile prit le parti de l'empereur et composa à son intention le *Defenseur pacis*, où il combattait avec hardiesse les prétentions pontificales dans le domaine temporel. Quand Louis de Bavière ceignit la couronne de fer à Milan (1327), Marsile était près de lui, puis à Rome, où, sous l'antipape Nicolas V, il devint vicaire impérial de la ville. Excommunié, il mourut dans l'obscurité. On lui doit encore *De translatione Imperii romani*.

**Turnèbe**, cf. note 99.

**Passerat**, Jean, écrivain et humaniste français (Troyes 1534 – Paris 1602). Il professe au collège du Plessis, puis se rendit à Bourges pour étudier la jurisprudence sous Cujas. Fixé à Paris en 1569, il s'installa dans l'hôtel de son ami Henri de Mesmes, maître des requêtes. En 1572, il remplaça Ramus comme professeur d'éloquence au Collège royal. Ses *Commentaires* sur Catulle, Tibulle et Properce donnent une idée de son enseignement savant et solide. Pendant les troubles de la Ligue, il prit part à la composition de la *Satire Ménipée* (1594). Il a écrit des pièces de circonstance et des poésies d'amour, où se retrouvent l'esprit gaulois et le badinage. Mais Passerat est surtout un humaniste et un érudit.

**Lambin**, Denis, humaniste français (Montreuil-sur-Mer 1516 – Paris 1572). Il fut un remarquable professeur de grec au Collège de France (1560-1572) et un excellent latiniste. Il a publié des éditions d'Horace, de Lucrèce, de Cicéron et de Plaute. Il mourut de saisissement et de chagrin à la suite de la Saint-Barthélemy. On a prétendu que sa lenteur au travail avait donné naissance à l'adjectif « lambin ».

<sup>202</sup> **Salomon**, cf. note 11.

<sup>203</sup> **Monsieur de Thou**, cf. note 15.

<sup>204</sup> **Pinelli**, cf. note 14.

<sup>205</sup> **Pinellus**, il s'agit à nouveau de Monsieur Pinelli, cf. note 14.

- 
- <sup>206</sup> **Froissard**, Jean Froissart, chroniqueur français (Valencienne 1333 ou 1337 – Chimay après 1400). Clerc cultivé, il a vécu parmi les nobles, dans l'atmosphère des cours (notamment celle d'Angleterre) et a beaucoup voyagé avec le Prince Noir, le duc de Clarence, etc. Devenu chapelain du comte de Blois, puis chanoine de Chimay, il se mit à la rédaction de ses *Chroniques*. Il utilisa abondamment la chronique existante de Jean le Bel, s'inspira des points de vue anglais, puis français, sur la guerre de Cent Ans, ce qui l'amena à réviser sa rédaction de cette œuvre. Il mourut à Chimay à une date incertaine. Son œuvre s'explique par sa vie errante : c'est un esprit curieux, ayant fait métier d'écrire, il a cherché à plaire à ceux qui le payaient. C'est un historien pour dames nobles et pour champions, et cela explique pourquoi il ne donne pas le tableau authentique du XIV<sup>e</sup> siècle, mais donne de façon saisissante le mouvement et la couleur de la civilisation féodale. Froissart fut aussi un poète renommé. Il composa des poèmes allégoriques comme *l'Orloge amoureux* et le *Traité de l'épinette amoureuse*, où les artifices tiennent trop de place. Il est plus personnel dans ses virelais et ses rondeaux. Il est aussi l'auteur de *Méliador*, roman en vers dédié à Gaston Phébus.
- <sup>207</sup> **Boccace**, cf. note 55.
- <sup>208</sup> **Tite-Live**, cf. note 127.
- <sup>209</sup> **Ptolémée Philadelphie**, (Cos 309/308 – 246 av. J.-C.), roi d'Égypte (283-246). Souverain prudent, ami du faste, vigoureux, il accentua la politique de prestige de son père. Hors d'Égypte, il intervint peu par lui-même, mais ses amiraux, sillonnant les mers, maintiennent le prestige lagide. Ainsi l'hostilité à la Macédoine se manifesta en diverses occasions. Il réprima aussi une révolte des mercenaires gaulois.
- <sup>210</sup> **Euripide**, poète tragique grec (salamine 480 – Macédoine 406). Le peu que l'on sait des origines, de la vie et de la mort du poète repose sur des légendes souvent malveillantes. Ami de Socrate, il avait reçu l'enseignement des philosophes et des sophistes avant de se consacrer à la poésie et au théâtre. Médiocrement apprécié de son vivant, il devait connaître après sa mort une gloire qui s'étendit à tout le monde grec. Des quatre-vingt-douze pièces qu'il composa, dix-huit nous sont parvenues. Elles pourraient se répartir en trois groupes où l'on distinguerait d'abord les œuvres classiques par la forme et le contenu : *Médée*, *Hippolyte*, etc.; puis celles qui marquent un renouvellement de la technique tragique comme *Alceste*, *Électre*, etc. et enfin les tragédies qui se distinguent des précédentes par des allusions à des événements contemporains : *Héraclides*, *Les Troyennes*, etc. Il faut aussi y ajouter quelques tragédies et un drame satirique de date inconnue, *Le Cyclope*. Accusé par ses contemporains de scepticisme, d'irrespect envers les dieux, d'indifférence pour les mythes héroïques de la Grèce Euripide a composé son œuvre au moment où, dans une Athènes affaiblie par les guerres, les diverses classes sociales commençaient à contester les traditions, les lois, les institutions, etc. Plus attentif à décrire les passions humaines dans leur vérité et leur dépouillement que disposé à célébrer la grandeur tragique des héros légendaires, Euripide se trouvait en plein accord avec la pensée profonde des nouvelles générations. Sa gloire posthume en fut le meilleur témoignage.
- Tarquin**, Tarquin l'Ancien ou Lucius Tarquinius Priscus, cinquième roi de Rome (mort en 579 av. J.-C.). Ses origines sont plutôt obscures. En 616 av. J.-C., il succéda au roi

---

Ancus. Il fut l'auteur de succès militaires, par exemple contre les villes du Latium. Il effectua aussi de grands travaux et établit de grands jeux à la mode étrusque. Tarquin introduit aussi de pratiques divinatoires étrusque et augmenta le nombre des patriciens et des sénateurs. La tradition prétendait qu'il avait fondé l'hégémonie romaine sur les Latins et qu'il a vaincu les Sabins. La légende dit qu'il s'intéressait aussi aux prédictions de la Sybille.

<sup>211</sup> **Aristote**, cf. note 72.

<sup>212</sup> **Speusippe**, philosophe grec (Athènes v. 393 – 339 av. J.-C.). Fils de Potoné (sœur de Platon), il succéda à son oncle dans la direction de l'école platonicienne. Il écrivit de nombreux ouvrages que, selon la légende, Aristote acheta trois talents. On a conservé de lui une lettre à Philippe de Macédoine. Selon Aristote, il avait accordé à la doctrine des Nombres, d'origine pythagoréenne, une place importante à côté de la doctrine des Idées.

**Platon**, cf. note 103.

<sup>213</sup> **Philolaus**, cf. note 166.

**Bessarion**, cf. note 14.

<sup>214</sup> **Hurtado de Mendoza**, cf. note 194.

<sup>215</sup> **Pic de la Mirande**, cf. note 66.

<sup>216</sup> **Ce roi de France**, il s'agit probablement de François I<sup>er</sup>, cf. note 16.

<sup>217</sup> **Postel**, Guillaume, polygraphe français (Barenton, Normandie 1510 – Paris 1581). Il se fit adjoindre à l'ambassade envoyée par François I<sup>er</sup> à Constantinople et visita le Moyen-Orient. Au collège royal, il enseigna le grec, l'hébreu, l'arabe (1539-1543). Prêtre, il fut quelque temps jésuite. À Venise, il rencontra une visionnaire, qu'il présenta comme inspirée du Saint-Esprit pour convertir l'humanité. On le prit pour un fou. Il parcourut de nouveau l'Orient, prêchant la réconciliation des musulmans et des chrétiens, et l'Italie, où il connut les prisons de l'Inquisition. Il mourut au prieuré de Saint-Martin, où il avait été enfermé. La grande idée de Postel était la *concordia mundi* par la restitution du monde dans le Christ, sous l'autorité du roi de France. Parmi ses principaux ouvrages figurent *De orbis terrae concordia* (1544) et le *Protévangile de Jacques* (1552).

**Bodin**, cf. note 86.

**Marsile**, cf. note 201.

**Passerat**, cf. note 201.

**Maldonat**, cf. note 63.

<sup>218</sup> **Monsieur Marsile**, cf. note 201.

**Monsieur Grangier**, Jean, érudit français (Châlons-sur-Marne v. 1576 - Paris 1643). Il fut recteur de l'université de Paris (1611) et professeur d'éloquence latine au Collège de France. Renommé pour sa science, mais aussi pour son pédantisme, il a sans doute servi de modèle à Cyrano de Bergerac, son élève, quand il a créé le personnage de Granger dans *le Pédant joué*.

---

<sup>219</sup> **Monsieur Isambert**, Nicolas (1565 - 1642), natif d'Orléans, docteur et professeur à la Sorbonne dans le XVII<sup>e</sup> siècle. Il a composé plusieurs ouvrages de théologie scolastique et quelques autres pièces assez connus.

**Monsieur du Val**, cf. note 19.

<sup>220</sup> **Le Sieur Vincent Pinelli**, cf. note 14.

<sup>221</sup> **Pogius**, Gian Francesco Poggio, cf. note 160.

<sup>222</sup> **Quintilien**, Marcus Fabius Quintilianus, rhéteur latin (Calagurris v. 30 –v. 100). Maître de rhétorique sous Vespasien, il était considéré comme le représentant officiel de l'éloquence. En 90, Domitien lui confia l'éducation de ses neveux. Il est l'auteur de l'*Institution oratoire*, ouvrage en douze livres sur la formation de l'orateur. Il y combattait les nouvelles tendances représentées par Sénèque et recommandait les théories de Cicéron.

<sup>223</sup> **Papire Masson**, Jean Masson, humaniste français (Saint-Germain-Laval 1544 – Paris 1611). Avocat au parlement de Paris depuis 1576, il a laissé une œuvre variée et étendue, entièrement écrite en latin. Son meilleur ouvrage est le recueil des *Annales Francorum*, en quatre livres, où se révèlent de véritables qualités d'historien.

<sup>224</sup> **Agobardus**, Saint Agobard, (Espagne v.779 – Lyon 840). Archevêque de Lyon. Il fut mêlé aux révoltes des fils de Louis le Débonnaire. Il a laissé des lettres et des traités contre Félix d'Urgel, contre les juifs et contre les pratiques superstitieuses.

<sup>225</sup> **Asconius**, Quintus Asconius Pedianus, grammairien du latin du I<sup>er</sup> siècle, né à Padoue. Il tint à Rome une école d'éloquence sous Tibère et mourut sous Néron. Il reste de lui des commentaires sur Virgile, Salluste et les discours de Cicéron.

#### Chapitre VI : p.62

<sup>226</sup> **Vitruve**, Marcus Vitruvius Pollio, architecte romain (I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.). Il paraît avoir été employé par Jules César à la construction de machines de guerre, et semble avoir accompagné les légions romaines. La basilique de Fanum aurait été son œuvre. Sous le règne d'Auguste, il rédigea son traité *De architectura*, dont les dix livres traitent de la construction, mais aussi de l'hydraulique, du tracé des cadrans solaires, etc. Les architectes de la Renaissance trouvèrent dans le texte de Vitruve le point de départ de leurs recherches et la justification de leurs théories. L'œuvre, connue déjà par les manuscrits, fut publiée pour la première fois en 1486 par G. Sulpicio et Pomponio Leto. Les éditions se multiplièrent ensuite en Italie et en France.

<sup>227</sup> **L'Ambrosienne**, cf. note 5.

<sup>228</sup> **Hippocrate**, cf. note 49.

#### Chapitre VII : p. 65

<sup>229</sup> **La Croix du Maine**, François Grudé, bibliographe français (Le Mans 1552 – Tours 1592). Soupçonné d'être attaché au protestantisme, les fanatiques l'assassinèrent. Toute son activité fut consacrée à des recherches bibliographiques, destinées à établir un catalogue universel de tous les ouvrages français. Cette *Bibliothèque* (1584), bien qu'incomplète reste toutefois un document précieux.

- 
- <sup>230</sup> **Jules Camille**, Il s'agit peut-être de Jacques Camille, auteur d'un curieux dialogue philosophique. Il y met en scène Ramus et son adversaire Charpentier (1575).
- <sup>231</sup> **Le Psalmiste**: à l'opposé de la note 97, il ne s'agit pas de l'évangéliste Luc. Maintenant "*le Psalmiste*" indique vraiment un des auteurs du *Livre des Psaumes*, la citation étant un passage de cette partie de la Bible.
- <sup>232</sup> **Cicéron**, cf note 135.
- <sup>233</sup> **Trismegiste**, Hermes, nom donné par les Grecs à Thot, dieu lunaire des Égyptiens, qui le considéraient comme l'inventeur de tous les arts et de toutes les sciences. Les Grecs en firent un très ancien roi d'Égypte, auteur, selon la tradition, de nombreux livres secrets, relatifs à la magie, l'astrologie et l'alchimie. Ces livres sont influencés du platonisme et de la Bible et ont tenu une grande place dans les polémiques religieuses du IV<sup>e</sup> siècle après J.-C. L'*hermétisme*, religion de l'esprit, a fortement influencé la pensée chrétienne.
- <sup>234</sup> **Platon**, cf. note 103.  
**Aristote**, cf. note 72.  
**Raymond Lulle**, cf. note 94.  
**Ramus**, cf. note 80.
- <sup>235</sup> **Telesius**, Bernardino Telesio, humaniste et philosophe italien (Cosenza 1509 – *id.* 1588). Après ses études à Padoue, il se retira dans la méditation au couvent des Bénédictins. En 1565, il était à Naples, et écrivait les premiers volumes de son *De rerum natura*, publié en 1586. Il se retira ensuite à Cosenza, où il donna une impulsion nouvelle à l'Académie de Cosentine qu'il transforme en un foyer de la nouvelle philosophie. Telesio a fondé les principes de la recherche scientifique et a perfectionné le méthode inductive et analytique. Il fut persécuté et ses œuvres suscitèrent des polémiques violentes de la part des philosophes aristotéliens et scolastiques. Il inspire Giordano Bruno et Campanella pour leurs théories philosophiques.
- Patrice**, cf. note 99.
- Campanella**, Tommaso, penseur et écrivain italien (Stilo, Calabre 1568 – Paris 1639). Il étudia la magie avec le cabaliste juif Abraham et puis rentra dans l'ordre des Dominicains. Son aversion pour l'aristotélisme scolastique le rendit suspect : il défendit Telesio dans un livre qui lui vaut son premier procès en hérésie. Il s'enfuit et on lui confisqua ses manuscrits par ordre de l'Inquisition, mais il les retrouva lors d'un nouveau procès en hérésie, où il fut absous. Il se retira en Calabre et prêcha l'insurrection, l'indépendance et réclama le partage des terres féodales. Ses disciples furent arrêtés, lui-même emprisonné et torturé jusqu'à ce que le pape lui rendit la liberté en 1626. Après de nouvelles attaques, il se réfugia en France, où il reçut une pension de Richelieu. Campanella fut l'héritier des idées de la Renaissance, qu'il poussa à leurs conséquences dernières. Parmi ses nombreux ouvrages, les plus importants sont *la Philosophie rationnelle* et *la Cité du Soleil*.
- Vérulam**, cf. note 120.  
**Gilbert**, cf. note 64.  
**Giordano Bruno**, cf. note 52.

---

**Gassand**, Pierre Gassend ou Gassendi, philosophe, astronome, mathématicien et physicien français (Champtercier 1592- Paris 1655). Il étudia à Digne, Aix et Avignon et obtint la chaire de rhétorique à Digne. Il fut docteur en théologie à Avignon et entra dans les ordres en 1617. Il fut nommé prévôt à l'église de Digne, mais séjourna plus souvent à Paris. Il fut aussi professeur de mathématiques au Collège de France, de 1645 à 1648. Son premier ouvrage, *Exercitationes paradoxicae adversus Aristotelacos*, est la première partie d'une critique d'Aristote. Gassand essaya aussi de concilier le christianisme avec la théorie atomique de l'Antiquité, dans le *Syntagma philosophiae Epicuri*. Il envoya ses *Objections* à Descartes et s'éleva contre le doute cartésien et contre l'idéalisme provisoire de Descartes, ce qui fait naître une longue polémique entre eux. Gassend eut de très nombreux disciples à partir de 1625, dont font aussi partie Molère, Cyrano de Bergerac et Hesnault. Il influença Newton et les philosophes français du XVIII<sup>e</sup> siècle.

**Basson**, Sébastien, philosophe atomiste et anti-aristotélicien. Auteur de la *Philosophiae naturalis adversus Aristotelem* L.XII, 1621. Il fut le régent du Collège de Die de 1611 à 1625.

**Gomesius**, Ludovicus Gomesius, « episcopus sarniensis ».

**Charpentier**, cf. note 79.

<sup>236</sup> **Ptolémée**, cf. note 33.

<sup>237</sup> **La bibliothèque Ambrosienne**, cf. note 5.

<sup>238</sup> **Sieur Jean Antoine Olgiati**, Antonio, bibliothécaire entre 1603 et 1604 de la bibliothèque ambrosienne à Milan.

<sup>239</sup> **Monsieur, le président de Thou**, cf. note 15.

#### Chapitre VIII : p. 69

<sup>240</sup> **Typotius**, Jacques Typot (Diest 1540 – Prague 1602). Jurisconsulte flamand, conseiller du roi de Suède et historiographe de Rodolphe II. Il fut emprisonné à Rome. Typotius est l'auteur de *De Fotuna*, *De Justo*, *De Fama*, *De Monarchia*, etc.

<sup>241</sup> **Isidore**, Isidore de Séville, évêque de Séville et savant prélat (Cartagène v. 570 – Séville 636). Organisateur de l'Église en Espagne, il défendit la religion chrétienne contre l'intrusion de la philosophie et de la culture païenne, n'en retenant que ce qui est utilisable pour la foi. Il est l'auteur d'une *Regula monachorum* et surtout d'un ouvrage encyclopédique *Originum sive etymologiarum libri*, où il ébauche une classification de connaissances en arts libéraux, sciences morales, naturelles, agriculture et arts manuels.

<sup>242</sup> **Boèce**, cf. note 52.

<sup>243</sup> **Sénèque**, cf. note 17.

<sup>244</sup> **Les Deux Plines**

**Pline le Jeune**, cf. note 7.

**Pline l'Ancien**, Caius Plinius Secundus, naturaliste romain (Côme 23 – Stabies 79). Officier de cavalerie en Germanie, flotte de Misène lorsque se produisit l'éruption du Vésuve, où il se rendit tout à la fois pour observer le phénomène et pour porter secours

---

aux habitants et où il mourut. Il a écrit de nombreux traités sur la grammaire, l'art, etc. et est surtout connu par son *Histoire naturelle*, vaste encyclopédie des connaissances de son temps.

**Suétone**, cf. note 176.

**Martial**, Marcus Valerius Martialis, poète latin (Bilbilis v. 40 – *id.* v. 104). Ami de Pline le Jeune et de Juvénal et auteur de quinze livres d'*Épigrammes*. Il suivit dans certains de ces livres la tradition alexandrine qui faisait de l'épigramme une courte pièce commémorative, mais transforma la plupart de ses poèmes en satires mordantes visant un individu et donnant ainsi au nom du genre le sens nouveau de raillerie satirique.

**Vopiscus**, Flavius, historien latin du IV<sup>e</sup> siècle et un des auteurs de l'*Histoire Auguste*.

<sup>245</sup> **Sénèque**, cf. note 17.

<sup>246</sup> **Corvinus**, Marcus Valerius Messala, orateur et général romain (Rome 64 av. J.-C. – 8 après J.-C.). Partisan de Brutus, il fut proscrit par les triumvirs en 43. Après la déroute de l'armée républicaine à Philippes, il se rallia au vainqueur. Admis dans l'intimité d'Octave, il sut garder sa dignité et la fidélité du souvenir à ses anciennes opinions. Il contribua à la défaite de Sextus Pompée et prit une part active à la bataille d'Actium. Il força les peuples des Pyrénées à se retirer dans leurs montagnes, et reçut les honneurs du triomphe en 27. Il fut préfet de la ville en 26. Érudit, poète lui-même, il s'entoura de poètes comme Ovide.

<sup>247</sup> **Galba**, empereur romain (Terracine 3 av. J.-C. – 69 apr. J.-C.). Né d'une famille noble et riche, il n'avait aucun lien avec les premiers empereurs romains. Pendant sa jeunesse, il se caractérisa de capacités remarquables et fut l'élève d'Auguste et de Tibère. Préteur en 20, il devint consul en 33. Galba se caractérise par ses compétences militaires, sa sévérité et son impartialité. Il fut mis à la retraite sous le règne de Néron qui lui accorde en 61 la province d'Hispanie Tarraconaise. En 68, Galba apprit que l'empereur a l'intention de le tuer, mais il n'y réussit pas. Galba devint le premier empereur romain de l'année des quatre empereurs, à partir de 68 après J.-C. Il fut un empereur très impopulaire qui connut énormément de résistance. Il meurt en 69.

#### Chapitre IX: p. 72

<sup>248</sup> **Le poète**, il s'agit de Claudius Claudianus, poète latin (Alexandrie, Égypte, v. 370 après J.-C. – Rome v. 404.). Il fut le poète officiel d'Honorius et de Stilicon. Païen obstiné, on le considère souvent comme le dernier poète national de la vieille Rome. Il a écrit des poésies littéraires, comme ses *Épigrammes*, ainsi que des poésies politiques. Il y attaque les ministres de l'Empire d'Orient et loue ses protecteurs et Stilicon, champion de Rome à ses yeux. Le sentiment national qui l'anime, ainsi que sa perfection formelle élèvent cette poésie d'actualité jusqu'à une grandeur épique.

<sup>249</sup> **Pierre Victor**, Pierre Victor Palma ou Cayet. Il fut premièrement ministre de l'Église Réformée et puis docteur en Théologie à Paris. Mais on l'accusa d'avoir fait l'apologie des bordels et de s'être donné au diable et on le déposa du ministère par un synode. En 1595, il se fit catholique et se trouva dès lors au collège de Navarre à Paris. Henri IV lui donna la charge de lecteur royal aux langues orientales. En 1600 il fut promu au doctorat en théologie. Il composa ensuite plusieurs livres contre les réformés et entra en conférence verbale avec Du Moulin. Pierre Victor obtint aussi le titre de

---

chronologue et écrivit quelques *Histoires*. Il mourut en 1610 et fut enterré à St. Victor.

<sup>250</sup> **Palladios**, théologien grec (Galatie v. 363 – mort vers 431). Moine en Palestine, il fut élu évêque d'Hélénopolis en Bithynie. Il fut l'auteur de deux ouvrages : *Dialogue sur la vie de Jean Chrysostome* et *Histoire lausiaque*, une source capitale de la connaissance du monachisme primitif.

<sup>251</sup> **Pancirolo**, Guido Panciroli ou Panziroli, jurisconsulte italien (Reggio nell'Emilia 1523 – Padoue ou Venise 1599). Disciple d'Alciat, il professa à Turin et à Padoue.

<sup>252</sup> **Le Chevalier Bodlevi**, cf. note 15.

**Le Cardinal Borromée**, cf. note 5.

**Les Augustins**, religieux suivant la règle dite de *saint Augustin* (cf. note 154). Cette règle, issue de préceptes remontant à saint Augustin, régit de nombreuses congrégations de chanoines réguliers à partir du XII<sup>e</sup> siècle. L'ordre de saint Augustin comprend diverses familles: *ermite de saint Augustin*, *augustins déchaussés*, etc. Autres ordres, comme les frères hospitaliers de Saint-Jean, les chevaliers de Malte, etc. sont apparentés aux augustins.

<sup>253</sup> **Muret**, Marc-Antoine, humaniste français (Muret 1526 – Rome 1585). Il enseigna à Bordeaux, où il fut le maître de Montaigne, à Paris et à Toulouse, qu'il dut quitter parce qu'il fut accusé de mœurs suspectes. Il se fit une réputation d'érudit à Venise, à Padoue et à Rome, où l'appela le cardinal Hippolyte d'Este. Il fut ordonné prêtre et continua son enseignement jusqu'en 1584. Muret est l'auteur de plusieurs éditions annotées d'auteurs latins, quelques poésies françaises assez médiocres, un commentaire des *amours* de Ronsard, etc. Il approuva la *Saint-Barthélemy* et écrivit en latin des *Hymnes* d'église.

**Fulvius Ursinus**, Fulvio Orsini (1529 – 1600). Orsini eut une passion pour les inscriptions, les monuments et surtout pour l'histoire, étudiant les premières recherches archéologiques de Delfini et Colocci. Très jeune encore, il commença à consulter précieusement les auteurs anciens. Il étudia le grec et écrivit une première pièce en distiques grecs, qu'il dédia au juriste Jean Métellus. Il eut procuré les devis du tombeau du cardinal Ranuccio. Il mourut en 1600 dans le palais de son ami Delfini.

**Montalte**, Montalto, Philotheus Elianus, (mort en 1616 à Tours). Juif portugais et médecin de Marie de Médicis.

**Les De Médicis**, famille italienne de marchands et de banquiers, qui joua un rôle primordial dans l'histoire de Florence et de la Toscane du XV<sup>e</sup> siècle à 1737, ainsi que dans la politique, les arts et les lettres de l'Europe. Parmi les membres les plus célèbres de cette famille figurent :

1. Cosimo de Medici (1389 -1464) qui exerça le mécénat et protégea entre autres l'architecte Brunelleschi, le sculpteur Donatello et Fra Angelico. Admirateur de Platon, il fonda l'Académie platonicienne de Florence, dirigée par Marsile (cf. note 63).
2. Lorenzo de Medici, il Magnifico (1449-1492). Seigneur de Florence et prince de la Renaissance, il protégea les artistes et les savants, notamment Verrocchio et Botticelli, fonda l'*Académie laurentienne* et favorisa l'imprimerie.

**Pierre Victor**, cf. note 249.

**Bessarion**, cf. note 14.

---

**S. Antoine**, Antoine le Grand (Qeman, Haute-Égypte, 251 – 356). À vingt ans, ce riche paysan donna tous ses biens aux pauvres et fut un des fondateurs de la vie monastique. Énormément de chrétiens suivirent son exemple et il fonda plusieurs monastères qu'il gouverna pendant longtemps, avant de gagner la solitude. On lui attribue sept *Lettres*, ainsi qu'une *Règle* et des *Sermons*.

**Les Augustins**, cf. note 252.

**Le Cardinal Siripand**, Girolamo Seripando, théologien et cardinal italien (Apulia 1493 – Trente 1563). Il entra dans l'ordre des augustins après la mort de ses parents et étudia le grec et l'hébreu ainsi que la philosophie et la théologie. Après un séjour à Rome, il alla à Sienne, en 1515, et puis, en 1517, à Bologne, où il devint professeur de théologie. Il prononça ses discours à travers l'Italie et obtint ainsi une grande réputation (l'empereur Charles V essaya souvent d'assister à ces sermons). En 1546, il fit partie du Concile de Trente et il exerça des missions pour le pape Paulus III, visitant par exemple le roi français. En 1561, Pius IV le nomma cardinal de Rome. Parmi les ouvrages principaux de cet élégant auteur figurent *Novae constitutiones ordinis S. Augustini*, *Commentarius in D. Pauli epistolas ad Galatas* et *De arte orandi*.

**Nunesius**, Petrus Johannes, Pedro Nuñez Salaciense (Portugal 1502 – Coimbra 1578). Auteur de *Institutionis astrolabii*. Il étudia à Salamanque et à Lisbonne et apprend la médecine, les mathématiques, l'astronomie, etc. Il fut professeur de philosophie morale à l'université de Lisbonne en 1529 et à l'université de Coimbra à partir de 1532.

**Les De Foulcres**, célèbre famille de banquiers établis à Augsbourg.

**Le Roi**, il s'agit probablement de François I<sup>er</sup>, cf. note 16.

**S. Victor**, cf. note 46.

**Monsieur de T.**, Monsieur de Thou, cf. note 15.

<sup>254</sup> **L'Ambrosienne**, cf. note 5.

<sup>255</sup> **Démétrius Phalereus**, (336-282 av J-C), roi en Macédoine. Il fut, avec son père, maître du monde égéen jusqu'à sa défaite à Ipsos (301). Seleucos Ier le fit prisonnier en 285.

**Callimachus**, grammairien et poète alexandrin (Cyrène v.310 av. J.-C. – v. 235). Il fut en faveur auprès de Ptolémée Philadelphe et entra à la bibliothèque du Musée, dont il devint peut-être le directeur. Il écrivait un poème *Sur la chevelure de Bérénice*, qu'on connaît entre autres par la traduction de Catulle. On a des fragments de l'*hécate*, petite épopée sur une aventure de Thésée, et des *Origines*, histoires divines et héroïques, l'œuvre capitale de Callimaque. On a aussi du même auteur des *Hymnes* religieux et mythologiques, qui donnent une parfaite idée de cette poésie alexandrine, érudite, spirituelle et d'une forme impeccable.

**Apollonius Alexandrinus**, Apollonios de Rhodes, poète et grammairien alexandrin (Alexandrie 295 – v.230 av. J.-C.). Il fut disciple et émule de Callimaque, avec lequel il se brouilla plus tard. Il vécut alors à Rhodes, où il publia son épopée des *Argonautiques*, œuvre qui fit naître entre lui et Callimaque une rivalité qui provoqua chez Callimaque une haine violente. Après la mort de Callimaque, il revint à Alexandrie et y succéda Eratosthène en tant que bibliothécaire de la bibliothèque d'Alexandrie.

**Aristoxenus**, philosophe et musicien grec (Tarente v. 350 av. J.-C.). Disciple d'Aristote, il composa, d'après le lexique de Suidas, de nombreux ouvrages, dont on citait des *Vies des hommes illustres, philosophes et écrivains*. Il avait rédigé sur Socrate des

---

souvenirs, qu'il tenait de son père, musicien célèbre. Il ne nous reste que ses *Éléments harmoniques*, le plus ancien traité de musique connu, et un fragment *Sur le rythme*. Aristoxène enseignait qu'il faut laisser une large part au sentiment et à l'expérience. Comme ce système réagissait contre la théorie de Pythagore, il fut accueilli avec faveur.

**Zenodotus**, Zénodote d'Éphèse, poète et grammairien grec (III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.). Il fut l'élève de Philéas de Cos. Ptolémée Sôter le chargea de l'éducation de ses enfants, et Ptolémée Philadelphie le nomma directeur de la bibliothèque d'Alexandrie. Zénodote est connu surtout comme grammairien. Son œuvre la plus célèbre était une édition critique de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

<sup>256</sup> **Alexandre**, cf. note 10.

<sup>257</sup> **Varro**, Varron, cf. note 125.

**Hyginus**, Gaius Julius, écrivain latin (v. 64 av. J.-C. – v. 17 apr. J.-C.). Espagnol qui fut esclave à Rome et y suivit les leçons du grammairien Cornelius Alexandre. Il fut affranchi par Auguste et nommé bibliothécaire du palais. Il avait composé des ouvrages d'érudition comme un *Commentaire sur Virgile*, et écrivit aussi sur "les hommes illustres", "les villes d'Italie", etc. Les deux ouvrages *Fabularum Liber*, recueil de fables mythologiques et le poème astronomique *Poeticon Astronomicon libri IV*, sont écrits dans un style si négligé qu'on ne saurait y reconnaître les œuvres d'un écrivain goûté au siècle d'Auguste.

<sup>258</sup> **Le Mont Palatin**, colline de Rome située entre le Tibre et le Forum, séparée de l'Aventin par une étroite vallée. C'est la partie la plus anciennement habitée de Rome. À l'époque d'Auguste, le Palatin devint la colline impériale par excellence et fut entièrement occupé par les palais.

<sup>259</sup> **Leidrat**, Leidrade, prélat français (Nuremberg 736 – Soissons 816). Bibliothécaire de Charlemagne, *missus* en Aquitaine, en tant qu'archevêque de Lyon en 798. Il se rendit en Espagne et disputa contre l'adoptianisme. Il décida Félix d'Urgel à abjurer ses erreurs et reconvertit ceux qui l'avaient suivi. Il se retira en 814 à l'abbaye Saint-Médard de Soissons.

**Agobard**, cf. note 224.

<sup>260</sup> **L'Isle Barbe**, bourg près de Lyon.

<sup>261</sup> **Charlemagne**, cf. note 16.

<sup>262</sup> **Petrus Diaconus**, moine de Monte Cassino, nommé le « Bibliothécaire » (Rome 1107 – 1140). Il entra au monastère de Monte Cassino en 1115, mais en 1127, fut obligé de le quitter. En 1137, il eut la permission de retourner et le père abbé lui nomma son secrétaire. Il y devint aussi le bibliothécaire et fut responsable des archives desquelles il compose une catalogue. Il fut l'auteur de plusieurs ouvrages historiques comme *De viris illustribus Casinensibus* et *De ortu et obitu justorum Casinensium*.

<sup>263</sup> **Le Mont Cassin**, colline italienne qui se trouve dans la province de Frosinone. En 529, Saint Benoît de Nursie y fonda son célèbre monastère, *l'abbaye du Mont-Cassin* et y

---

rédigea v. 540 une *Règle* qui se répandit à l'époque carolingienne et reste la règle fondamentale des bénédictins.

<sup>264</sup> **Platine**, Barthélémi, Platina, Bartolomeo Sachi de, humaniste italien et bibliothécaire à la Vaticane (Piadena 1421- Rome 1481). Auteur d'une *Histoire des Papes*. Il s'occupa d'abord des armes pour ensuite faire des études. Il partit pour Rome où il obtint quelques bénéfices de Pie II et puis la charge d'abbreviateur apostolique. Plus tard, Platine fut destitué de son charge par le pape. Après quelques tentatives d'obtenir audience du pape, il écrivit finalement une lettre afin d'exhorter les princes à convoquer un concile, qui examinât si les abbreviateurs avaient dû être chassés. Le pape considéra cette lettre comme un acte de félonie et Platine se trouva emprisonné. Grâce au cardinal François de Gonzague, il fut mis en liberté, mais le pape lui défendit de sortir de Rome. Trois ans plus tard il se trouva accusé de conspiration contre le pape et au moment où ces accusations se montrent sans fondements, on l'inculpa de crime d'État et ensuite d'hérésie. Ce n'est qu'un ans plus tard qu'il fut réhabilité. Le pape Sixte IV lui nomma bibliothécaire du Vatican, charge qu'il exerça jusqu'à sa mort en 1581.

**Eugubinus**, cf. note 67.

**Sirlette**, cf. note 14.

<sup>265</sup> **Sabellicus**, cf. note 37.

<sup>266</sup> **Vuolphius**, Wolfgang Köpfel, écrivain allemand et imprimeur à Strasbourg (Hagenau, Alsace, 1478 – Strasbourg 1541). Il étudia à l'université d'Ingolstadt et à celle de Freiburg. D'abord humaniste et même prêcheur chrétien, il rompit avec l'Église catholique et devint protestant. Il se fit imprimeur à Strasbourg en faveur des réformés.

**Bâle**, en allemand Basel, ville en Suisse. C'est une ancienne cité romaine qui avait succédé à une ville gauloise. Vers 620, elle était déjà le siège d'un évêché. Placée sous l'autorité de son évêque, elle obtint une administration autonome, entra dans la Confédération en 1501 et adopta la Réforme en 1529. L'université y fut fondée en 1460 et dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, elle joua un rôle capital dans la diffusion de l'humanisme grâce à l'imprimeur Froben, ami et éditeur d'Érasme.

<sup>267</sup> **Gruterus**, Jan van Gruytère, humaniste et archéologue hollandais (Anvers 1560 – près d'Heidelberg 1627). Il fut conservateur de la bibliothèque Palatine à Heidelberg. Il a publié de savants ouvrages comme *Lampas* et *chronicon chronicorum ecclesiastico – politicum*.

**Heidelberg**, ville d'Allemagne occidentale (Bade-Wurtemberg) dans la vallée du Neckar. La célèbre université y fut fondée en 1386. Cette ville est connue pour son *Cathéchisme* (ou *confession*) *d'Heidelberg*, tentant de concilier l'inspiration calviniste avec le luthéranisme, écrit en 1563.

<sup>268</sup> **Douza**, Janus Douza, Jonker Jan van der Does, (1545-1604). Gentilhomme hollandais, qui a étudié à Louvain et Douai, a rencontré à Paris, Dorat et Baïf. Poète, historien, diplomate, premier bibliothécaire de l'université de Leyde.

**Paulus Merula**, (Dordrecht 1558 - 1607 Rostock). Avocat, professeur d'histoire à Leyde, auteur de plusieurs ouvrages de géographie et d'histoire.

**Leide**, cf. note 197.

---

<sup>269</sup> **Heinsius**, Daniel Heins, humaniste et historien hollandais (Gand 1580 – Leyde 1655). Dès 1602, il devint professeur de latin, de grec et d'histoire à Leyde. En 1605, il fut nommé bibliothécaire de l'université et il fut l'historiographe de Gustave-Adolphe. Secrétaire du synode national de Dordrecht (1618), il prit parti pour la majorité et désavoua ses relations avec Grotius. Ses œuvres sont surtout des poésies latines et des éditions d'auteurs anciens.

<sup>270</sup> **Budé**, cf. note 85.

**Gosselin**, Jean, astrologue français du XVI<sup>e</sup> siècle, né à Vire. Il fut garde de la Bibliothèque du Roi et mourut fort vieux en 1604. Il fut l'auteur de plusieurs ouvrages astrologiques comme une *Historia imaginum caelestium nostro saeculo accommodata, in qua earum vicinitates seu habitudines inter se atque stellarum fixorum situs et magnitudines explicantur*, publié en 1577. En 1582 il fit imprimer à Paris une *Table de la réformation de l'an* et une version française du calendrier grégorien. Il ne laissait entrer personne dans sa bibliothèque, tellement que Casaubon, qui le succéda en tant que bibliothécaire, y trouva des trésors dont on ne savait point qu'ils s'y trouvaient.

**Casaubon**, cf. note 73.

**Monsieur Rigault**, Nicolas Rigault ou Rigaltius, philologue français (Paris 1577 – 1654). Ami de Jacques-Auguste de Thou, il fut successivement conseiller au parlement de Metz, procureur général à Nancy et intendant de la province de Toul. Il fut l'auteur de quelques éditions annotées de Juvénal, Martial, etc. et de diverses collections comme *Rei accipitrariae scriptores* (1612).

<sup>271</sup> **La Royale**, la Bibliothèque royale, propriété placée sous l'autorité du roi.

<sup>272</sup> **François I**, François I<sup>er</sup>, cf. note 16.

<sup>273</sup> **Le jardin des Hespérides**. Les Hespérides sont les trois « Nymphes du Couchant » qui gardaient le jardin des dieux, aux limites occidentales de la Terre, où poussaient les arbres donnant les célèbres *pommes d'or*. Les Hespérides sont aussi des îles mythiques que les géographes anciens situaient au large de la côte occidentale de l'Afrique. On a tenté de les identifier aux Canaries ou aux îles du Cap-Vert.

<sup>274</sup> **Horace**, cf. note 44.

<sup>275</sup> **La bibliothèque Memmiana**, cf. la bibliothèque de Monsieur de Mesme, cf. note 1.

<sup>276</sup> **Les Pyrrhéniens**, les Pyrrhoniens, les adeptes de la doctrine de Pyrrhon, qui sont en général des sceptiques. Pyrrhon est un philosophe grec (Elis v. 365 – mort v. 275 av. J.-C.) dont la philosophie, le scepticisme, se caractérise par le refus de toute opinion, qui prend son départ dans les arguments des sophistes, tels Protagoras ou Gorgias, qui nient qu'on puisse rien connaître avec certitude, puisque tout change et qu'à chaque moment, « l'homme est la mesure de toutes choses » (Protagoras). Pyrrhon n'écrivit rien qu'un poème à Alexandre et ses idées sont connues seulement par l'exposé donné par son disciple Timon.



---

# Troisième partie

## *Bibliographie*

### **I. Le texte de base**

Gabriel Naudé, *Advis pour dresser une bibliothèque*, Paris, François Targa, 1627.

### **II. Sur Gabriel Naudé**

- 
1. Eva Albricht, *L' « Avis pour dresser une bibliothèque »* de Gabriel Naudé, Erlangen, 1949.
  2. Jack A. Clarke, *Gabriel Naudé, 1600 – 1653*, Hamden (Connecticut), Archon Books, 1970.
  3. Emile Dacier, “En lisant Gabriel Naudé”, dans *Archives et Bibliothèques*, 1, 1935, p. 5-9.
  4. Robert Damien, *Gabriel Naudé et la lecture des romans*, dans *Libertinage et philosophie au XVIIe siècle*, Tours, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2002.
  5. Claude Jolly, *Gabriel Naudé « Avis pour dresser une bibliothèque*, Paris, Klincksieck, 1994.
  6. Claude Jolly, *Les bibliothèques sous l'Ancien Régime, 1530 – 1789*, Paris, Promodis – Cercle de la Librairie, 1988.

En particulier les chapitres suivants :

- Antoine Coron, « *Ut prosint aliis*, Jacques – Auguste de Thou et sa bibliothèque, p. 101-125
  - Pierre Gasnault, « De la bibliothèque de Mazarin à la bibliothèque Mazarine », p.135 – 145.
  - Jean Viardot, « Naissance de la bibliophilie : les cabinets de livres rares », p.269 -289.
  - Claude Jolly, « Bâtiments, mobilier, décor », p.361 – 371.
  - Claude Jolly, « Naissance de la “science” des bibliothèques, p.381 – 385.
7. Charles Labitte, « Gabriel Naudé », dans *Revue des Deux Mondes*, 7, série 4, 1836, p.447 – 477.
  8. Frédérique Marin et Marie-Odille Perulli, *Gabriel Naudé « Considérations politiques sur les coups d'État*, Paris, Gallimard, 2004.
  9. Louis Marin, *De la représentation*, Paris, Gallimard – Le Seuil, 1994.
  10. Isabelle Moreau, *Gabriel Naudé, une apologie de la prudence en matière de lecture*, dans *Libertinage et philosophie au XVIIe siècle*, Tours, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2002.
  11. René Pintard, *Le libertinage érudit dans la première moitié du XVIIe siècle*, Paris, Boiron, 1943.

- 
12. Fabienne Queyroux, « Recherches sur Gabriel Naudé (1600 -1653), érudit et bibliothécaire », dans École nationale des Chartes, *Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion de 1990*, Paris, École des Chartes, 1990, p.133 – 140.
  13. James V. Rice, *Gabriel Naudé, 1600 – 1653*, Baltimore (Maryland), Johns Hopkins Press, 1939.
  14. Charles-Augustin de Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, Paris, Garnier, 1862.

### **III. Recherche des mots**

1. Edmond Huguet, *Dictionnaire de la Langue Française du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Librairie ancienne Édouard Champion, 1925.
2. Antoine Furetière, *Le Dictionnaire universitaire*, Paris, S.N.L Dictionnaire Le Robert, 1978.
3. Librairie Larousse, *Le Grand Larousse encyclopédique – édition Prestige*, Paris, Librairie Larousse, 1970, vingt-deux tomes.
4. Émile Littré, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Gallimard-Hachette, 1965.

### **IV. Les fragments en latin et leur traduction**

1. *La Bible de Jérusalem*, traduite en français sous la direction de l'École biblique de Jérusalem, Paris, Desclée de Brouwer, 1975.
2. Frédérique Marin et Marie-Odille Perulli, *Gabriel Naudé « Considérations politiques sur les coups d'État*, Paris, Gallimard, 2004.
3. Ausonius, *Epigrammata de diversis rebus*, d'après Edouard Dugoté, *Ausone- Poèmes divers*, Paris, librairie de l'art indépendant, 1897.
4. T. Calpurnius Siculus, *Eclogae sive Bucolica*, d'après Jacqueline Amat, *Calpurnius Siculus - Bucoliques*, Paris, Les Belles Lettres, 1991.
5. M. Tullius Cicero, *De Oratore*, d'après Edmond Courbaud, *Cicéron – De l'Orateur*, Paris, Les Belles Lettres, 1950.
6. Claudianus, *De Quarto Consulato Honorici*, d'après Jean-Louis Charlet, *Claudien – Œuvres, Poèmes politiques*, Paris, Les Belles Lettres, 2000.
7. Richard De Bury, *Philobiblon ou l'amour des livres*, traduit du latin d'après la version d'Hippolyte Cocheris (1856), entièrement refondue et corrigée par Étienne Wolff, Monaco, Anatolia, Éditions du Rocher, 2001.

- 
8. Valerius Flaccus, *Argonautica*, d'après Gauthier Liberman, *Valerius Flaccus – Argonautique*, Paris, Les Belles Lettres, 1997.
  9. Gaius, *Institutionis Iuris Civitis*, d'après Julien Reinach, *Gaius – Institutes*, Paris, Les Belles Lettres, 1950.
  10. Hippocrates, *Aforismes*, d'après W.H.S. Jones, *Hippocrates – with an English Translation*, Massachusetts, Harvard University Press, 1959.
  11. Q. Horatius Flaccus, *Epistulae*, d'après François Villeneuve, *Horace – Épîtres*, Paris, Les Belles Lettres, 1934.
  12. Q. Horatius Flaccus, *De Arte poetica*, d'après François Villeneuve, *Horace – Épîtres*, Paris, Les Belles Lettres, 1934.
  13. Q. Horatius Flaccus, *Odi ed Epodi*, d'après François Villeneuve, *Horace – Odes et Épodes*, Paris, Les Belles Lettres, 1970.
  14. D. Iunius Juvenalis, *Saturae*, d'après Pierre de Labriolle et François Villeneuve, *Juvénal - Satires*, Paris, Les Belles Lettres, 1951.
  15. M. Valerius Martialis, *Epigrammata*, d'après H.J. Izaak, *Martial - Épigrammes*, Paris, Les Belles Lettres, 1969, deux tomes.
  16. M. Valerius Martialis, *Xenia (Epigrammata, liber XIII)*, d'après H.J. Izaak, *Martial – Épigrammes*, Paris, Les Belles Lettres, 1969, deux tomes.
  17. A. Persius Flaccus, *Saturnae*, d'après A. Cartault, *Perse - Satires*, Paris, Les Belles Lettres, 1966.
  18. T. Maccius Plautus, *Asinaria*, d'après Louis Havet et André Freté, *Pseudo-Plaute – Le prix des ânes*, Paris, Les Belles Lettres, 1925.
  19. Plinius Maior, *Naturalis historia*, d'après A. Ernout et R. Pépin, *Pline l'Ancien – Histoire naturelle*, Paris, Les Belles Lettres, 1947.
  20. C. Plinius Caecilius Secundus, *Epistulae*, d'après Anne-Marie Guillemin, *Pline le Jeune - Lettres*, Paris, Les Belles Lettres, 1967, deux tomes.
  21. P. Ovidius Naso, *Metamorphoses*, d'après George Lafaye, *Ovide – Les Métamorphoses*, Paris, Les Belles Lettres, 1928, un tome .
  22. P. Ovidius Naso, *Ars Amatoria*, d'après Henri Bornécque, *Ovide – L'Art d'aimer*, Paris, Les Belles Lettres, 1960.
  23. P. Ovidius Naso, *Remedia amoris*, d'après Henri Bornécque, *Ovide – Les Remèdes à l'amour*, Paris, Les Belles Lettres, 1961.

- 
24. P. Ovidius Naso, *Tristia*, d'après Jacques André, *Ovide - Tristes*, Paris, Les Belles Lettres, 1987.
  25. P. Ovidius Naso, *Trista Ex Ponto*, d'après Jacques André, *Ovide – Pontiques*, Paris, Les Belles Lettres, 1977.
  26. Seneca, *De Tranquillitate animi*, d'après
    1. René Waltz, *Sénèque – Dialogues*, Paris, Les Belles Lettres, 1927, un tome.
    2. Paul Veyne, *Sénèque – Entretiens et Lettres à Lucilius*, Paris, Les Belles Lettres, 1993.
  27. Seneca, *Epistulae morales ad Lucilium*, d'après
    1. Henri Noblot, *Sénèque – Lettres à Lucillius*, Paris, Les Belles Lettres, 1962, deux tomes.
    2. Paul Veyne, *Sénèque – entretiens et lettres à Lucilius*, Paris, Les Belles Lettres, 1993.
  28. Seneca, *Naturales questiones*, d'après Paul Oltramare, *Sénèque – Questions naturelles*, Paris, Les Belles Lettres, 1929, un tome.
  29. Seneca, *De Otio*, d'après René Waltz, *Sénèque – Dialogues*, Paris, Les Belles Lettres, 1927, un tome.
  30. Symmachus, *Epistulae*, d'après Jean-Pierre Callu, *Symmaque- Lettres*, Paris, Les Belles Lettres, 1982, un tome.
  31. Tacitus Cornelius, *Annales* d'après Pierre Wuilleumier, *Tacite – Annales (livres IV-VI)*, Paris, Les Belles Lettres, 1975.
  32. P. Vergilius Maro, *Aeneis*, d'après Jacques Perret, *Virgile – Énéide*, Paris, Les Belles Lettres, 1978.
  33. P. Vergilius Maro, *Eglogae*, d'après Paul Valéry, *Traduction en vers des Bucoliques de Virgile*, Paris, Gallimard, 1956.
  34. P. Vergilius Maro, *Georgica*, d'après Henri Goelzer, *Virgile – Les Géorgiques*, Paris, Les Belles Lettres, 1947.

## **V. Les notes explicatives**

1. Pierre Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, Amsterdam, Leyde, La Haye, Utrecht, 1740.

- 
2. Robert Burton, *Anatomie de la mélancholie*, traduit par Bernard Hoepffner, Paris, José Corti, 2000.
  3. Librairie Larousse, *Le Grand Larousse encyclopédique – édition Prestige*, Paris, Librairie Larousse, 1970, vingt-deux tomes.
  4. Louis Moreri, *Le Grand dictionnaire historique ou le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane*, Amsterdam, Leyde, La Haye, Utrecht, 1740.
  5. Paul Robert, *Le Petit Robert 2 -Dictionnaire universel des noms propres*, Paris, S.N.L.- Le Robert, 1977.